

## Corps et âme

Notes ethnographiques d'un apprenti-boxeur

Monsieur Loïc J. D. Wacquant

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Wacquant Loïc J. D. Corps et âme . In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 80, novembre 1989. L'espace des sports-2. pp. 33-67;

doi : <https://doi.org/10.3406/arss.1989.2914>

[https://www.persee.fr/doc/arss\\_0335-5322\\_1989\\_num\\_80\\_1\\_2914](https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1989_num_80_1_2914)

---

Fichier pdf généré le 22/03/2019

## **Résumé**

Corps et âme.

A partir d'une observation participante menée durant un an dans une salle d'entraînement du ghetto noir de Chicago, cet article s'efforce de dégager les principes qui organisent la boxe en tant qu'activité sociale dont le corps humain est à la fois le siège, l'instrument et la cible. L'analyse du recrutement social des pugilistes, de leurs motivations et des types d'interaction dans le gym montre que ce monde clos refermé sur lui-même ne peut se définir hors de sa relation d'opposition symbiotique à la "rue" : la salle est le lieu d'une discipline corporelle intensive mais aussi le support d'une sociabilité masculine spécifique protégée des pressions du ghetto. L'apprentissage du pugilisme requiert une véritable conversion gymnique, perceptuelle, émotionnelle et mentale qui s'effectue sur un mode pratique et collectif et exclut la médiation d'une pédagogie explicite. L'espace du gym où s'opère une interminable manipulation réglée des corps des boxeurs, collectivement orchestrée sous la direction informelle de l'entraîneur, permet aux apprentis-boxeurs de réaliser, jour après jour, un investissement (au double sens de l'économie et de la psychanalyse) dans cette activité et d'acquérir à la longue une sorte de "sens pratique pugilistique" leur permettant de gérer rigoureusement leur capital-corps, condition même d'une carrière de boxeur.

## **Abstract**

Body and Soul.

Drawing on a year-long participant observation study of a blackboxing gym in Chicago's ghetto, this article attempts to outline the principles that organize boxing as a social activity of which the human body is at once the seat, the instrument, and the target. Analysis of the social background of fighters, of their motivations, and of the types of interaction that go on in the "gym" shows that this self-enclosed world cannot be defined outside of its relation of symbiotic opposition to the "street" : the boxing club is the locus of an intense bodily discipline but also the backbone of a specific masculine sociability that it protects from the pressures and insecurity of ghetto life. Learning pugilism requires to effect, on a practical and collective mode, a genuine gymnical, perceptual, emotional and mental conversion : the boxer's workout consists of an endless regulated manipulation of the body that somatizes and diffuses the knowledge stored and displayed by all the members of the club by means of a gestural and visual pedagogy that excludes the mediation of a theory. Within the scheme created by the synchronization of drills and by the disposition of bodies in the space of the "gym", the coach operates in the manner of an implicit conductor whose main function is to elicit and to proportion the investments -in the twofold sense of economies and psychoanalysis- of the boxers by maintaining their belief in the pugilistic illusion. Finally, the successful unfolding of a boxing career demands a rigorous management of one's bodily capital which is not the product of individual decision-making or of external normative imposition, but the expression of a "pugilistic practical sense" (and especially of a relation to the body and to time) born from the lasting immersion in the specific universe. The Manly Art thus presents the paradox of an hyper-individual sport whose inculcation is quintessentially collective. This investigation ultimately reveals boxing to be a kind of "savage science" that stands at the borderline between culture and nature and whose adequate understanding requires that we forsake the conventional oppositions between the body and the spirit, rational choice and habit, and between the individual and the institution.

## **Zusammenfassung**

Leib und Seele.

Der Artikel fußt auf der Auswertung einer 1-jährigen teilnehmenden Beobachtung in einer Boxerschule im Schwarzengetto von Chicago. Dargestellt werden die Prinzipien, nach denen sich das Boxen als soziale Aktivität organisiert, bei der der menschliche Körper zugleich Sitz, Instrument und Zielscheibe ist. Die Untersuchung der sozialen Rekrutierung der Boxer, ihrer Motivationen und Interaktionstypen im Trainingssaal belegt, daß sich diese nach außen abgeschlossene Welt ohne die symbiotische Oppositionsbeziehung, die sie zur "Strate" unterhält, nicht definieren läßt : Im Trainingssaal findet eine extreme körperliche Disziplinierung statt, doch ist er zugleich Träger einer gegenüber dem Getto geschützten spezifischen männlichen Soziabilität. Das Erlernen des Boxkampfes erfordert eine regelrechte körperliche, geistige, perzeptive und affektive Konversion, die auf einer kollektivpraktischen

Ebene und ohne Vermittlung einer expliziten Pädagogik vollzogen wird. Die Boxerschule, in der die Körper der Boxer unter informeller Leitung des Trainers und in kollektiver Abstimmung einer fortlaufenden geregelten Manipulation unterzogen werden, gestattet es den angehenden Boxern, Tag für Tag in diese Aktivität zu investieren und sie affektiv zu besetzen. Auf diese Weise eignen sie sich mit der Zeit jenen "praktischen Boxer-Sinn" an, der es ihnen erlaubt, ihr Kapital in Gestalt ihres Körpers rigoros zu verwalten - Voraussetzung schlechthin einer Boxer-Karriere.

## Resumen

Cuerpo y alma.

A partir de una observación participante conducida durante un año en una sala de entrenamiento del ghetto negro en Chicago, se esfuerza este artículo de despejar los principios que organizan el boxeo como actividad social en la cual el cuerpo humano es a la vez la sede, el instrumento) y el 'blanco de tiro'. El análisis del reclutamiento social de los pugilistas, de sus motivaciones y de los tipos de interacción en el gim muestra que ese mundo clausurado sobre sí mismo no puede definirse fuera de su relación de oposición simbiótica a la "calle" : la sala es el lugar de una disciplina corporal intensiva mas también el soporte de una específica sociabilidad masculina protegida de las presiones del ghetto. El aprendizaje del pugilismo requiere una verdadera conversión gimnica, perceptual, emocional y mental que se efectua en un modo práctico y colectivo y excluye la mediación de una pedagogia explicita. El espacio del gim donde se opera una interminable arreglada manipulación de los cuerpos de los boxeadores, colectivamente orquestada bajo la dirección informal del entrenador, permite a los boxeadores-aprendices realizar, día a día, un invertimiento (en el doble sentido de la economía y del psicoanálisis) en esta actividad y adquirir a largo plazo una especie de "sentido pugilístico práctico" que les permite administrar rigurosamente su capital-(cuerpo), condición de una carrera de boxeador.

# CORPS

loïc j.d wacquant

# ET AME

## NOTES ETHNOGRAPHIQUES D'UN APPRENTI-BOXEUR

En août 1988, à la suite d'un concours de circonstances (1), je me suis inscrit dans un club de boxe d'un quartier du ghetto noir de Chicago. Je n'avais alors jamais pratiqué ce sport, ni même envisagé de le faire. Hormis les notions superficielles et les images stéréotypées que chacun peut s'en faire à travers les médias, la littérature (2) ou le cinéma, je n'avais eu aucun contact avec le monde pugilistique. Je me trouvais donc dans la situation du parfait novice.

Durant treize mois, j'ai participé régulièrement aux entraînements aux côtés de boxeurs, amateurs et professionnels, à raison de trois séances par semaine en moyenne. J'ai également assisté à nombre de combats officiels dans divers clubs de la ville et de sa banlieue. Les notes de terrain que j'ai consignées au jour le jour (en grande partie pour m'aider à surmonter un profond sentiment initial de maladresse et de gêne, sans nul doute redoublé par le fait d'être le seul Blanc dans une salle fréquentée exclusivement par des athlètes noirs), ainsi que les observations, photos et enregistrements réalisés lors de réunions pugilistiques où se produisaient des membres de mon gymnase ont fourni la matière première du texte qu'on va lire.

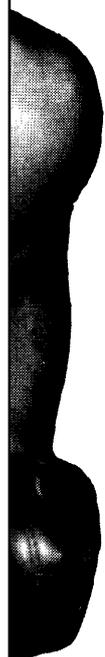
Premier retour sur une expérience d'apprentissage en cours (3), ces données ne prétendent pas être représentatives de la boxe en général, voire même seulement de la boxe au Etats-Unis. S'il est vrai qu'on ne peut "comprendre un sport, quel qu'il soit, [sans] reconnaître la position qu'il occupe dans l'espace des sports" (4), de même on ne peut saisir la spécificité d'une pratique datée et située d'un sport donné sans le replacer dans le système complet des manières possibles de s'y adonner, qui se définissent pour partie dans leur relation d'opposition ou de

creative commons



Persée

Illustration non autorisée à la diffusion



(cliché de Jimmy Kirchen)

complémentarité (on peut, très grossièrement, poser comme hypothèse qu'à tout moment se déroule une lutte, entre divers types de praticiens, clubs, fédérations, etc., pour définir la manière légitime de boxer). Qu'elle soit le fait presque exclusif des milieux populaires n'empêche pas la pratique de la boxe de se différencier sensiblement selon les lieux, le niveau de compétition, les caractéristiques des protagonistes et du public, et les traditions historiques. Dans le cas spécifique, la pratique "vraie", la boxe authentique se construit par une double opposition, à la boxe "sauvage" des bagarres de rue d'un côté (sorte d'infra-boxe), à la boxe "médiatique" des grands combats télévisés dominés par les intérêts commerciaux de l'autre (supra-boxe).

Notre travail a un triple objet : d'abord apporter des documents ethnographiques sur un univers d'autant plus mal connu que les représentations communes dont il est l'objet sont plus largement répandues ; puis, sur cette base, tenter d'une part de dégager quelques-uns des principes qui organisent ce complexe d'activités spécifiques qu'est la boxe telle qu'elle se pratique au sein d'un ghetto noir américain, d'autre part d'amorcer une réflexion sur l'initiation à une pratique dont le corps est tout à la fois le siège, l'instrument et la cible. C'est dire que l'on ne cherchera ni à inculper ni à disculper ce sport "barbare" entre tous tant de fois célébré et condamné, honni et révérend (5), mais plutôt à suggérer ce que sa logique spécifique, et notamment celle de son inculcation, peut nous enseigner sur la logique de toute pratique.

Pour se donner quelque chance d'échapper à l'objet préconstruit de la mythologie collective, une sociologie de la boxe doit, dans un premier moment, s'interdire le recours facile à l'exotisme préfabriqué du versant public et publié de l'institution -les matches, grands ou petits, l'héroïsme de l'ascension sociale du miraculé ("Marvellous Marvin Hagler : du ghetto à la gloire" clame éloquentement un poster placardé sur un des murs du club), la vie et la carrière hors du commun des champions. Elle doit appréhender la boxe par son côté le moins connu et le moins spectaculaire : la grise et lancinante routine des entraînements en salle, de la longue et ingrate prépa-

ration, inséparablement physique et morale, qui prélude aux brèves apparitions sous les feux de la rampe, les rites infimes de la vie du gymnase qui produisent et reproduisent la croyance alimentant cette économie corporelle, matérielle et symbolique très particulière qu'est le monde pugilistique. Afin, donc, d'éviter le trop-plein de la sociologie spontanée que l'évocation des combats ne manque pas de susciter, il faut, non pas monter sur le ring en pensée avec le champion, mais tâter du sac aux côtés de boxeurs anonymes dans leur cadre habituel du *gym* (6).

On peut, pour anticiper les premiers enseignements de cette initiation, avancer que l'inculcation de ce qu'il faut appeler l'*habitus pugilistique* se fonde sur une double antinomie. La première provient de ce que la boxe est un sport situé à la frontière entre nature et culture, à la limite même de la pratique (c'est une pratique qu'on peut dire "sauvage" au sens ethnologique du terme), et qui requiert en même temps une gestion quasi rationnelle du corps et du temps, de fait extraordinairement complexe, sinon savante, dont la transmission s'effectue sur le mode pratique, sans passer par la médiation d'une théorie, sur la base d'une pédagogie largement implicite et peu codifiée. D'où découle la deuxième contradiction, tout du moins apparente : la boxe est un sport individuel, sans doute même l'un des plus individuels qui soit puisqu'il met physiquement en jeu -et en danger- le corps du seul combattant, dont l'apprentissage adéquat est cependant essentiellement

1-Provoqué par un ami, Olivier Hermine, à qui je dois d'avoir découvert la boxe et que je remercie ici d'avoir facilité mon insertion dans le club de Woodlawn. Je voudrais également remercier Pierre Bourdieu pour m'avoir encouragé, dès l'origine, dans une entreprise qui, parce qu'elle exige de payer de sa personne physique, ne peut réussir sans un soutien moral constant. Ses encouragements répétés, ses suggestions, et sa brève visite au *Boys Club* m'ont aidé, dans mes moments de doute (et d'épuisement), à trouver la force de persister dans mes investigations. La rédaction de cet article a été rendue possible par le soutien financier de la Fondation William T. Grant à Chicago et par une bourse Lavoisier du Ministère des affaires étrangères ainsi que grâce au concours de la Maison des sciences de l'homme. Les noms de lieu et de personnes rapportés dans le texte ont été conservés ou camouflés selon le souhait des intéressés. Sauf indication contraire, les photos sont de l'auteur.

2-Pour s'en tenir aux grands noms de la littérature américaine contemporaine, Arthur Krystal (*Ifs, Ands, Butts : The Literary Sensibility at Ringside, Harper's*, 274, juin 1987, pp. 63-67) mentionne entre autres Ernest Hemingway, Jack London, Dashiell Hammett, Nelson Algren, James T. Farrell, Ring Lardner, Norman Mailer, et Ralph Ellison, rejoints sur le tard par l'une des très rares femmes, la romancière Joyce Carol Oates, à qui l'on doit le très beau *On Boxing* (Garden City, Doubleday, 1987).

3-On ne prétend fournir ici que des remarques très provisoires, d'abord parce qu'elles s'appuient sur des données dont la collecte systématique n'est pas achevée ; ensuite parce qu'elles sont, en l'état brut où on les livre ici, insuffisamment contextualisées historiquement et biographiquement. On remettra de même à un article ultérieur l'analyse de l'organisation économique, sociale et symbolique de la compétition et de ses transformations, ainsi que l'étude des relations entre les divers agents aux prises dans le champ de la boxe professionnelle (entraîneurs, managers, promoteurs, boxeurs, officiels, publics, médias spécialisés, etc.).

4-P. Bourdieu, Programme pour une sociologie du sport, in *Choses dites*, Paris, Ed. de Minuit, 1987, pp. 203-204.

5-Une citation parmi mille autres : "Ce n'est pas par hasard si la boxe est le sport qui a inspiré le plus grand nombre de cinéastes et de romanciers de talent. Dans notre civilisation, elle est un archaïsme, l'une des dernières barbaries consenties, le dernier miroir autorisé à refléter encore notre côté sombre" (G. Lagorce, Mort dans l'après-midi, *L'Express*, 17 mars 1989, article à propos du décès tragique sur le ring du boxeur ivoirien Thio). Pour une ode au "noble art", voir G. Peeters, *Pleins feux sur les rings*, Paris, La Table Ronde, 1970, préface de Maurice Chevalier, spect. pp. 199-220. On trouvera une récapitulation de cette dialectique du culte fasciné et de la condamnation horrifiée de la boxe aux Etats-Unis dans l'étude historique fouillée de Jeffrey Sammons, *Beyond the Ring : The Role of Boxing in American Society* (Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1988).

6-L'autre vertu de cette manière d'aborder l'étude de la boxe par une observation participante (qui est plutôt, dans ce cas, une "participation observante") dans une banale salle d'entraînement réside en ce que les matériaux ainsi recueillis ne souffrent pas du "paralogisme écologique" (A. Cicourel, *Interviews, Surveys and the Problem of Ecological Validity, The American Sociologist*, 17, fév. 1982, pp. 11-20) qui affecte la plupart des récits et études existants sur la boxe. Aucune des déclarations qui sont rapportées dans ce texte n'ont été expressément sollicitées et les comportements décrits sont ceux du pugiliste dans son "habitat naturel", et non la (re)présentation théâtrale et hautement codifiée qu'il affectionne de donner de soi en public (cf. H. S. Becker, *Studying Practitioners of Vice and Crime*, in W. Habenstein [éd.], *Pathways to Data*, Chicago, Aldine, 1970, pp. 30-49, pour une réflexion méthodologique qui est tout à fait pertinente dans ce contexte).

Illustration non autorisée à la diffusion

## La sociologie de la boxe : Un terrain en friche

La sociologie du sport a connu de grandes difficultés à se constituer comme telle, victime tout à la fois de la concurrence du discours de spécialistes indigènes dotés d'une connaissance première incontournable mais le plus souvent dépourvus d'instruments d'objectivation rigoureux, de la distance sociale séparant les intellectuels du monde sportif, et du statut scientifique doublement dominé de son objet (en ce qu'il traite du corps et, dans la plupart des cas, de pratiques populaires). Il est peu de sports qui aient souffert plus que la boxe de ces difficultés. Car aux obstacles génériques s'ajoutaient dans ce cas spécifique les liens étroits – réels ou mythiques – du "noble art" avec la pègre et le milieu des jeux, l'interférence directe des intérêts médiatiques, et le caractère monopolistique de son organisation économique. Pour les chercheurs américains, "la boxe évoque d'emblée l'image de personnages véreux traînant autour de gymnases nauséabonds dans une quête incessante de combats à truquer et de boxeurs à acheter. Au pire, la boxe est un sport brutal, arguent ses détracteurs, un sport qui cause des dégâts physiques, des lésions du cerveau, et souvent la mort". Nulle surprise donc si elle est considérée comme "en deçà de la dignité du regard savant" (1).

De fait, à quelques rares exceptions près, le terrain reste en friche ou, plus précisément, continue d'être le monopole des producteurs spécialisés du champ, journalistes sportifs, entraîneurs, managers, boxeurs et leurs écrivains nègres (2). Une récente compilation bibliographique de sociologie du sport recensant près de 600 titres publiés en langue anglaise depuis les années 60 (cf. Paul Redekop, *Sociology of Sport : An Annotated Bibliography*, New York et Londres, Garland, 1988) ne mentionne que deux courts articles sur la boxe. Les sports privilégiés demeurent le base-ball, le basket-ball et le football américain. Autre indice de ce désert : le dernier livre d'Allen Guttman, l'un des meilleurs spécialistes du genre, *A Whole New Ball Game : An Interpretation of American Sports* (Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1989), qui passe en revue l'ensemble de l'histoire des

1-A. O. Edmond, The Second Louis-Schmelling Fight : Sport, Symbol and Culture, *Journal of Popular Culture*, 7 (1), 1973, p. 42. Steven A. Riess (In the Ring and Out : Professional Boxing in New York, 1896-1920, in D. Spivey (éd.), *Sport in America : New Historical Perspectives*, Westport, Greenwood Press, 1985, p. 95) note que "l'histoire de la boxe a été en grande partie négligée par les historiens en raison du caractère de mauvais goût [distasteful] du sport".

2-Cf., pour un échantillon récent, D. Dunphy (commentateur radio), *Don Dunphy at Ringside*, New York, Henry Holt and Co., 1988 ; J. Torres (ancien champion du monde mi-lourd et président de la Fédération de boxe de l'Etat de New York, la plus influente du pays), *Fire and Fear : The Inside Story of Mike Tyson*, New York, Warner Communications Books, 1989 ; et P. Berger (journaliste spécialiste de la boxe pour le *New York Times*), *Blood Season : Tyson and the World of Boxing*, New York, William Morrow, 1989.

sports populaires Outre-Atlantique, n'accorde à la boxe que quelques mentions passagères, principalement au titre d'illustration de la discrimination systématique qui frappait les athlètes de couleur jusqu'à la guerre puis jusqu'à la décennie de la "Révolution des droits civils".

La plupart des études disponibles sur le monde pugilistique sont soit des articles historiographiques très ponctuels (3), soit des biographies de héros du ring (telles celles de Joe Louis "le bombardier marron", "Papa Jack" Johnson, Jack Dempsey le "Massacreur de Manassa", Cassius Clay/Mohammed Ali, "Smokin'" Joe Frazier ou "Marvellous" Marvin Hagler) (4), soit l'oeuvre de journalistes ou d'écrivains plus ou moins bien introduits dans le milieu de la boxe et qui participent à des degrés divers de la croyance de l'univers en question. La condition d'entrée dans le champ est en effet l'adhésion pré-réflexive à sa *doxa* spécifique, si bien que, même quand ils entendent faire oeuvre d'observation indépendante en portant un regard qui se veut détaché dans les coulisses, ces écrits de l'intérieur demeurent fascinés par leur objet et finissent inmanquablement par en reproduire la façade. C'est le cas, par exemple, de l'ouvrage très documenté de Thomas Hauser, *The Black Lights : Inside the World of Professional Boxing* (New York, McGraw-Hill, 1986).

Les trop rares chercheurs, pour majorité historiens ou spécialistes des humanités (notamment professeurs de littérature anglaise et américaine) qui se sont penchés sur la boxe n'ont souvent répondu à cette interprétation interne que par l'erreur inverse d'une lecture entièrement externe, elle-même fondée sur une distance sociale à l'univers étudié soustraite à l'objectivation ou sur une connaissance de la boxe qui fait la part belle aux représentations officielles (quand elle n'est pas acquise pour l'essentiel par l'intermédiaire de la télévision et des journaux) (5).

La fascination qu'exercent les combats est telle que la plupart des monographies existantes portent sur la boxe professionnelle et n'abordent la vie des *gyms* qu'au détour du récit des débuts de carrière des futures vedettes. Même la presse pugilistique n'évoque les salles d'entraînement que par exception et avec une bonne dose de nostalgie (e.g., *The Gyms, The Smell of Dreams and Failure* – and,

3-A l'exception notable de l'ouvrage d'Elliott J. Gorn, *The Manly Art : Bare-Knuckle Prize Fighting in America* (Ithaca, Cornell University Press, 1986), qui porte toutefois sur la boxe "pré-moderne", du dix-huitième au début du vingtième siècles, et du livre de Jeffrey T. Sammons, *Beyond the Ring : The Role of Boxing in American Society*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1988, qui couvre la période 1930-1980.

4-Par exemple, J. Louis, *Joe Louis : My Life*, New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1978 ; C. Mead, *Champion – Joe Louis : Black Hero in White America*, New York, Charles Scribner's Sons, 1985 ; Joe Louis Barrow, Jr., et B. Mundee, *Joe Louis : 50 years an American Hero*, New York, McGraw-Hill, 1988 ; M. Ali et R. Durham, *The Greatest : My Own Story*, New York, Random House, 1975 ; W. Sheed, *Muhammad Ali : A Portrait in Words and Photographs*, New York, Thomas Y. Crowell, 1975 ; R. Roberts, *Jack Dempsey, The Manassa Mauler*, Baton Rouge, Louisiana State University, 1979, et *Papa Jack : Jack Johnson and the Era of White Hopes*, New York, The Free Press, 1983 ; R. Rainbolt, *Boxing's Heavyweight Champions*, New York, Lerner Publications, 1975.

collectif, notamment parce qu'il suppose la croyance dans un jeu qui ne naît et ne perdure que dans et par le groupe qu'elle définit à son tour selon un processus circulaire. Autrement dit, les dispositions qui font le pugiliste accompli sont, comme toute "technique du corps", "l'ouvrage de la *raison pratique collective* et individuelle" (7).

Enfin, devenir boxeur, c'est s'approprier par imprégnation progressive un ensemble de méca-

nismes corporels et de dispositions mentales si étroitement imbriqués qu'ils effacent la distinction entre le physique et le spirituel, entre ce qui relève des capacités athlétiques et ce qui tient des facultés morales et de la volonté. Le boxeur est un engrenage vivant du corps et de l'esprit qui fait fi de la frontière entre rationalité et habitude, qui fait éclater l'opposition entre l'action et la représentation, qui constitue un dépassement en acte de l'opposition entre

as Always, Boxing's Heart and Soul, *Knockout*, été, 1989, pp. 14-17 et 68-69). Les romans et les "documentaires romancés", dont le paradigme reste *The Fight* de Norman Mailer (Boston, Little Brown and Co., 1975) qui raconte le combat "historique" entre Mohammed Ali et Georges Foreman à Kinshasa en octobre 1974, font la part belle aux champions et aux rencontres de légende. Le remarquable roman d'Edward Hoagland, *The Circle Home* (New York, Crowell, 1960), dont les scènes de boxe se déroulent intégralement dans un *gym*, est l'exception qui confirme la règle.

Il ne suffit cependant pas d'évoquer la popularité rapidement décroissante du "noble art" (si on la mesure au nombre de salles et d'adeptes), ni même le fait qu'il n'est guère plus pratiqué en masse que par des minorités raciales (6), ni encore ses liens fictifs ou avérés avec le banditisme, pour rendre compte de son statut de parent pauvre de la sociologie du sport. C'est dans la nature même de l'activité, et notamment dans le rapport au corps—brutal, direct, d'une *instrumentalité radicale*— qu'elle présume et incarne, qu'il faut semble-t-il en rechercher la cause principale.

On est donc obligé, après avoir constaté la carence des sciences sociales en ce qui concerne ce sport, de travailler en étant privé des matériaux qui seuls autoriseraient la comparaison raisonnée, dans le temps et l'espace, indispensable pour resituer les pratiques observées au *Boys Club* de Woodlawn dans l'ordre des possibles pugilistiques. Toutefois les indications éparées que l'on a pu glaner ici et là, dans les magazines spécialisés et dans telle monographie sur les gymnases de boxe amateur (le livre très détaillé du journaliste William Plummer, *Buttercups and Strong Boys : a Sojourn at the Golden Gloves*, New York, Viking, 1989, décrit une salle d'entraînement située dans un quartier portoricain de l'East Side de New York qui apparaît dans ses principaux aspects comme la soeur jumelle de celle du ghetto sud de Chicago), nous donnent à penser que la part des invariants l'emporte ici très largement sur celle des variations.

5—On citera, parmi les travaux des historiens, essentiellement ceux de Jeffrey Sammons, *Beyond the Ring...*, *op. cit.* L'approche "réfectionniste" de la boxe qui la réduit à n'être qu'un simple miroir de la société et de ses transformations est illustrée par les travaux suivants : J. T. Sammons, *Boxing as a Reflection of Society: the Southern Reaction to Joe Louis*, *Journal of Popular Culture*, 16, printemps 1983, pp. 23-33 ; W. H. Wiggins, Jr., Jack Johnson as Bad Nigger: The Folklore of his Life, *The Black Scholar*, 2 (5), janvier 1971, pp. 35-46 ; D. J. Capeci et M. Wilkerson, Multifarious Hero : Joe Louis, American Society and Race Relations During World Crisis, in P. J. Zingg (éd.), *The Sporting Image : Readings in American Sport History*, New York, University Press of America, 1988, pp. 297-322, et A. O. Edmonds, The Second Louis-Schmelling Fight : Sport, Symbol and Culture, *art. cit.*

6—Le rôle central des clivages raciaux dans le succès populaire de la boxe est souligné par Sammons (*Beyond the Ring...*, *op. cit.*, chapitres 2, 5 et 7 notamment) et Nathan Hare (A Study of the Black Fighter, *The Black Scholar*, 3 (3), nov. 1971, pp. 2-9), qui rapporte que la ville de Tampa, en Floride, avait banni la boxe au début des années soixante sous prétexte que les pugilistes n'étaient "plus représentatifs" des diverses communautés du pays !

l'individuel et le collectif. Là encore, nous rejoignons Marcel Mauss quand il parle de "montages physio-psycho-sociologiques de séries d'actes (...), plus ou moins habituels ou plus ou moins anciens dans la vie de l'individu et dans l'histoire de la société (...), [qui] sont montées par et pour l'autorité sociale" (8).

7—M. Mauss, Les techniques du corps, in *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950, pp. 368-369, c'est moi qui souligne.

## Un îlot d'ordre

L'univers relativement clos de la boxe ne peut se comprendre en dehors du contexte social et écologique dans lequel il s'ancre et des possibles sociaux dont celui-ci est porteur (9). C'est en effet dans sa relation au quartier et aux âpres réalités urbaines du ghetto que le *gym* de boxe se définit. Je commencerai donc mon compte rendu par un bref aperçu de l'environnement de la salle de Woodlawn. Si cette communauté noire est loin d'être la plus déshéritée du ghetto sud de Chicago, elle n'en offre pas moins le spectacle saisissant d'un tissu urbain et social agonisant après près d'un demi-siècle de dégradation continue et de ségrégation raciale et économique renforcée (10).

Au lendemain de la guerre, Woodlawn est un quartier blanc stable et prospère, satellite de celui de Hyde Park (fief de l'Université de Chicago) qui le borde au nord. Trente ans plus tard, il s'est mué en une vaste poche de misère et de désespérance dans laquelle se concentrent les fractions parmi les plus opprimées de la population afro-américaine de la ville. Entre 1950 et 1980, le nombre d'habitants du quartier chute de 81 000 à 36 000 tandis que le pourcentage de résidents noirs passe de 38 % à 96 % (le nombre de Blancs tombant dans le même temps de 50 000 à moins d'un millier). L'afflux de migrants noirs venus des Etats du Sud déclenche un exode massif des Blancs, bientôt suivis de la classe moyenne de couleur qui fuit le ghetto avec le relatif desserrement des restrictions raciales sur le logement (11). Ce bouleversement de la composition de la population s'est accompagné d'une crise des institutions locales qui, en se combinant à des niveaux record de chômage et d'élimination scolaire, a fait de Woodlawn un désert économique doublé d'un purgatoire social.

Quelques indicateurs donnent la mesure du degré de précarité socio-économique des habitants de Woodlawn (12) : lors

8—M. Mauss, *ibid.*, p. 383.

9—Voir, pour une illustration, D. Robbins, Sport and Youth Culture, in J. Hargreaves (éd.), *Sport, Culture and Ideology*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1982, pp. 142-145.

10—Des 77 "aires communautaires" qui forment la ville de Chicago, Woodlawn se range à la 13e place sur l'échelle de la pauvreté. Pour la comparaison, on trouvera une sociographie plus détaillée de la détérioration exponentielle des quartiers noirs du ghetto du *South Side* dans L. J. D. Wacquant et W. J. Wilson, The Cost of Racial and Class Exclusion in the Inner City, *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 501, janv. 1989, pp. 8-25. Pour une vue d'ensemble qui met en exergue le recouplement croissant entre ségrégation de classe et ségrégation raciale à Chicago, cf. T. Brune et E. Camacho (éds), *A Special Report : Race and Poverty in Chicago*, Chicago, The Chicago Reporter and the Center for Community Research and Assistance, 1983 ; et, au plan national, F. R. Harris and R. W. Wilkins (éds), *Quiet Riots : Race and Poverty in the United States*, New York, Pantheon, 1988 ; W. J. Wilson, *The Truly Disadvantaged : The Underclass, the Inner City and Public Policy*, Chicago, The University of Chicago Press, 1987. Sur la dimension politique de ce problème, l'un des plus épineux auquel l'Amérique se trouve confrontée en cette fin de vingtième siècle, voir F. F. Piven and R. A. Cloward, The Contemporary Relief Debate, in F. Block et al., *The Mean Season : The Attack on the Welfare State*, New York, Pantheon Books, 1987, pp. 45-104, et M. Weir, A. S. Orloff et T. R. Skocpol (éds), *The Politics of Social Provision in the United States*, Princeton, Princeton University Press, 1988, 3e partie ("Social Policy, Race and the 'Poverty Problem'").

11—Voir A. Hirsch, *Making the Second Ghetto : Race and Housing in Chicago, 1940-1960*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, pour une étude historique sur la division raciale du logement à Chicago, et W. J. Wilson, *The Declining Significance of Race*, Chicago, The University of Chicago Press, 1980, spéct. pp. 88-143, pour une analyse globale des transformations des rapports entre classe et race durant cette période.

12—Cf. Chicago Fact Book Consortium, *Local community Fact Book : Chicago Metropolitan Area*, Chicago, Chicago Review Press, 1984, pp. 114-116.

## Un temple du culte pugilistique

La salle d'entraînement du *Boys Club* de Woodlawn occupe l'arrière d'un vieux bâtiment en brique datant de l'entre-deux guerres qui a dû être modifié pour accueillir des activités sportives (on a rajouté des douches de fortune et un vestiaire ; l'étroit cagibi récemment repeint en bleu où les boxeurs se changent est équipé d'une simple table revêtu d'un tapis de gymnastique). Le même bâtiment abrite une garderie d'enfants financée par *The United Way* avec l'aide des services sociaux de la municipalité, où les enfants (tous noirs) de l'école primaire voisine s'adonnent chaque après-midi à des activités d'éveil. La garderie et la salle de boxe coexistent de manière séparée ; seule l'intrusion périodique d'une volée de gamins dans le gymnase, promptement repoussée par Didi, rappelle leur présence mitoyenne. L'entrée des boxeurs, qui se situe à l'arrière du bâtiment de façon à ne pas déranger les enfants, est encombrée de matériel de chantier recouvert d'une bâche bleue.

La salle est en soi assez vétuste : les canalisations et les fils électriques sont apparents le long des murs ; la peinture jaune écaillée part par plaques sur les murs, dont les plinthes sont cassées ou manquantes en maints endroits, les portes sont disjointes, et il n'est pas rare que des morceaux de plâtre se détachent du plafond au-dessus des miroirs. Mais elle est propre et bien tenue et, par comparaison avec l'état de destruction avancée des alentours, le *gym* ne donne nullement une impression de délabrement.

La partie de la salle où l'on boxe, dont le sol est recouvert d'un parquet en bois posé sur le linoléum, mesure environ 11 mètres sur 9. Elle est délimitée, d'un côté par le corps massif du ring bleu qui coupe le couloir menant à la garderie, de l'autre par l'arrière-salle (ou "cockpit") d'où Didi observe l'évolution des pugilistes à travers une large vitre rectangulaire, et par une petite pièce cubique qui sert de vestiaires. Deux gros sacs suspendus au bout de lourdes chaînes occupent le centre de la pièce : le *soft bag*, long polochon de cuir noir rembourré, et le *hard bag*, énorme boudin rouge rempli de sable, dur comme du béton, enserré de bande adhésive et rapiécé en plusieurs points. Contre le mur côté est, deux miroirs, l'un large de 1 m 50 et posé en oblique directement sur le sol, l'autre plus étroit rivé à la cloison, et un sac fixé horizontalement à même le mur pour les upercuts. Un petit sac, dit *speed bag*, accroché à une tourelle en bois dont la hauteur se règle en actionnant une manivelle, sert à travailler son tempo et sa coordination ; dans le coin sont rangés une barre de fer pour les mouvements d'assouplissement, une paire d'haltères rarement utilisées et un extincteur.

Le reste des équipements consiste en cordes à sauter, gants, casques, culottes de cuir protectrices (*cup*), rangés dans leurs armoires respectives ou entassés sur la table du cockpit, et un *punching-ball* rouge rattaché au sol et au plafond par des lanières de caoutchouc sur



Façade du *Boys Club* dans la 63e rue sous le métro aérien.

L'entrée des boxeurs à l'arrière du bâtiment.

lequel l'on exerce son *jab*. Une table recouverte d'un tapis de gymnastique usagé renforcé par du ruban adhésif argenté et barrée d'une lanière permet de faire des abdominaux. Près du petit miroir, un seau sert à recueillir l'eau d'une gouttière percée ; un autre recueille les crachats des boxeurs par l'intermédiaire d'un entonnoir qui descend le long d'un des poteaux du ring.

Les autres murs sont bordés d'armoires métalliques fermées par de gros cadenas aux portes agrémentées de photos et d'affiches de boxe. L'une d'elle près de la cuisine arbore fièrement un autocollant rouge et bleu violent qui proclame "Dites non à la drogue !". Dans le coin opposé, trois grands cadres en bois exhibent des collages faits de dizaines de photos mises au rebut. "Life in the Big City 1986" est un *patchwork* d'images de boxe (avant, pendant et après les combats, scènes d'entraînement, *coaches* entourés de leurs élèves, vainqueurs d'un soir brandissant leur coupe), d'instantanés des "hôtesse" (*card girls*) qui exhibent leurs rondeurs lors des entractes de match, de réunions politiques (feu le maire Harold Washington hilare, Jesse Jackson recueilli), de cérémonies religieuses (mariages, baptêmes), de soirées dansantes (musiciens, couples enlacés, fêtards), et de la ville. Ce montage condense et exprime l'imbrication étroite de tous ces aspects de la culture afro-américaine à Chicago. Le mur du cockpit derrière le fauteuil de Didi est à lui seul une manière d'oeuvre d'art faite de calendriers publicitaires périmés, de photos de *pin-ups* noires des années 60, de petits fanions de boxe multicolores, d'affiches délavées de grands combats (Cooney contre Holmes) sur lesquels sont griffonnés des messages téléphoniques ; une couverture de *News-*

*week* montre Mohammed Ali lors de son combat d'adieu ("Ali : un dernier hurrah"), entre des photocopies de couvertures de *Ring*, des vues de Chicago de nuit et des publicités pour voitures de luxe, sans oublier les portraits de Didi et de boxeurs du club, des auto-collants de boxe, deux drapeaux américains, de vieilles circulaires officielles jaunies, un diplôme de secouriste-phlébologue décerné par une école privée, la licence du club scotchée au-dessus du siège de Didi, le tout sur fond de tenture verte reproduisant un gigantesque billet de un dollar (au total, pas moins de 65 photos ou images).

De même, les murs du *gym* sont constellés de posters de boxeurs, d'affiches de combats locaux et de couvertures de revues spécialisées (telles *Ring*, *Knockout*, *K.O.*, et *Ringworld*) scotchées un peu partout (1). Au-dessus du grand miroir trône une photographie en noir et blanc d'un colosse torse nu, la musculature bandée, accompagnée de cette injonction : "Choisissez bien ce à quoi vous pensez !" [*select the things that go into your mind !*] ; elle est surplombée d'un grand poster rouge, bleu et jaune annonçant le duel Tyson/Spinks, et d'une photo en couleur de l'ex-vedette du club, Alphonso Ratliff, arborant sa ceinture de champion du monde poids mi-lourd version WBC (qu'il a perdue depuis). Le miroir est encadré de deux affiches locales, jaune et beige ; sur la gauche, une photo de Tyson en action ; sur la droite, une autre photo de Tyson en tenue de combat, surpris en

1-C'est la décoration typique des salles de boxe. Selon Hauser (*The Black Lights*, op. cit., p. 35), "il n'existe pas de *gym* qui n'ait sa ou ses photos d'Ali au mur".

train de rire au téléphone, des couvertures du magazine *Knockout* montrant les faciès menaçants de Leon Spinks, Marvin Hagler, et Tony Lalonde. Bien en vue à droite de l'entrée du "cockpit" sont placardés deux grands portraits monochromes de Martin Luther King et Harold Washington. Un dessin de boxeur doté d'un corps minuscule et d'une tête gigantesque (accompagné d'une légende à double sens, invitant chacun à la modestie et à l'excellence - "Don't let your head get big in the ring" peut se lire indifféremment "Ne te fais pas mettre une grosse tête sur le ring" ou "N'aie pas la grosse tête sur le ring") et un poster de Tyson faisant une moue effrayante égalaient le mur de la cuisine.

Dans sa disposition et sa décoration, la salle constitue comme un temple de la religion pugilistique par la présence sur les murs des grands combattants, passés et surtout contemporains, auxquels les boxeurs en herbe des gymnases du ghetto vouent un culte sélectif mais tenace. Les champions constituent en effet la démonstration vivante des vertus les plus hautes (courage, force, adresse, ténacité, intelligence, férocité) et incarnent les diverses formes de l'excellence pugilistique.

On ne compte pas moins de cinq photos individuelles de Tyson sur le seul mur est au-dessus des miroirs et du *speed bag*, deux sur le mur opposé et trois sur le mur nord. Le second champion le plus honoré est Sugar Ray Leonard qui apparaît sur cinq posters, loin devant Mohammed Ali. Cependant c'est moins le nombre des

images que leur agencement qui donne toute sa force et sa signification à cette sorte d'iconographie profane spontanée. Il est remarquable que chaque "grappe" de posters comprend une ou plusieurs photos de champions dans le feu de l'action, placées le plus souvent *au-dessus* d'annonces de combats régionaux. Ce "syntagme", cette proximité physique suggère une association, un lien -fût-il symbolique- entre les boxeurs des clubs et les super-champions qui se partagent les cachets mirifiques des prestigieuses réunions de Las Vegas et d'Atlantic City. L'idée est ainsi donnée d'une grande chaîne des boxeurs : depuis le fantassin anonyme du plus modeste club jusqu'à la vedette internationale entraînée sous surveillance informatique et médicale de pointe, il y aurait continuité, tous participeraient d'une même essence, selon la croyance que tend à soutenir cette iconographie d'apparence anodine, alors que ce qui transparait de l'organisation sociale et économique de la boxe professionnelle donne plutôt à penser qu'il y a discontinuité, que les réseaux qui gèrent le *boxing business* ressemblent moins à des "échelles" qu'à des segments fortement clivés dont l'accès est fermement contrôlé par les détenteurs du capital social spécifique (2).

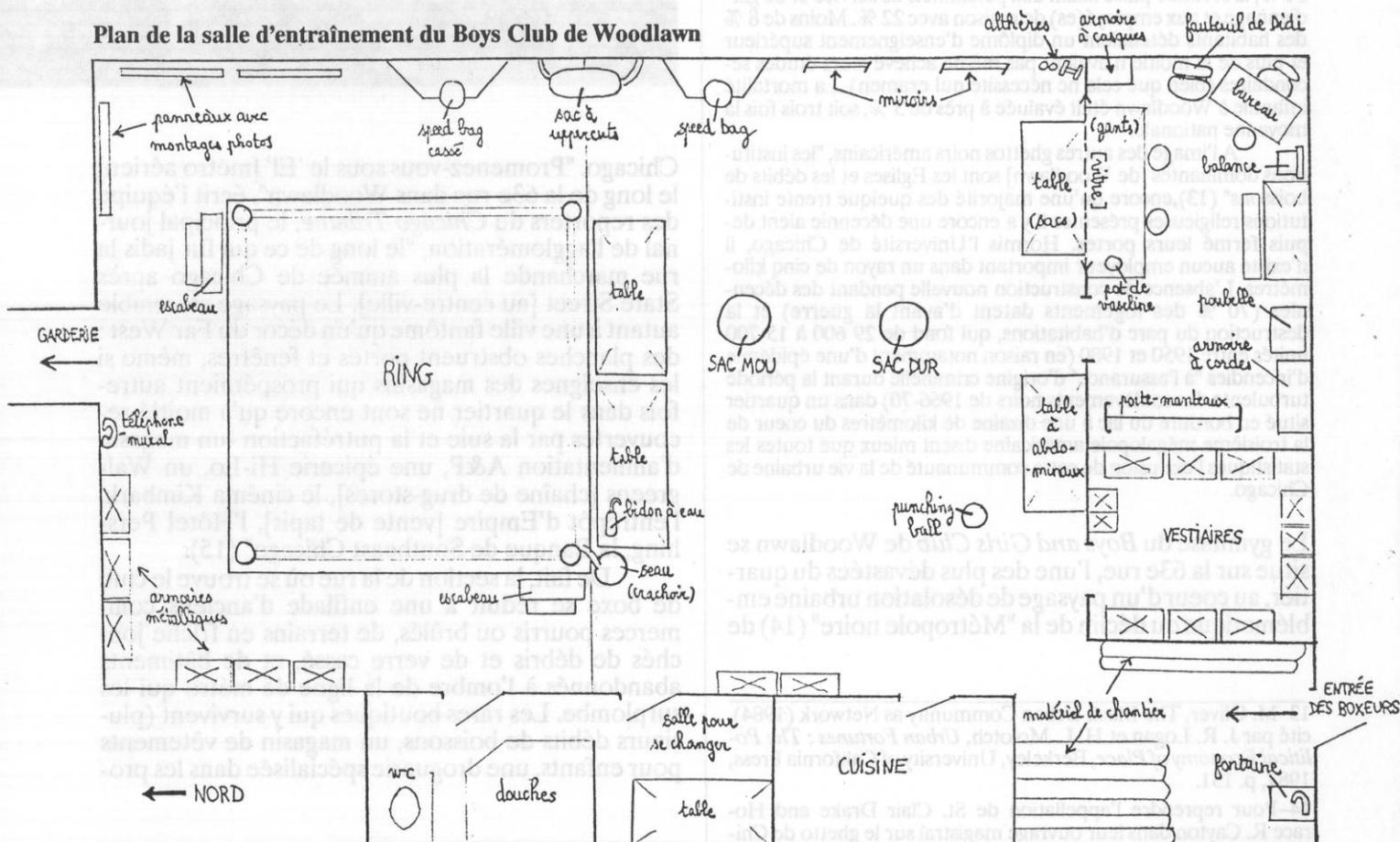
Les affiches et la décoration murale de la salle jouent un rôle notable

dans l'établissement des hiérarchies au sein du club. Les posters font l'objet d'un "trafic" (dons, échanges, recherches, placardage par les intéressés, etc.) dans lequel chacun cherche à affirmer ou à accroître sa valeur sur le marché pugilistique en faisant circuler et voir les signes de sa participation à telle ou telle réunion prestigieuse.

*Notes du 15 novembre* : Pendant que je m'essuie le corps avec une serviette, je demande à Didi si les affiches périmées de combats locaux remisées en vrac dans le grand carton près de l'armoire à cordes sont à jeter et si je peux en prendre quelques-unes. Charles [entraîneur en second] me dit tout de suite: "Ouais, tu peux toutes les prendre si tu veux, on va les bazarder de toute façon". Didi le coupe et réplique vigoureusement: "Non, mais qu'est-ce que tu racontes là, je vais pas les jeter ! Ça va pas, non ? Laisse-moi regarder dans le carton et je vais t'en sortir quatre ou cinq vieilles, Louie, mais tu peux pas prendre n'importe lesquelles, pas celles qui ont la photo de gars du club, des gars d'ici. Parce que celles-là, je veux les garder et les mettre aux murs. Les gars aiment bien avoir leur photo au mur (...). Ils aiment bien voir les posters avec leur photo dessus. C'est le premier truc qu'ils montrent à leurs potes [buddies] quand ils viennent la première fois. Ils vont direct au poster avec leur nom et leur photo dessus et ils appellent leur pote et ils lui disent, 'vise, c'est moi sur la photo, là'. C'est très très important pour eux [They care a lot]".

2-Cf. T. Hauser, *The Black Lights* ; op. cit., pp. 146-171 et 179-183, et J. T. Sammons, *Beyond The Ring...*, op. cit., pp. 235-245.

Plan de la salle d'entraînement du Boys Club de Woodlawn





Woodlawn, un quartier à l'abandon : un immeuble détruit, en face du club ; des devantures de magasins à l'abandon, des chômeurs devant la grille d'une boutique fermée, une rue et un "Liquor store".

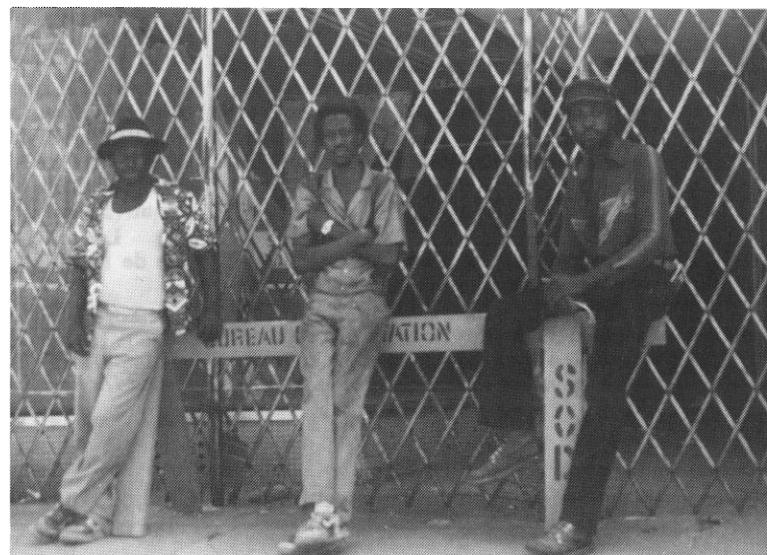
du recensement de 1980, le tiers des familles du quartier vivaient en dessous du seuil fédéral de pauvreté et le revenu moyen par ménage de 10 500 dollars annuels n'atteignait pas la moitié de la moyenne municipale. Le taux de familles monoparentales s'élevait à 60 % (contre 34 % dix ans plus tôt), le chiffre officiel du chômage atteignait 20 % (deux fois celui de la ville après un triplement en une décennie), et moins d'un ménage sur huit y possédait son logement. Seulement 34 % des femmes et 44 % des hommes disposaient d'un emploi, 61 % des ménages étant financièrement dépendants d'un programme d'assistance sociale. Parmi les actifs, la catégorie socio-professionnelle la plus nombreuse était celle des employés du commerce et de l'administration avec 31 %, la seconde place allant aux personnels de service et de gardiennage et aux employé(es) de maison avec 22 %. Moins de 8 % des habitants détenaient un diplôme d'enseignement supérieur et plus de la moitié n'avaient pas même achevé leurs études secondaires (bien que cela ne nécessite nul examen). La mortalité infantile à Woodlawn était évaluée à près de 3 %, soit trois fois la moyenne nationale.

A l'image des autres ghettos noirs américains, "les institutions dominantes [de Woodlawn] sont les Eglises et les débits de boissons" (13), encore qu'une majorité des quelque trente institutions religieuses présentes il y a encore une décennie aient depuis fermé leurs portes. Hormis l'Université de Chicago, il n'existe aucun employeur important dans un rayon de cinq kilomètres. L'absence de construction nouvelle pendant des décennies (70 % des logements datent d'avant la guerre) et la destruction du parc d'habitations, qui fond de 29 600 à 15 700 unités entre 1950 et 1980 (en raison notamment d'une épidémie d'incendies "à l'assurance" d'origine criminelle durant la période turbulente des soulèvements noirs de 1966-70) dans un quartier situé en bordure du lac à une dizaine de kilomètres du cœur de la troisième mégapole américaine disent mieux que toutes les statistiques l'exclusion de cette communauté de la vie urbaine de Chicago.

Le gymnase du *Boys and Girls Club* de Woodlawn se situe sur la 63e rue, l'une des plus dévastées du quartier, au cœur d'un paysage de désolation urbaine emblématique du déclin de la "Métropole noire" (14) de

13—M. Oliver, *The Black Urban Community as Network* (1984), cité par J. R. Logan et H. L. Molotch, *Urban Fortunes : The Political Economy of Place*, Berkeley, University of California Press, 1987, p. 131.

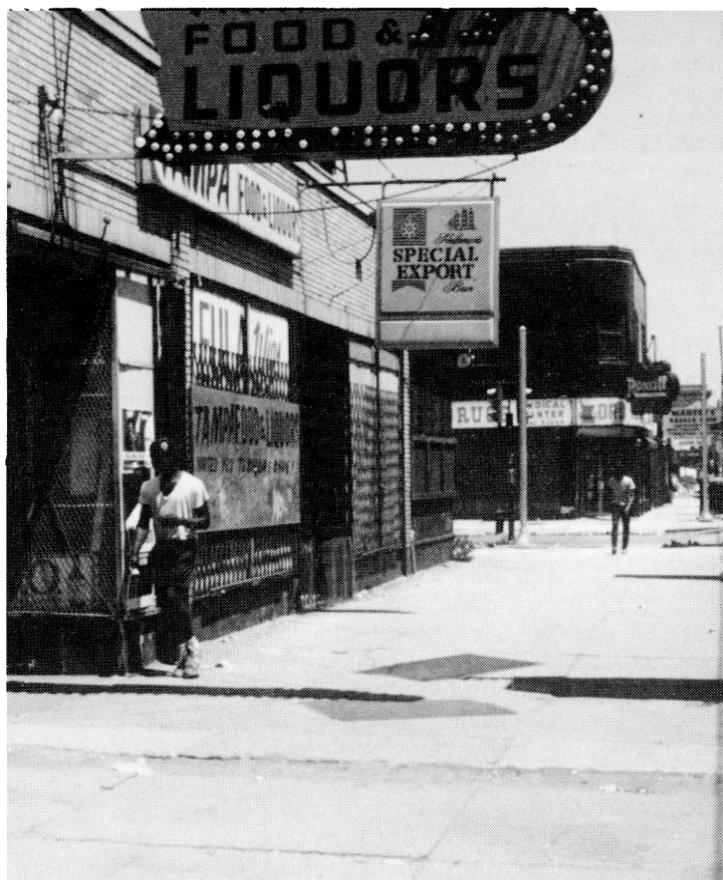
14—Pour reprendre l'appellation de St. Clair Drake and Horace R. Cayton dans leur ouvrage magistral sur le ghetto de Chicago, *Black Metropolis : A Study of Negro Life in a Northern City*, New York, Harper, 1945 (réédité en deux volumes en 1967).



Chicago. "Promenez-vous sous le 'El' [métro aérien] le long de la 63e rue dans Woodlawn", écrit l'équipe des reporters du *Chicago Tribune*, le principal journal de l'agglomération, "le long de ce qui fut jadis la rue marchande la plus animée de Chicago après State Street [au centre-ville]. Le paysage ressemble autant à une ville fantôme qu'un décor du Far West : des planches obstruent portes et fenêtres, même si les enseignes des magasins qui prospéraient autrefois dans le quartier ne sont encore qu'à moitié recouvertes par la suie et la putréfaction -un magasin d'alimentation A&P, une épicerie Hi-Lo, un Walgreens [chaîne de drug-stores], le cinéma Kimbark, l'entrepôt d'Empire [vente de tapis], l'Hôtel Pershing, la Banque de Southeast Chicago" (15).

De fait, la section de la rue où se trouve le club de boxe se réduit à une enfilade d'anciens commerces pourris ou brûlés, de terrains en friche jonchés de débris et de verre cassé, et de bâtiments abandonnés à l'ombre de la ligne de métro qui les surplombe. Les rares boutiques qui y survivent (plusieurs débits de boissons, un magasin de vêtements pour enfants, une droguerie spécialisée dans les pro-

15—Chicago Tribune, *An American Millstone*, Chicago et New York, The Review Press, 1986, p. 170.



duits de beauté, une cafétéria) sont arc-boutées derrière leurs grilles dans l'attente d'hypothétiques clients. Le *Boys Club* est bordé d'un côté par l'ancien cinéma Kimbark, dont ne subsistent que la façade bardée de contreplaqués vermoulus et le fronton mangé par les intempéries, de l'autre par un terrain vague bosselé au milieu duquel se dresse un parc de jeux pour enfants et un préau en tôle ondulée entouré d'un grillage où les hommes désœuvrés du quartier viennent partager une bouteille de gnôle les jours de beau temps. Juste derrière le club, une vieille bâtisse condamnée en brique rouge, dont les fenêtres aux vitres brisées sont obstruées par des barreaux rouillés et les portes de métal condamnées par de lourds verrous. Les ordures s'accumulent dans le renforcement formé par cette arrière-cour sur laquelle donne l'entrée de service de la salle d'entraînement.

Dans ce quartier coupe-gorge où les armes de poing sont monnaie courante et où "tout le monde" (selon Didi, l'entraîneur du club) se promène avec une bombe lacrymogène d'auto-défense dans la poche, les vols à l'arraché, agressions (*muggings*), et crimes et délits de tous acabits font partie de la routine quotidienne. Les exactions des membres du gang des El Rukns (anciennement les Disciples), qui contrôle le trafic de drogue, le racket et la prostitution sur cette partie du *South Side*, ne sont pas la moindre source d'insécurité (encore qu'il existerait un accord officieux de non-interférence réciproque entre le *Boys Club* et le commandement des El Rukns). Le club se protège de cet environnement hostile à la façon d'une forteresse : toutes les ouvertures sont protégées par des grilles métalliques renforcées et dûment cadenassées ; les vitres de la

garderie d'enfants attenante sont grillagées, la porte métallique s'ouvrant sur l'arrière-cour est verrouillée à double tour et un système d'alarme électronique amorcé dès que le dernier occupant a quitté les lieux. Deux lourdes battes de base-ball sont posées à proximité des deux entrées, l'une contre le comptoir de la réception de la garderie, l'autre derrière le bureau de Didi, pour le cas où il faudrait repousser *manu militari* l'intrusion de visiteurs indésirables.

**Notes du 13 août :** La conversation revient sur la situation des quartiers noirs de la ville. Et Didi et O'Bannon de surenchérir sur la dévastation des environs et sur l'insécurité permanente qui y règne. Didi mentionne qu'il ne prendrait sous aucun prétexte le bus de l'avenue Cottage Grove [qui relie Woodlawn au centre ville en traversant le ghetto du *South Side* dans sa longueur] et qu'il ne va jamais dans le park Washington avoisinant après la tombée de la nuit sans prendre son revolver. Lui-même réside au sud de Woodlawn, à la limite de South Shore, et il porte une condamnation sans appel sur son quartier pour ce qui concerne la sécurité : "C'est plein de drogue partout, tu peux acheter de la came dans la rue au premier venu. De petits cons [*young punks*] qui te cherchent des noises. Moi je m'en fiche mais je considère pas ça comme mon quartier, y a beaucoup trop de racaille, de gens de mauvaise vie [*low-lifers*]. C'est pas mon genre, c'est pas des gens de ma classe, ça". Le bâtiment dans lequel il habite est un repère notoire de revendeurs de crack, cocaïne et PCP.

**Notes du 13 décembre :** Pendant que je bande mes mains, O'Bannon sort de sa poche une bombe lacrymogène *Mace* d'auto-défense qu'il me tend : "Tiens, c'est pour ta femme, donne-la lui de ma part, on voudrait pas qu'il lui arrive quelque chose... Tu la diriges vers le visage du mec et tu appuies là". Je lui demande ce que ça fait comme effet. "Ça te brûle horriblement les yeux et le visage, tu vois rien pendant dix minutes". Du coup, Didi sort lui aussi sa bombe de sa veste en rajoutant : "Je l'ai toujours sur moi. A la salle, dans la rue, quand je vais faire mes courses, je la porte toujours sur moi". Chacun raconte les occasions qu'il a eues d'utiliser sa bombe à gaz. (...) Je remercie O'Bannon pour son fumi-gène et lui demande si, lui aussi, il en a toujours un sur lui : "D'habitude oui, mais là, non : maintenant je suis à poil, puisque je t'ai donné ma bombe. Va falloir que je me dépêche de rentrer, je peux pas me balader tout nu comme ça" (rires).

Autant dire que les jeunes du quartier sont très tôt accoutumés aux formes les plus variées et les plus anarchiques de la violence de la rue, auprès desquelles la violence strictement policée de la boxe paraît bien pâle : "Avant il te fallait être coriace pour survivre dans ces rues. Mais maintenant c'est carrément fou de vivre dans la rue. Faut être cinglé avec toute la drogue [*dope*] et les armes qui circulent, et les gens qui deviennent mabouls dans la rue. Les types ne vivent même pas jusqu'à trente ans. C'est vrai. C'est l'âge moyen, tu dépasses pas ça souvent dans ce quartier. T'as qu'à voir les statistiques. Si la drogue te tue pas, c'est quelqu'un qui va te descendre ou, si t'as de la chance, tu vas te retrouver en prison. Là peut-être t'as une chance de dépasser tes trente ans. T'es dans un coin dur [*rough*] ici. T'as intérêt à savoir te défendre. Si tu cherches la bagarre, t'es dans le bon quartier" (Didi, 8 mai 1989). Bon nombre des membres du club sont d'ailleurs des "bagarreurs de rue" (*streetfighters*) reconvertis à la boxe.

Par contraste avec cet environnement, et bien qu'il manque cruellement de moyens, le club constitue un îlot de stabilité, d'ordre et d'organisation où des rapports sociaux interdits au dehors redeviennent possibles. La salle offre un lieu de sociabilité protégée, relativement clos, où chacun trouve un répit aux pressions de la rue et du ghetto, un monde sur lequel les événements extérieurs ont peu de prise et dans lequel ils pénètrent difficilement. Cette ferme-

ture collective sur soi qui pourrait produire un sentiment proche de la claustrophobie est ce qui rend possible la vie du gymnase et fait son attrait (16).

Il n'est pas rare d'entendre un boxeur s'exclamer que "tout le temps passé au *gym*, c'est autant de moins passé dans la rue", "ça me garde de la rue", "je préfère être ici que dans la rue à mal tourner [*get into trouble*]". Certains athlètes professionnels confient volontiers qu'ils auraient vraisemblablement versé dans la délinquance sans la découverte de la boxe (17). De même, plusieurs des participants au récent tournoi final des *Golden Gloves* n'hésitent pas à porter cette motivation dans la biographie succincte qui accompagne leur photo dans le programme des festivités. Par exemple, "Vaughn Bean, 16 ans, 1 m 79, 80 kilos, représente le Valentine Boys Club où il boxe depuis un an. Elève de seconde au lycée de Calumet, son frère l'a amené à la boxe pour l'empêcher de mal tourner"; "Gabriel Villafranca, 18 ans, 1 m 74, 64 kilos, représente le Harrison Park Club. Il boxe depuis 3 ans et a un palmarès de 8 victoires et 3 défaites. Elève de terminale au lycée Juárez, il s'est mis à la boxe pour éviter de mal tourner". Lors d'un tournoi junior (moins de 16 ans) à l'International Amphitheater, Didi me confirme que les mères des jeunes pugilistes, qui suivent généralement avec une angoisse mêlée d'admiration les débuts de leur progéniture, s'accordent à reconnaître à la boxe cette vertu protectrice : "Non, elles les découragent pas. Elles préfèrent savoir leur gosse sur le ring qu'à rien faire dans la rue et à se fiche dans des emmerdes. Elles savent qu'il vaut mieux pour elles qu'ils soient au *gym*" (notes du 3 juin 1989).

La fermeture sur soi-même de la salle représente pour Didi une de ses vertus majeures et elle oriente toute sa politique. Elle se marque, entre autres, par le fait que les temps forts de la vie publique nationale et municipale se passent sans aucune répercussion au sein du gymnase. Ainsi, pendant toute la durée de la campagne, nulle mention n'est faite des élections présidentielles opposant Bush à Dukakis, à l'exception de rares remarques désabusées le jour même du vote : "Entre une assiette de merde de cheval et une assiette de merde de chien, moi je choisis pas", laisse tomber O'Bannon, un ancien boxeur, postier de son état, qui vient régulièrement, dans son uniforme de service, discuter le coup avec Didi. De même, la chute du maire noir, Sawyer, au profit du fils de l'ancien maire blanc Richard Daley (qui, de 1950 à 1976, maintint avec une poigne de fer Chicago sous un régime patrimonial raciste) ne suscite que quelques commentaires sur le fait que la politique est "pourrie" et sur les conséquences négatives de la perte de l'Hôtel de ville par la communauté noire (18).

**Notes du 11 novembre 88 :** Je serre la main à tout le monde à coups de grands "Comment ça va aujourd'hui ? Alors ça va ?". Didi est habillé de son blouson bleu "Moonglow Lounge" [un bar du ghetto] bardé d'écussons de boxe, pantalon gris, ses longues mains d'araignée enroulées autour d'une cigarette, la lippe pendante, l'oeil éteint. Il me dit que ça va. Je lui demande s'il a voté : "Bien sûr, c'est fait, ce matin", lâche-t-il d'une voix morne. Ça n'a

16—On retrouve ce climat claustrophobique du *gym* dans le roman de Leonard Gardner, *Fat City* (New York, Farrar, Strauss et Giroux, 1969), et dans le film de John Huston du même nom, qui se déroulent dans des petites salles de boxe dans la ville de Stockton en Californie. Ce sentiment d'enfermement est renforcé par l'absence d'ouverture physique vers l'extérieur : le *gym* de Woodlawn n'a aucune fenêtre (pas plus que les salles dont on a des descriptions détaillées, telles celles de Gleason à Manhattan ou de Rosario à East Harlem).

17—On pourrait citer de nombreuses vedettes à l'appui de cette proposition. Ainsi, Mustafa Muhammad, ancien champion du monde lourd-léger : "Si j'avais pas boxé, je serais devenu pilleur de banques. Y a des moments où c'était ce que je voulais faire. Je voulais pas vendre de drogue. Je voulais être le meilleur, donc je voulais être pilleur de banques". Le tenant du titre mondial poids lourd, version WBC, en 1985, Pinklon Thomas : "La boxe m'a sorti de mon trou et a fait de moi une personne valable. Sans elle, je serais soit en train de vendre de l'héroïne, soit mort, soit en prison" (in T. Hauser, *The Black Lights : Inside the World of Professional Boxing*, New York, McGraw-Hill, 1986, pp. 113 et 186).

18—On ne retrouve pas au sein du club la passion du milieu ouvrier (blanc) américain pour les scandales publics et privés et les abus politiques, telle que la décrit David Halle dans *America's Working Man* (Chicago, The University of Chicago Press, 1984, chap. 9).

pas l'air de l'exciter plus que ça. Je lui demande ce qu'il pense de la campagne présidentielle et qui va gagner d'après lui. "Je m'en fiche, Louie. Je me fiche de ce qui se passe à l'extérieur de ces murs. Ça n'a aucune importance pour moi. Ce qui m'importe c'est ce qui se passe ici, entre ces quatre murs. Le reste m'est bien égal". Et de mettre un terme à la discussion par un geste désabusé de la main vers "le dehors".

La salle n'est pas seulement le lieu d'un exercice rigoureux du corps ; elle est aussi le support de ce que Simmel appelle la "sociabilité", ces processus purs d'association qui sont à eux-mêmes leur propre fin, ces formes sociales à la limite dépourvues de contenu, ou dotées de contenus socialement anodins (19). Tout se passe en effet comme si un interdit pesait sur tout sujet de conversation "sérieux" susceptible de diviser et d'entraver le bon déroulement des échanges quotidiens et donc de mettre en danger la sous-culture spécifique qui s'y perpétue (20). Seuls les événements sportifs ont automatiquement droit de cité dans la salle. Mais un sport a d'autant plus de chances d'occuper les conversations qu'il s'apparente plus à un sport de combat et fait appel à des qualités viriles. Les matches des *Bears*, l'équipe de football américain de Chicago, sont fréquemment commentés, surtout les lendemains de rencontres, sous l'angle de la dureté et du courage physique exhibé par tel ou tel joueur ; par contre il faut un exploit de Michael Jordan, le joueur-vedette des *Chicago Bulls*, pour que les performances de ces derniers dans le championnat national de basket soient mentionnées. Ce sont bien sûr les rencontres de boxe, locales et nationales (régulièrement diffusées depuis Atlantic City, Reno et Las Vegas sur les chaînes sportives à péage comme ESPN, SportsChannel ou Sportsvision), qui fournissent la matière essentielle des discussions et dont les résultats et les conséquences sont les plus abondamment commentés.

Lors de ces débats qui renaissent sans cesse de leurs cendres, Didi et les plus anciens font montre d'une connaissance encyclopédique des noms, lieux, et événements saillants du folklore pugilistique. Les combats marquants de l'histoire, surtout régionale, sont fréquemment évoqués, de même que les succès et les déboires de boxeurs en pleine ascension ou sur le déclin. Fruit d'un renversement délibéré de la table des valeurs officielles, les grands combats télévisés sont moins prisés que les affrontements locaux et les chapelets de noms égrenés au fil de la discussion contiennent plus de pugilistes obscurs que de vedettes connues des médias. De la boxe, la conversation glisse parfois insensiblement à un autre registre, celui des histoires de bagarres, de trafics louches, de crimes ou d'agressions, dont chacun possède un répertoire personnel fourni. Sous cet angle, le "cockpit" de Didi fonctionne comme le terrain commun où chacun peut concourir à faire preuve de son excellence dans le maniement du capital culturel propre au groupe, en l'occurrence l'information pugilistique et la connaissance de la rue et de son univers.

19—G. Simmel, *Sociability*, in *On Individuality and Social Forms*, éd. D. N. Levine, Chicago, The University of Chicago Press, 1971, pp. 127-140.

20—Le *gym* se rapproche sous cet aspect des salles de billards, qui constituent l'un des derniers refuges de la sous-culture masculine célibataire, comme le montre Ned Polsby (*Hustlers, Beats and Others*, Chicago, the University of Chicago Press, 1967 et 1985, pp. 20-30).

Les conversations au club sont très ritualisées. L'ordre des locuteurs, la teneur de leurs propos, la position qu'ils tiennent dans l'espace confiné de l'arrière-salle (on bavarde rarement dans la salle proprement dite) (21) dessinent une structure complexe et finement hiérarchisée. Un *pecking order* strict régit l'occupation des fauteuils ainsi que la prise de parole : ce sont les entraîneurs ou les anciens qui ont la préséance (dans l'ordre Didi ; Ed Woods, manager et responsable d'un gymnase similaire à St Louis ; Charles Martin, autre *coach* et ami proche de Didi ; le postier O'Bannon) ; viennent ensuite les boxeurs par ordre de force et d'expérience (e.g., Curtis, Butch, Smithie, Shanti, Anthony, Rico, et ainsi de suite).

Le fauteuil d'où Didi suit l'évolution des athlètes est strictement réservé au maître du lieu. Officiellement, ce dernier ne veut pas qu'on s'y assoie sous prétexte qu'on le souillerait de notre sueur. Mais l'interdit pèse aussi sur ceux qui viennent habillés en civil et ne s'entraînent pas -seul Curtis se permet à l'occasion de le transgresser et encore, le plus souvent, quand Didi n'est pas là. L'excuse hygiéniste dissimule mal la raison sociale de cette interdiction : le fauteuil symbolise la place de Didi et sa fonction dans le gymnase ; poste d'observation, il est le lieu de son autorité, d'où il peut embrasser d'un seul regard, surveiller et donc contrôler toutes les phases de l'entraînement et les gestes de chacun.

On sait que l'écrasante majorité des boxeurs proviennent des milieux populaires (22). Ainsi, à Chicago, la prédominance successive des Irlandais, des Juifs d'Europe centrale, des Italiens, des Noirs, et plus récemment des Hispaniques correspond étroitement à la succession de ces groupes au plus bas de l'échelle des classes (23). La montée en puissance des boxeurs *chicanos* ces dernières années, immédiatement perceptible en compulsant les programmes du grand tournoi amateur annuel des *Golden Gloves* de Chicago, est la traduction directe de l'afflux massif de migrants mexicains dans les régions les plus basses du champ social du Midwest américain (24).

Il faut cependant souligner que, contrairement à une image fort répandue, et récemment renforcée par l'impact médiatique sans précédent de la

carrière fulgurante de l'actuel champion du monde poids lourds, Mike Tyson (25), les boxeurs ne se recrutent généralement pas parmi les fractions les plus déshéritées du sous-prolétariat noir du ghetto, mais plutôt au sein des franges de la classe ouvrière qui sont à la lisière de l'intégration socio-économique stable. Cette (auto-) sélection, qui tend de fait à exclure les plus exclus, ne s'opère pas sous l'effet d'une pénurie de ressources monétaires mais par la médiation des dispositions morales et corporelles accessibles à ces deux fractions de la population afro-américaine. En effet, il n'existe pas de barrière matérielle directe à la participation : l'inscription au club s'élève à 10 \$ (60 F) l'année, le coût de la licence (dont l'acquisition est obligatoire) de l'*Amateur Boxing Federation* est de 12 \$ (72 F), et la totalité du matériel nécessaire à l'entraînement est gracieusement fournie par le club (à l'exception des bandellettes qui servent à protéger les mains (*hand-wraps*) et du protège-dents (*mouth-piece*) qui doivent être achetés par le boxeur dans un magasin spécialisé, pour une somme globale inférieure à 50 francs). C'est par le biais des dispositions exigées par la pratique pugilistique que se trouvent de fait éliminés les jeunes issus des familles les plus marginalisées : devenir boxeur exige de fait une régularité de vie, un sens de la discipline, un ascétisme physique et mental qui ne peuvent se développer dans des conditions sociales et économiques marquées par l'instabilité chronique et la désorganisation temporelle. En deçà d'un certain seuil de stabilité personnelle et familiale objective, il devient impossible d'acquérir les dispositions physiques et morales indispensables pour endurer avec succès l'apprentissage de ce sport.

Loin, donc, d'être originaires de ces nouvelles "classes dangereuses" désorganisées et désocialisées dont la crainte s'exprime à travers l'extraordinaire prolifération de discours sur l'apparition d'une *underclass* noire prétendument isolée à jamais du reste de la société (26), tout indique que les boxeurs se distinguent des autres jeunes du ghetto par un surcroît

21—Notes du 27 juin 89 : Je commence à m'échauffer tout en observant Lorenzo et Big Earl en train de sparrer depuis le pied du poteau du ring quand Billy vient me serrer la main. Il a l'air passablement pâle et inquiet, et pour cause : "Je combats demain, c'est mon premier combat. Tu crois que ça va bien se passer ?". "C'est sûr, tu es bien préparé, tu as la forme. C'est une bonne salle, tu vas voir que tu seras un cran au-dessus des autres". "Tu crois ça ? J'ai vraiment les glandes. Je commence à vraiment avoir la trouille, tu sais". Confiance interrompue par Eddie qui le rabroue : "Qu'est-ce que tu fais là en train de bavarder ? Qu'est-ce que tu crois que c'est ici, un club de rencontres ? On n'est pas dans un salon, allez au boulot, Billy ! Saute à la corde ou fais des abdoms, mais ne reste pas comme ça à rien faire, allez !". Billy remballa ses états d'âme et s'exécute, penaud.

22—Cf. N. Hare, *A Study of the Black Fighter*, *The Black Scholar*, 3 (3), nov. 1971, pp. 2-9. Au moment de l'inscription, chaque membre du *Boys Club* doit remplir une fiche de renseignements comportant, outre son état civil, son niveau scolaire, sa profession et celle de ses parents, et précisant s'il a été élevé dans une famille sans père ou sans mère et le niveau économique de la famille. Cinq catégories de revenus sont pré-codées sur le questionnaire, dont la plus élevée commence à peine à 85 000 F par an.

23—Voir S. K. Weinberg et H. Arond, *The Occupational Culture of the Boxer*, *American Journal of Sociology*, 62, mars 1952, pp. 460-469, pour des données portant sur la période 1900-1950, ainsi que T. J. Jenkins, *Changes in Ethnic and Racial Representation Among Professional Boxers : A Study in Ethnic Succession*, Chicago, mémoire de maîtrise (non publié) Université de Chicago, 1955, 204 p.. Sur la trajectoire des juifs américains dans la boxe durant la première moitié du siècle, S. A. Riess, *A Fighting Chance : The Jewish-American Boxing Experience, 1890-1940*, *American Jewish History*, 74, mars 1985, pp. 233-254, et, pour le contexte général, J. T. Sammons, *op. cit.*, et B. G. Rader, *American Sports : From the Age of Folk Games to the Age of Spectators*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1983.

24—Pendant les matches de finale du dernier tournoi des *Golden Gloves*, nettement dominés par les boxeurs de souche mexicaine et portoricaine, Didi me fait remarquer que "pour savoir qui est en bas de la société, t'as qu'à voir qui boxe. Les Mexicains, maintenant, ils ont la vie plus dure que les Noirs [*they have it rougher than blacks*]" (23 mars 1989).

25—Il est difficile d'exagérer l'importance de l'influence du phénomène Tyson sur la boxe dans le ghetto noir américain. Le véritable raz-de-marée médiatique qui a accompagné son ascension (hors du ghetto de Brooklyn et de prison où, adolescent, il s'initie à la boxe), ses démêlés conjugaux et financiers avec l'actrice noire, Robin Givens (qui firent l'objet de plusieurs émissions télévisées spéciales aux heures de très forte écoute), ses liens financiers avec le milliardaire blanc new-yorkais, Donald Trump, ses conflits personnels et juridiques avec son ancien entourage, ont fait de lui un personnage déjà légendaire qui non seulement nourrit un flot continu de rumeurs, de discussions et d'histoires mais est en outre capable, par sa seule valeur de symbole, de susciter des vocations en masse (comme Joe Louis et Mohammed Ali qui ont, en leur temps, été les inspirateurs de milliers d'apprentis-boxeurs). Nul doute qu'avec la récente parution de la biographie de Phil Berger, *Blood Season : Tyson and the World of Boxing* (New York, Morrow and Co., 1989 ; voir du même auteur, *Heavy, Heavy, Heavy : The Days and Nights of Mike Tyson*, *Smart*, mai-juin 1989, pp. 51-64), le phénomène soit appelé à s'amplifier.

26—Voir W. Kornblum (*Lumping the Poor : What Is the Underclass ?*, *Dissent*, été 1984, pp. 275-302) pour une critique de ce terme et de ses usages sociaux.

## Les promesses de la boxe

*Alors que j'entame mon troisième round au sac mou, Curtis sort brusquement des vestiaires en slip et interpelle Reggie et Luke – l'un torse nu en culotte rouge, l'autre en short et maillot bleu – qui ont commencé à s'entraîner tard et cancanent en boxant mollement devant les miroirs. D'une voix de stentor que je ne lui connaissais pas, il les admoneste vigoureusement pour leur comportement avant de leur dresser ce portrait des récompenses du boxeur, de tout ce qu'ils pourront faire quand ils seront champions, sans omettre de prendre plusieurs fois à témoin du regard Anthony qui est assis sur la table près du ring.*

"Au lieu de rien faire, d'être rien et de tourner mal dans la rue, tu peux être quelqu'un. Grâce à la boxe, tu peux devenir quelqu'un, tu peux être fier de toi-même et rendre ta mère fière de toi. Si tu t'entraînes dur et tu travailles dur, tu t'entraînes dur au gym et tu fais bien ton boulot, mec, t'es sérieux, tu peux devenir un boxeur de haut niveau [*big-time fighter*] et gagner des grands matches. tu vas faire le [tournoi des Golden] Gloves et le gagner et ramener chez toi une coupe tellement grande, ta mère et ta grand-mère elles en croiront pas leurs yeux, une coupe tellement grande qu'elles vont pleurer rien qu'à penser que c'est toi qui l'as gagnée.

Si tu t'entraînes dur, tu peux voyager dans plein d'endroits, l'équipe olympique, et les promoteurs, ils vont te prendre dans leur gym, mec, tu vas pas croire les gyms qu'ils ont, et ils vont te donner des pantalons de survêtement et des hauts de survêtement gratuits, mec, et ils vont te donner des vêtements à porter, te nourrir, te donner trois bons repas par jour gratuitement.

Tu auras l'occasion d'aller dans des endroits où t'as jamais rêvé d'aller, tu vas en France ou en Angleterre, et en Europe pour des grands combats – demande à Anthony si c'est pas vrai (Anthony approuve du chef). Mais il te faut travailler dur. T'as rien sans rien [*No pain, no gain*]. Ça va pas t'arriver par l'opération du Saint-Esprit. Il te faut travailler dur, t'entraîner dur, tous les jours : jogging, shadow-boxe, tape les sacs, faut être sérieux dans ton boulot, mec. Alors tout ça, ça peut être à toi".

*Stupéfaits – et pour le moins alléchés – par cette tirade lâchée par un Curtis déchaîné et à demi-nu, Reggie et Luke baissent la tête et se remettent à l'ouvrage avec un sérieux et une ardeur renouvelés (Notes du 10 juin 1989).*

d'intégration sociale relativement à leur bas niveau culturel et économique. La grande majorité des adultes du club travaillent (il est vrai le plus souvent à temps partiel) comme gardien, pompiste, moniteur de sport pour le service des parcs municipaux de Chicago, balayeur, magasinier, coursier, employé à la reprographie, manoeuvre, sapeur-pompier, caissier, animateur dans un centre de détention pour jeunes, ou ouvrier dans une aciérie. Si leurs revenus médiocres et leurs échecs scolaires précoces ne les distinguent pas de la moyenne des résidents du ghetto de leur classe d'âge, les membres du gym sont plus fréquemment issus de familles intactes et beaucoup plus souvent mariés et pères de famille. Et ils ont le privilège d'appartenir à une organisation formelle – le club de boxe – alors que l'écrasante majorité des habitants noirs des quartiers les plus pauvres de la ville ne sont membres d'aucune association (27).

L'influence de l'intégration familiale s'exerce de manière subtilement contradictoire : condition permissive de la pratique, il faut qu'elle soit suffisamment forte pour permettre l'acquisition des

dispositions et des motivations nécessaires au combat, mais pas trop forte cependant pour que l'emploi et la vie familiale ne viennent pas concurrencer trop durement l'investissement dans la boxe.

Notes du 13 janvier : "Non, Shanti, il vient pas tous les jours, tu sais bien, Louie. Y a que les jeunes qui vont à l'école qui viennent régulièrement tous les jours. C'est le problème des adultes, ça : ils sont mariés, ils ont une famille, des gosses, ils peuvent pas venir tous les jours. Les loyers sont chers, pareil pour la nourriture, et il te faut aller trouver le fric pour tout ça. Il leur faut avoir un boulot à mi-temps, il leur faut se trouver un job qui leur donne le fric dont ils ont besoin pour leur femme et leurs gosses. Et quand tu peux ramener un peu d'argent à la maison, faut y aller, tu vas pas venir t'entraîner. C'est le problème de Shanti, ça. Shanti, il a deux gosses. Il a des petits boulots à droite, à gauche. Il a raté la dernière réunion, où il était au programme, parce qu'il avait une occasion de travailler trois ou quatre jours d'affilée et de se faire un peu de fric. C'est un entrepôt, quand ils cherchent des heures supplémentaires, ils le prennent. Il est pas permanent mais ils l'appellent souvent, dès qu'y a besoin. Il peut se faire plus en travaillant à ce boulot à temps partiel qu'en montant sur le ring [un combat de milieu de tableau assure un cachet de 150 à 300 dollars environ à chacun des protagonistes]. Et sans avoir à se faire cogner dessus [*get beat up*]. Alors il faut qu'il le prenne".

Notes du 22 mars : La conversation vient sur Mark (un jeune nouveau qui travaille comme employé dans une entreprise de reprographie depuis qu'il a abandonné le lycée sans finir ses études) ; il est arrivé très en retard mais Didi le laisse entamer son entraînement. Il boxe avec ardeur, penché sur le sac dur qu'il mitraille de crochets courts, ce qui lui vaut les appréciations élogieuses de Didi : "Ce gars est bon. Il bouge bien. C'est un boxeur naturel. Regarde ses mouvements. Il est costaud. Des bonnes mains. C'est parce qu'il avait l'habitude de se battre dans la rue. Il progresse vite. Mais il a les jambes raides, il sait pas plier les jambes. Et puis il a un boulot qui fait qu'il peut venir que tard comme ça. Il faut qu'il s'entraîne plus que ça mais il a pas le temps. C'est vraiment dommage, vraiment dommage [*a real pity*] parce qu'il pourrait bien boxer. Si seulement je l'avais eu plus tôt, quand il était plus jeune... (Quel âge a-t-il ?) Il a 22 ans. Lui aussi me disait combien il aurait aimé aller dans une salle quand il avait 16 ans. Mais y avait pas de salle là où il habitait avant, alors il faisait rien. Il traînait et passait son temps à se bagarrer dans son quartier. Il fait 127 livres, il est pas gros, mais il est mastoc [*stocky*], c'est pour ça. Il jouait au football [américain] dans l'équipe de son lycée. Il peut encore perdre du poids, mais c'est un crime [*it's a shame*] qu'il ait pas le temps de s'entraîner plus... Malheureusement, les gars comme lui, c'est souvent le cas".

Didi énonce ici au passage l'un des facteurs qui différencie les "boxeurs de rue" qui tombent éventuellement dans la délinquance, grande ou petite, de ceux qui exercent leur talent sur le ring et participent, fût-ce irrégulièrement, à l'économie salariale : les mêmes dispositions peuvent mener à l'une ou à l'autre carrière suivant l'espace d'offre d'activités, ici des gangs déjà organisés qui font régner leur loi sur une cité, là un gymnase qui "tourne" dans un quartier relativement tranquille.

L'effectif du *Boys Club* de Woodlawn varie considérablement et de manière irrégulière au fil des mois. On peut estimer qu'entre 90 et 150 personnes viennent taper le sac au cours d'une année. Les plus assidus (appelés *regulars*) sont environ une trentaine, dont une majorité de boxeurs professionnels (28). Les motivations des participants varient avec leur statut. Les plus réguliers boxent officiellement chez les amateurs ou chez les professionnels et la salle est pour eux le lieu d'une préparation intensive à la compétition. Les autres viennent au club soit pour se maintenir en forme physique (y compris dans le dessein avoué de séduire les représentantes de sexe op-

28 – Ce taux est comparable à celui de la salle d'East Harlem décrite par William Plummer (*Buttercups and Strong Boys : A Sojourn at the Golden Gloves*, New York, Viking, 1989, p. 57), où le roulement est élevé : huit nouvelles recrues sur dix abandonnent au bout de quelques semaines en raison de la rudesse de l'entraînement.

27 – A l'exception des quelques rares habitants de la classe moyenne, cf. L. J. D. Wacquant et W. J. Wilson, *The Cost of Racial and Class Exclusion in the Inner City*, art. cit., p. 24.

posé, tel Steve, un énorme Portoricain noir de 29 ans qui est là "pour perdre du poids, pour les nanas. Je veux perdre ce bide, tu vois, pour les femmes. C'est elles qui préfèrent, c'est elles qui décident"), soit pour rester au contact d'amis (c'est le cas de plusieurs anciens professionnels retirés de la compétition qui passent plus de temps à discuter dans l'arrière-salle qu'à s'exercer sur les sacs), soit encore pour y apprendre des techniques d'auto-défense (29). Pour Didi, seul compte vraiment la boxe de compétition. Et bien qu'il suive attentivement la progression des simples amateurs d'exercice, il ne cache pas sa préférence pour les vrais pugilistes. A l'occasion, il ne s'interdit pas d'essayer de convertir les premiers aux plaisirs du ring.

La conversation suivante résume bien cette attitude (notes du 6 décembre) : Quand je reviens dans le cockpit, un homme noir d'une quarantaine d'années, habillé très élégamment dans un costume marron clair et une cravate marron foncé assortie, grisonnant, tempes dégagées, barbe frisée bien taillée, un peu rondet, très cadre supérieur des transports publics, demande à voir "Mister A.". Didi répond que c'est lui-même et l'invite à s'asseoir sur le petit tabouret devant son bureau. Je fais semblant de lire le *Sun Times* pour écouter discrètement leur conversation. "Je voudrais des renseignements sur les cours de boxe pour adultes. Est-ce que vous en offrez ?". "Oui, ça dépend de ce que vous voulez faire : vous voulez juste vous maintenir en forme [*keep in shape*] ou vous voulez combattre ? Quel âge avez-vous ?". "J'ai 41 ans. Non, ce ne serait pas pour combattre, pas à 41 ans. (...) C'est plutôt pour rester en forme et aussi pour l'auto-défense dans la rue". "D'accord, mais par la suite vous pourriez devenir intéressé par les combats, vous savez. Y a pas mal de gars assez vieux, de 49, 50 ans, 53 ans même, qui viennent pour se maintenir en forme et au bout de trois ou quatre mois il veulent faire les *Golden Gloves*. Bien sûr, (sur le ton de l'évidence) ils vont se trouver en face de ces jeunes mecs baraqués qui vont les bousiller et les découper en morceaux, mais ils se régaleront : ils s'en fichent, tout ce qu'ils demandent c'est de combattre". "A 49 ans ? Ça fait vieux ça pour combattre ?". "Ouais, mais ça dépend, on a aussi bien des jeunes que des adultes". Le cadre lui répond : "Non, merci, ce qui m'intéresse, c'est l'auto-défense, c'est tout, pour boxer dans la rue si je suis attaqué". (...) On ne le reverra jamais à la salle.

Au sein du *gym*, la perception indigène fait le départ, parmi les boxeurs "sérieux", entre les jeunes qui sont encore au lycée et les adultes libérés de leurs obligations scolaires mais soumis à celles, plus contraignantes, de la vie professionnelle et familiale. Le plus jeune a 13 ans (30), le plus âgé 57 ; l'âge médian se situe autour de 22 ans. Tous, bien sûr, sont des hommes : la salle d'entraînement est un *espace éminemment masculin* dans lequel l'intrusion de la gent

29—Notes du 8 octobre : J'explique à la responsable de la garde-rie qui me demande pourquoi je me suis mis à pratiquer ce "sport de brute" que je viens surtout pour me mettre en condition physique. Elle ajoute immédiatement, comme si cela allait de soi : "Ah, oui, et puis ça peut pas faire de mal de connaître un peu de self-défense en plus dans ce quartier. Il faut tenir compte aussi de ça". Notes du 17 juin : Après le sparring, pendant que je saute à la corde, Oscar, le manager de Little Keith, me demande si je veux passer professionnel (je lui explique que je ne suis que boxeur dilettante mais que j'aimerais aller jusqu'à faire quelques rencontres amateur) : "Parce que tu combats pas mal, tu te débrouilles bien, tu sais... Et puis ça te donne confiance dans la rue, parce que tu peux mieux te défendre".

30—On peut obtenir sa licence amateur dès l'âge de treize ans et certains tournois autorisent la participation d'enfants de dix ans, qu'on appelle *sub-novices*. D'après H. Allouch (Participation in Boxing Among Children and Young Adults, *Pediatrics*, 72, 1984, pp. 311-312), près de trente mille enfants de moins de 15 ans sont licenciés et disputent plus de vingt combats par an en Amérique du Nord.

féminine est tolérée mais rare (31) : les petites amies ou épouses qui viennent par exception -avant un match important par exemple- assister à l'entraînement de leur homme ont pour coutume de rester sagement assises immobiles sur les quelques chaises alignées derrière le ring ; et elles se déplacent généralement sur les côtés, en longeant les murs, de façon à ne pas pénétrer l'aire d'exercice proprement dite, même quand celle-ci est inoccupée.

La différenciation entre simples sportifs et boxeurs de compétition est rendue visible par les dépenses en équipements consenties par les uns et les autres et par l'occupation d'une armoire de vestiaire. Seuls les boxeurs de compétition s'entraînent avec leurs propres gants (dont ils possèdent en général plusieurs paires accumulées au fil des ans), leur casque protecteur, leur corde à sauter personnelle, qu'ils conservent précieusement dans un casier individuel cadenassé. L'achat de chaussures de boxe ou, plus encore, d'un casque de *sparring* signale à lui seul, tant pour l'intéressé que pour son entourage, un engagement durable à boxer en compétition. Les tenues sont aussi un bon indice du degré d'implication dans le sport, bien qu'il soit plus facilement manipulable et de ce fait moins fiable : ainsi la firme Ringside, spécialisée dans les équipements pugilistiques, fabrique à la demande une gamme variée de vêtements (shorts, tricot, maillots, peignoirs) personnalisés et n'importe qui peut acheter un survêtement dessiné selon un patron unique ou frappé de l'emblème d'un grand champion. De plus, les boxeurs professionnels ne revêtent jamais leur tenue de combat lors des entraînements. Il n'en reste pas moins vrai que l'investissement en matériel d'entraînement donne en général une mesure fidèle de l'investissement moral et physique dans le champ pugilistique.

Au groupe des athlètes s'ajoute celui des entraîneurs, conseillers, "visiteurs", parents, amis ou badauds qui viennent pour bavarder ou observer les entraînements, et dont la présence successive renouvelle continuellement l'ambiance de la salle : Kitchen, un ancien pugiliste et métallo au chômage qui subsiste entre deux petits boulots en faisant des photos de boxeurs qu'il revend aux intéressés à des prix prohibitifs ; O'Bannon, notre postier qui se vante d'un palmarès brillant (35 victoires amateur dont 33 avant la limite) dont il n'a cependant jamais pu produire le moindre début de preuve ; un contremaître de la municipalité, T-Jay, ancien champion d'Europe poids welter amateur, qui vient suivre de près les ébats de son fils, Carlo, qui démarre une carrière amateur ; Romi, un minuscule Philippin, contremaître de son état, qui fait office de soigneur auprès de l'ex-champion du monde poids welter, version WBF, Alphonso Rattiff ; Oscar, un quadragénaire débonnaire qui travaille irrégulièrement comme peintre et plâtrier, et qui ne connaît rien à la boxe mais passe des après-midi entières dans la salle (qu'il arpenté revêtu d'un haut chapeau de cow-boy et d'énormes chaînes et médailles dorées autour du cou) à observer et à conseiller les athlètes ; Elijah, propriétaire d'une petite entreprise de nettoyage et manager de deux jeunes recrues du club qui viennent de passer chez les professionnels ; Charles Martin, un ancien *coach* qui sert à l'occasion d'"homme de coin" aux jeunes du club ; et une brochette d'anciens, pour la plupart retraités du quartier, pour qui l'entraînement au club constitue l'unique source de distraction (32). De temps à autre, le promoteur (blanc) Jack Cowen et son costume rose bonbon font une apparition remarquée ; il tient en ces occasions de mystérieux conciliabules avec Didi pour dé-

31—"La boxe est pour les hommes, à propos des hommes, elle est les hommes. Des hommes qui combattent des hommes pour déterminer leur valeur, c'est-à-dire leur masculinité, excluent les femmes" (J. C. Oates, *On Boxing*, op. cit., p. 72). Les commentateurs spécialisés se plaignent parfois de la régulation de plus en plus contraignante de la violence pugilistique (réduction du nombre de rounds, rôle accru des médecins, période d'attente obligatoire après un combat conclu par un KO, et surtout latitude croissante donnée à l'arbitre d'arrêter une rencontre dès qu'un des protagonistes paraît hors d'état de se défendre ou risqué une blessure grave), qu'ils dénoncent comme une "féminisation" de la boxe apte à la dénaturer.

32—On appelle les anciens boxeurs qui finissent ainsi leur vie en spectateur passif des *gyms* du terme révélateur de *lifer*, qui veut aussi dire "condamné à perpétuité" dans l'argot des prisons, cf. T. Hauser, *The Black Lights*, op. cit., p. 135.

cider lequel des boxeurs du club participera aux réunions qu'il organise mensuellement dans une boîte de nuit "yuppie" d'un quartier aisé de la ville. Le cockpit abrite à tout moment de trois à six personnes plongées dans des discussions pugilistiques passionnées ou absorbées par le commentaire du *sparring* en cours.

Sans qu'il soit pour cela besoin de faire ouvertement montre de sévérité, Didi fait régner dans la salle une discipline de fer, tant au niveau du comportement que des exercices d'entraînement : interdit de boire pendant la séance, de s'asseoir sur le rebord des tables, d'apporter de la nourriture ou des boissons, d'intervertir l'ordre des exercices à exécuter (par exemple, de s'échauffer en sautant à la corde), ou de modifier une figure standardisée ; on doit obligatoirement porter son *jockstrap* (slip de sport à coquille) sous sa serviette si l'on sort de la salle des douches et des vêtements de rechange secs quand on quitte le gymnase ; pas question de se servir du matériel de manière non conventionnelle, de faire semblant de se battre ou de jeter des coups de poings à blanc vers

des objets, ou encore de sparrer si l'on n'a pas l'équipement nécessaire ; enfin les enfants de la garderie ou du quartier qui viennent admirer les efforts de leurs aînés ne doivent sous aucun prétexte s'approcher des sacs. Il n'est pas jusqu'à son langage qu'il ne faille surveiller de près : Didi n'admet pas que l'on utilise l'expression "se battre" (*to fight*) en lieu et place de "boxer" (*to box*, ou *to spar* pour les combats d'entraînement) ; et ni lui ni les habitués du club n'utilisent de termes grossiers ou de jurons dans leurs conversations au club. Ce "règlement interne" implicite s'affiche dans le comportement des *regulars* qui l'ont peu à peu intériorisé et ne fait que rarement l'objet de rappels à l'ordre. Ceux qui ne parviennent pas à l'assimiler sont prestement congédiés par Didi ou fortement invités à fréquenter une autre salle.

Notes du 4 mars : Didi engueule par deux fois trois gamins de 8 à 10 ans qui rôdent autour des sacs et essaient de boxer au *speed-bag* en montant sur un cageot en métal qui traîne toujours par là, avant de se poursuivre en courant autour du ring : "Vous arrêtez

## "The Club that Beats the Streets"

Le *Boys and Girls Club* de Woodlawn qui coiffe la salle de boxe et la garderie mi-toyenne fait partie d'un réseau de 13 clubs tenus à Chicago par *The United Way*, une organisation caritative nationale qui possède des antennes dans toutes les grandes villes américaines, pour la plupart situés dans des quartiers déshérités de la ville, noirs ou hispaniques. Fondé en 1938, le club de Woodlawn a fusionné en 1978 avec son homologue plus important de Yancee, à quelques kilomètres à l'ouest dans le quartier noir adjacent de Washington Park. D'après la brochure de présentation ("Une année de victoires personnelles"), ces centres comptent à eux deux plus de 1 500 usagers par an, dont 70 % de garçons de 6 à 18 ans ; la quasi-totalité sont membres de la communauté noire. Les activités –tutorat d'écoliers, sports, sorties culturelles– sont financées à 90 % par les dons d'entreprises privées dont les dirigeants siègent au comité directeur du club. En 1987, le Woodlawn/Yancee Unit a reçu près de 50 000 dollars de la part de ces firmes.

Le sigle complet de l'organisation (*The Woodlawn/Yancee Unit, Boys and Girls Club of Chicago: The Club that Beats the Streets*) dit bien sa mission : c'est par opposition à "la rue" et à la marginalité économique et sociale dont celle-ci est le vecteur qu'elle se définit. Son but proclamé est d'offrir une structure d'encadrement capable d'arracher les jeunes noirs du ghetto à l'exclusion urbaine et à son triste cortège de criminalité, de gangs, de drogues, de violence et de misère (1) : "Investir dans la jeunesse d'aujourd'hui, c'est investir dans le Chicago de demain. C'est la jeunesse d'aujourd'hui qui représente le *leadership*, la force et la vision de notre ville. Mais trop des leaders potentiels de demain apprennent, et trop tôt, que la rue est le lieu d'une lutte pour la survie et que le seul choix qui s'offre à eux est celui d'une vie sans avenir. Les programmes du centre de Woodlawn/Yancee ont été créés pour surmonter ces bar-

rières sociales, économiques et scolaires. Grâce à un apprentissage constructif, nous assurons le développement des talents et des qualifications qui sont la base de l'estime de soi et qui ouvrent les portes du succès. Offrir aux jeunes d'aujourd'hui un meilleur lendemain, telle est notre responsabilité. Ensemble, nous allons vaincre la rue" ! [*Let's 'beat the streets' together !*] (Brochure de présentation du club).

La salle d'entraînement tourne sur un budget des plus restreints, le gros des fonds du club de Woodlawn étant alloué au fonctionnement de la garderie. Le

Extrait de la brochure de présentation du club

### One Victory

Six years ago Curtis Strong put on his first pair of boxing gloves at the Woodlawn Yancey Unit. Today, the 24-year-old prize fighter holds an impressive amateur tournament record—two wins one down and one loss. Curtis not only boxed his way to local competitions, he is the winner of the Chicago Golden Gloves.

"I always had the ability to call the shots on the street. Nothing moved on my turf without me endorsing it. But I learned about sportsmanship through boxing at the Woodlawn/Yancey Unit. It has been an experience that has changed my life."

Illustration non autorisée à la diffusion

*Boys and Girls Club* se contente de payer les charges et l'entretien du bâtiment ; l'encadrement des boxeurs est entièrement bénévole, Didi ne recevant pas la moindre rémunération ; les équipements usés doivent être remplacés par le gymnase même, ce qui explique l'état d'usure avancée des sacs et des gants et la pénurie chronique de certains matériels (le club fait une consommation de *speed bags* qui excède de loin l'offre et s'en trouve régulièrement démunie ; de même pour le *punching ball* qui sert à travailler son jab).

Chaque année, à l'entrée de l'hiver, le gymnase organise une soirée "de gala" payante (25 dollars par personne, y compris pour les membres) lors de laquelle des boxeurs amateurs du cru se produisent devant un parterre de notabilités et de vedettes locales, de parents et d'amis afin de réunir les fonds nécessaires pour payer le remplacement ou la réparation des équipements. Si un sac vient à se déchirer ou à se dégonfler, une solution de rechange consiste à demander aux habitués de contribuer, chacun dans la mesure de ses moyens, à une cagnotte collective servant à en racheter un. Mais Didi n'affectionne guère cette méthode car, dit-il, "personne ne donne jamais rien et on se retrouve à la case départ aussi sec". De fait, à l'exception du paiement des photos faites sur commande par le photographe-maison, Jimmy Kitchen, il est exceptionnel de voir de l'argent circuler dans le club.

1—Pour une description du processus de marginalisation de la jeunesse noire des ghettos, voir D. G. Glasgow, *The Black Underclass: Poverty, Unemployment and Entrapment of Ghetto Youth*, New York, Vintage Books, 1980 ; J. M. Hagedorn, *People and Folks: Gangs, Crime and the Underclass in a Rustbelt City*, Chicago, Lakeview Press, 1988 ; T. Williams and W. Kornblum, *Growing Up Poor*, Lexington, Lexington Books, 1985. On trouvera une série de portraits d'hommes restés prisonniers du ghetto dans le récent reportage à succès de *Newsweek* repris par Sylvester Monroe et Peter Goldman sous le titre *Brothers: Black and Poor: A True Story of Courage and Survival* (New York, William Morrow and Co., 1988).

ça tout de suite où je vais vous botter le cul hors d'ici !". Didi n'a cure de ce qui se passe hors du gymnase, mais dedans, "no horse-playing." [jeux de mains, jeux de vilains], comme il aime à le répéter. "On est là pour s'entraîner et pour boxer, pas pour faire le mariol". Il ne tolère pas le moindre écart. Quand, par exemple, je fais mine de boxer contre un des piliers en métal ou contre un des coussins de coin sur le ring, il me crie tout de suite : "Qu'est-ce que tu fabriques ? Arrête ça tout de suite, Louie. On fait pas ça, tu le sais".

La salle de boxe s'oppose donc à la rue comme l'ordre au désordre, comme la régulation individuelle et collective des passions à leur anarchie privée et publique, comme la violence contrôlée et constructive -tout au moins du point de vue de la vie sociale et de l'identité du boxeur- d'un échange strictement policé et clairement circonscrit à la violence sans rime ni raison des affrontements imprévus et dépourvus de bornes et de sens que symbolise la criminalité des gangs et des trafiquants de drogue qui peuplent le quartier.

## Une pratique "savamment sauvage"

"Sport, le plus primitif et le plus primaire de tous les sports" (33), la boxe repose sur la mobilisation des instincts les plus fondamentaux de l'"individu biologique" cher à George Herbert Mead (34). La plupart des règles de l'art pugilistique se ramènent à des mouvements du corps qui ne peuvent s'appréhender complètement qu'en acte et qui s'inscrivent à l'extrême frontière de ce qui est dicible et intelligible intellectuellement. Enfin, la boxe consiste en une série d'échanges stratégiques où les erreurs se paient sur-le-champ, la force et la fréquence des coups encaissés établissant le bilan immédiat de la performance : l'action et son évaluation sont confondues et le retour réflexif par définition exclu de l'activité. C'est dire qu'on ne peut faire la science de cet "art social" en faisant l'économie d'une initiation pratique, en temps et en situation réels. Comprendre l'univers de la boxe exige que l'on s'y plonge en personne, qu'on en fasse l'apprentissage et qu'on en vive les principales étapes de l'intérieur. L'appréhension indigène est ici la condition indispensable de la connaissance adéquate de l'objet (35).

La "culture" du boxeur n'est pas faite d'une somme finie d'informations discrètes et de modèles normatifs qui existeraient indépendamment de leur mise en oeuvre mais d'un complexe diffus de postures et de gestes qui, (re)produits continûment par et dans le fonctionnement même du *gym*, n'existent pour ainsi dire qu'en actes, et dans la trace que ces

33-Jack Zanger, *Here Comes Ingo... Again*, *Boxing Annual*, 1963, cité par N. Hare, *art. cit.*, p. 4.

34-G. H. Mead, "The Biologic Individual", addendum à *Mind, Self and Society from the Standpoint of a Social Behaviorist*, éd. par C. W. Morris, Chicago, The University of Chicago Press, 1934, pp. 347-353.

35-C'est sans doute pour cette raison que les études sociologiquement les plus perspicaces demeurent, quelque trente ans après leur rédaction, les deux courts articles cités *supra* par Nathan Hare (un jeune boxeur professionnel devenu docteur en sociologie à l'Université de Chicago) et par Weinberg (un sociologue-boxeur amateur) et Arond (un entraîneur).

## La loi du gym

-OK, le premier truc qu'y faut que tu saches, c'est le règlement. C'est interdit de jurer ici. C'est interdit de se battre, sauf sur le ring. J'suis pas là pour te faire perdre ton temps et t'es pas là pour me faire perdre le mien. Je fume pas et je bois pas et je cours pas les filles. Vrai, j'aime bien les filles. Mais je me contente de regarder, c'est tout. J'ai un beau mobilier là-haut chez moi. Je peux emmener ma femme sortir et dîner en ville quelque part quand je veux. Je bosse. Je bosse dans un hôpital et si je peux pas bosser à l'hôpital, je bosse comme mécanicien. J'ai mon permis numéros deux et trois. Je peux conduire n'importe quel type de camion. Je peux bosser dans les épiceries. Tu piges ? Visiblement, le jeune ne pigeait pas. Ce que j'suis en train de te dire, c'est que je sacrifie ma femme et mes gosses pour toi, alors t'as intérêt, toi aussi, à te sacrifier pour toi. Le règlement, c'est le règlement, mon règlement, on discute pas. Pigné ?

-Oui, fit le jeune. Il s'était comme fait tirer le long d'un filin jusqu'à se retrouver en face du bureau de l'entraîneur.

-Si t'as raison et que t'es pas d'accord avec moi, c'est que t'as tort. Pigné ?

-Oui.

-Quand je dis six rounds à la corde, c'est pas quatre. Quand je dis, 'saute', je veux que tu sautes.

-Oui.

-Et tu t'arrêtes pas tant que je le dis pas.

-Oui.

-Si je te le dis.

-Oui.

-Y a qu'un seul patron ici.

-Oui.

-Et tu l'as devant toi.

-Oui.

-Pigné ?

-Oui.

-Tu veux toujours venir ?

-Oui.

-OK, il me faut tes papiers d'état civil. Il me faut quatre photos. Il me faut quinze dollars pour la licence ABF. Il me faut encore vingt-cinq dollars de frais d'inscription pour l'année. (...) Qu'est-ce tu fais de ta journée en ce moment ? T'es au lycée ? Tu bosses ?

-Ben, je suis comme qui dirait entre les deux, quoi...

-T'es un vaurien [bum].

Le jeune sursauta en arrière comme s'il avait été frappé. Il fixa l'entraîneur avec des yeux incrédules. Puis il jeta un coup d'oeil vif autour de lui pour voir qui d'autre avait entendu cette provocation (...). Après quoi il dit :

-Ouais, je suis un vaurien. Mais justement je veux plus en être un.

-Tu vas me détester, dit Mickey, en s'adoucissant enfin. Ça, c'est au début. Après, tu vas m'adorer.

Accueil d'une nouvelle recrue par l'entraîneur Mickey Rosario au gym d'East Harlem à New York (cf. W. Plummer, *Buttercups and Strong Boys : A Sojourn at the Golden Gloves*, New York, Viking, 1989, p. 57).

actes laissent dans (et sur) les corps (36). Le pugilisme est un ensemble de techniques au sens de Mauss, i.e., d'actes traditionnellement tenus pour efficaces (37), un savoir pratique composé de schèmes entièrement immanents à la pratique. Il s'ensuit que l'inculcation des dispositions qui font le boxeur se ramène pour l'essentiel à un procès d'éducation du corps, à une socialisation particulière de la physiologie, dans lequel "le travail pédagogique a pour fonc-

36-Ce qui explique en grande partie la tragédie de la reconversion du boxeur en fin de carrière : le capital spécifique qu'il détient est entièrement incorporé et, une fois usé, sans valeur dans un autre champ.

37-"J'appelle technique un acte traditionnellement efficace" (M. Mauss, *art. cit.*, p. 371).

tion de substituer au corps sauvage (...) un corps 'habitué', c'est-à-dire temporellement structuré" (38) et physiquement remodelé selon les exigences propres du champ.

L'entraînement du pugiliste est une discipline intensive et éreintante -d'autant plus que le club est d'un niveau relevé et l'entraîneur plus exigeant sous l'apparence de ne rien demander- qui vise à transmettre de façon pratique, par *incorporation directe*, une maîtrise pratique des schèmes fondamentaux (corporels, visuels et mentaux) de la boxe. Ce qui frappe d'emblée, c'est son caractère répétitif, aride, ascétique : ses différentes phases se répètent à l'infini, jour après jour, semaine après semaine, avec des variations infimes. Nombreux sont les candidats qui s'avèrent incapables de tolérer la "dévotion monastique, (...) la subordination totale du soi" (39) que cet entraînement réclame et qui abandonnent au bout de quelques semaines ou bien végètent dans le *gym* jusqu'à ce que Didi les invite à poursuivre leur carrière ailleurs.

"La première qualité dont a besoin un bon entraîneur, c'est la ponctualité et la régularité, de sa part et de la part de ses boxeurs" (40). La salle est ouverte tous les jours sauf le dimanche, pendant les heures de présence de Didi, soit de midi à sept heures du soir (avec de légères variations saisonnières). Les athlètes viennent quand ils le veulent ou le peuvent ; la majorité s'entraînent entre quatre et six heures de l'après-midi et occupent invariablement la même plage horaire, durant laquelle ils répètent les mêmes exercices jusqu'à saturation. L'impératif de régularité est tel qu'il suffit qu'un boxeur réputé cesse de s'entraîner pendant une période prolongée pour qu'aussitôt les rumeurs les plus saugrenues se répandent à son sujet. Ainsi, après que Curtis eut arrêté momentanément de venir au *gym*, le bruit courait que sa carrière était finie : il "friticotait" avec des filles et avait attrapé le SIDA (6 février 1989).

Les membres du *Boys Club* s'entraînent en salle quatre à cinq fois par semaine en moyenne, parfois plus. Au menu d'une séance, qui dure entre 45 et 90 minutes, on trouve toujours les mêmes ingrédients, que chacun dose selon son goût : dans l'ordre, *shadow-boxing*, travail au sac et au *speed bag*, saut à la corde, et abdominaux. La fréquence et la durée des séances fluctuent sensiblement dans le temps et d'un boxeur à l'autre. La description qui suit vaut pour la plupart des pugilistes en attente d'un combat. Voici par exemple la séance type de Pete. Arrivé peu avant cinq heures, il sort ses habits de son casier et se change promptement : t-shirt de boxe "Leonard-Hearn : The War II", chaussures montantes blanches, bermuda collant noir. Après avoir bandé ses mains en bavardant avec Didi et des collègues dans le cockpit, il est temps de se mettre au boulot. Il commence par trois rounds de *shadow-boxing* devant le petit miroir à enchaîner ses coups (jab, jab, droite, crochet du gauche), en avançant et en reculant face à son reflet -et en utilisant parfois des poids (de courts cylindres de métal) tenus dans chaque poing de façon à augmenter la traction musculaire-, avant de monter sur le ring pour trois rounds où, aux prises avec un adversaire imaginaire, il répète ses esquives, polit ses feintes, et multiplie les déplacements le long des cordes. Puis il redescend prendre une paire de gants d'entraînement dans le cockpit avant d'entamer trois rounds contre le sac mou : séries de jabs suivis de directs des deux mains, uppercuts courts, crochets, et sorties de corps-à-corps simulés, toute la palette du pugiliste y passe. Au dernier round, Pete laisse partir ses coups en poussant de petits cris gutturaux qui emplissent la salle. Le temps de s'arroser le visage d'eau avec la bouteille-pipette collective posée près du ring et il passe sur le sac à uppercut pour un dernier round de cogné. Suivent deux rounds au *speed bag* à affiner sa vitesse de bras et sa coordination oculaires. Pete termine sa séance par trois rounds de saut à la corde à bonne allure et par des séries d'abdominaux variés (qui sont désignés sous le terme général de *tablework*, littéralement "travail

de table" par analogie avec le *roadwork* -course à pied) et de "pompes" (classiques, les pieds surélevés sur une chaise, ou en appui sur ses poings fermés).

Sur ce schéma de base, qui varie peu, se greffent d'autres exercices comme le travail au *jab bag*, des assouplissements et des mouvements de moulinet avec une lourde barre de métal, et des exercices expressément conçus pour renforcer l'armature musculaire défensive : une fois par semaine, Pete se fait patiemment marteler le ventre à coup de punching ball par Eddie ; une séance sur deux, assis sur une chaise, un casque lesté de poids autour de la tête, il passe de longues minutes à faire des tractions du cou. Le travail aux *pads*, où il s'exerce à enchaîner ses coups en frappant les palettes que lui tend son entraîneur, fait le lien entre la boxe "à blanc" du *shadow* et le travail au sac d'une part, et le *spar-ring* sur le ring de l'autre. Aux exercices en salle s'ajoutent d'interminables séances de footing : les boxeurs de Woodlawn parcourent une moyenne quotidienne de sept à huit kilomètres, à raison de six jours par semaine, hiver comme été.

L'extrême monotonie de l'entraînement (41) n'exclut pas qu'il procure une foule de menus plaisirs sans lesquels il serait difficile de persévérer (42). Il y a d'abord la camaraderie virile du *gym*, qui se manifeste par des regards et des sourires, des bribes de conversation, des blagues et des encouragements soufflés pendant les arrêts, ou des tapes affectueuses dans le dos ou sur la main (les boxeurs se saluent rituellement en se cognant les poings gantés alternativement par-dessus et par-dessous) (43). Ensuite le plaisir de sentir son corps s'épanouir, se délier, se "faire" peu à peu à la discipline qu'on lui impose. Outre le sentiment de grisurie et de plénitude corporelle souvent très vivace qu'il procure (44), l'entraînement est à soi-même sa propre récompense quand il amène à maîtriser un geste difficile qui offre la sensation nouvelle d'avoir décuplé sa puissance ou quand il permet une victoire sur soi-même (comme de surmonter l'angoisse du *spar-ring* avec un partenaire coriace). Enfin "le sentiment d'appartenir à une confrérie à part" (45), réputée pour sa bravoure physique et pour sa rudesse, est une satisfaction qui, pour être discrète, n'en est pas moins réelle et que les habitués du club marquent par le port de badges, tricots, blousons ou casquettes frappés des insignes du métier (46).

41-"Pendant 80 minutes, [Billy Costello] répétait le rituel monotone, parfois masochiste même, du jour précédent" (T. Hauser, *The Black Lights*, op. cit., p. 145). Norman Mailer remarque que "durant les périodes d'entraînement intensif, les boxeurs atteignent des sommets d'ennui [*live in dimensions of boredom*] que d'autres ne sauraient même seulement contempler. Et cela est supposé être ainsi : l'ennui génère une impatience à l'égard de sa propre vie et la violence requise pour l'améliorer. L'ennui génère une horreur de la défaite" (*The Fight*, Boston, Little Brown and Company, 1975, p. 11).

42-Voir D. F. Chambliss, *The Mundanity of Excellence : an Ethnographic Report on Olympic Swimmers*, *Sociological Theory*, 7 (1), printemps 1989, pp. 70-86, pour des observations similaires chez les nageurs de compétition californiens.

43-Comme je l'ai appris en boxant fréquemment avec Shanti, une fraternité très spéciale lie entre eux les *spar-ring partners* réguliers, qui est basée sur le risque que chacun prend avec l'autre et lui fait courir. Soulignons que les formes de respect qui ont cours sur le ring sont des formes exclusivement masculines qui affirment non seulement la solidarité et la hiérarchie des boxeurs entre eux, mais aussi, et d'une manière d'autant plus efficace qu'elle est plus dissimulée à la conscience, la supériorité des hommes (i.e., des "vrais" hommes) sur les femmes, terme physiquement absent mais symboliquement omniprésent en négatif dans la salle comme dans l'ensemble de l'univers pugilistique.

44-Selon Ralph Wiley (*Serenity : A Boxing Memoir*, New York, Henry Holt and Co., 1989), c'est la recherche de cet état de "sérénité" quasi extatique qui motive les champions du ring.

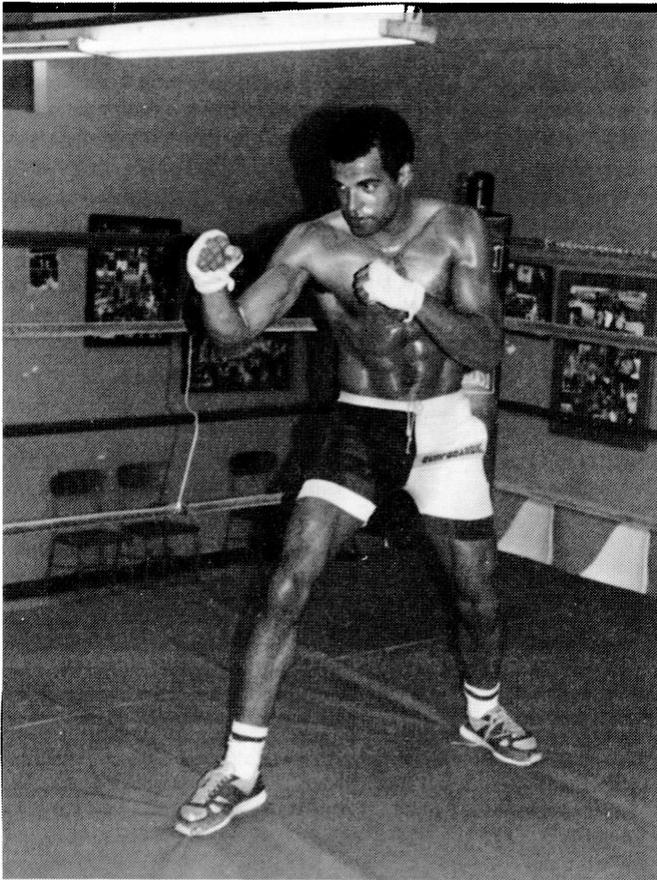
45-J. T. Sammons, *Beyond the Ring*, op. cit., p. 237 ; également S. K. Weinberg et H. Arond, art. cit., p. 463 ; N. Hare, art. cit., pp. 7-8.

46-Bon nombre de membres des *gyms* ne peuvent revendiquer aucune autre qualité sociale valorisante (du moins dans les régions les plus basses de l'espace socio-culturel). Certains s'évertuent même à faire de leur identité pugilistique leur *master status trait* (C. Hughes, *Dilemmas and Contradictions of Status*, in L. A. Coser, éd., *The Pleasures of Sociology*, New York, Mentor, 1980) par une débauche de signes d'appartenance au milieu de la boxe. C'est le cas de "Killer" Keith, athlète médiocre que Didi renvoie périodiquement du gymnase en l'admonestant, mais en

38-P. Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz, 1972, p. 196.

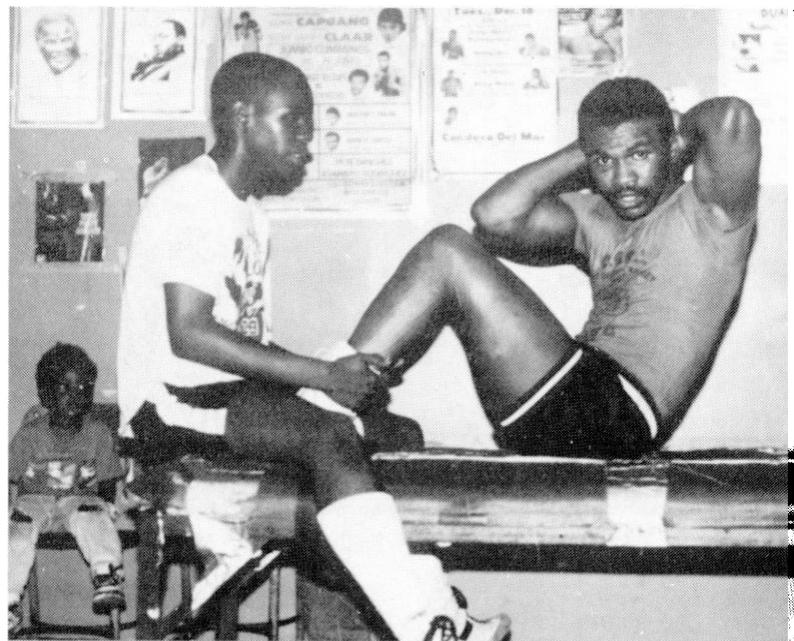
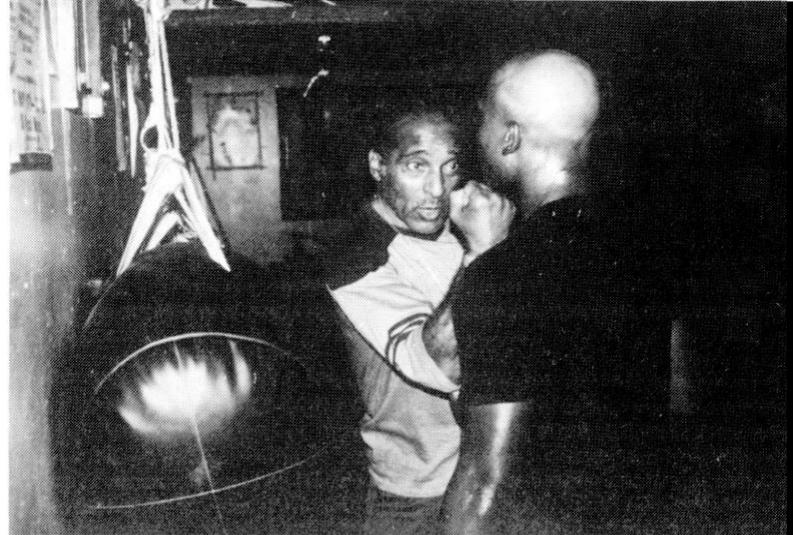
39-J. C. Oates, *On Boxing*, op. cit., pp. 28-29.

40-Gil Clancy cité in T. Hauser, *The Black Lights*, op. cit., p. 43.



◁ Olivier, au "shadow-boxing" sur le ring, jette un jab.

Au sac à uppercut, Mitch fait une démonstration à un élève attentif.



Curtis sur la table à abdominaux ; au mur, des posters notamment le portrait de Martin Luther King et de Harold Washington.

◁ Tony au sac mou, Anthony au "shadow" devant la glace. Au fond, la fenêtre du cockpit.

## Travail aux *pads*

Notes du 2 mars 1989 :

Je suis prêt : survêt bleu, short noir et sweat-shirt rouge, gants rouges, je sautille sur place en attendant Eddie qui met les *pads* (sorte de larges mouffles plates) avec beaucoup d'attention ; il ajuste ses doigts au fond en se faisant aider par O'Bannon pour enfiler la deuxième main et serrer la sangle. Didi glapit : "Time, work !". Eddie se plante devant moi et lève la main droite en l'air : "Jab !". Je m'avance en me fendant et j'écrase mon poing gauche sur la palette en cuir qu'il me tend. Paf, paf, paf, ça pète, j'ai la pêche et mes coups arrivent bien -on sait tout de suite si on tape dans le mille car le *pad* claque au lieu de faire un bruit sourd. Mon poing jaillit de ma garde à chacun de ses appels. Au moment où je touche sa main, Eddie donne un petit coup sec du poignet vers le bas pour contrer la force de mon jab. "Redouble ton jab, c'est ça... Avance, avance avec ton jab".

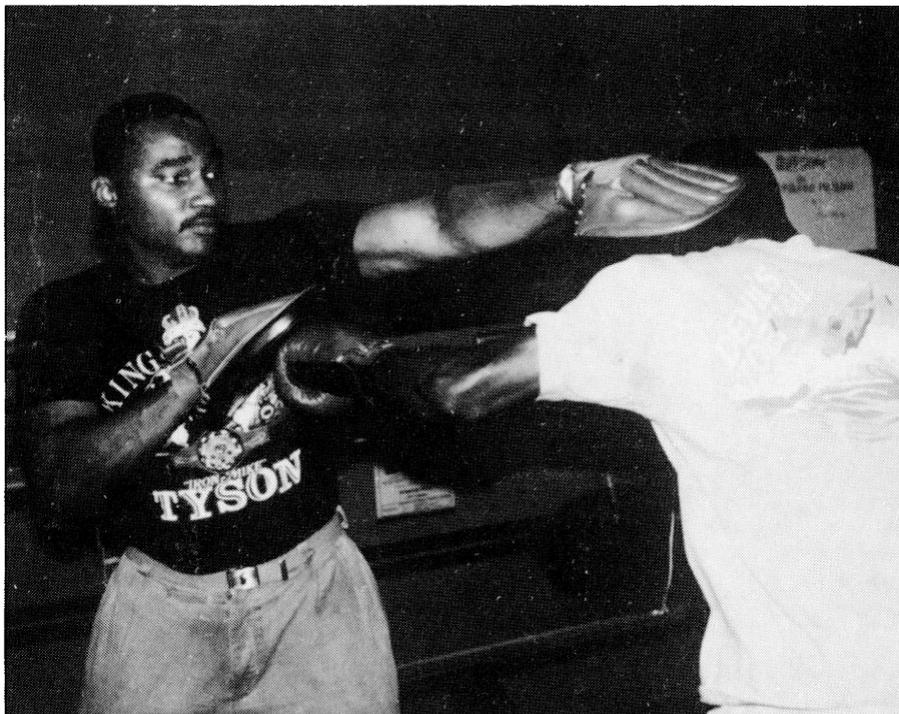
Je lance des coups furieux sur le *pad* qu'il me tend maintenant alternativement à droite et à gauche. Leur claquement me remplit d'aise et fouette mon énergie. Je suis déjà ruisselant de sueur. "Une, deux, jab et droite enchaînée, allez, une-deux". Je n'arrive pas à bien faire claquer les deux poings, on reprend les jabs. C'est tuant. Eddie se déplace par petits pas en arc de cercle autour de moi. J'essaie de rester en mouvement tout le temps, de ne pas décoller de lui. "Maintenant envoie une droite au corps, c'est ça". Paf-paf ! Ça recommence à claquer bien ! Tch, tch, paf-paf ! Eddie change d'exercice : "Maintenant, lance un jab à la tête (le *pad* haut en l'air), jab au corps (à mi-hauteur) ! Double ton jab au corps, ouais, c'est bon, continue". Je m'avance en frappant régulièrement, ma respiration a pris le rythme des coups. Eddie, toujours campé face à moi (on dirait un petit lutteur de sumo tant il est rond de partout), me tend les deux palettes de cuir en même temps : "Maintenant, fais-moi un jab, gauche-droite-gauche et tu finis avec un crochet

du droit, OK ?". C'est le plus mortel car il faut aller vite et frapper fort. J'avance à petits pas, jab, paf-paf-paf-paf, en pivotant sur mon pied arrière et en m'étendant au maximum pour bien toucher ma cible sur la dernière droite. "Continue [Keep goin'], continue, garde ton épaule gauche en ligne quand tu lances ta droite". "Time out !". Ouf, je n'en peux déjà plus ; mes poumons me brûlent et mes bras pèsent cent tonnes. Je respire à fond pendant l'arrêt pour essayer de trouver mon second souffle. Je n'ai que trente secondes. Je me concentre pour ramasser toute mon énergie. Je ferai deux rounds mais jamaïs trois à ce rythme. (...)

On passe à un nouvel exercice : "Maintenant tu fais un une-deux, tu te baisses pour éviter mon coup et tu répliques par un autre une-deux de l'autre côté". Je ne comprends pas d'emblée la manoeuvre mais en deux ou trois fois je trouve le rythme : jab du gauche sur le *pad* droit, crochet du droit sur le même *pad*, crochet du gauche immédiat sur l'autre *pad* en pivotant le bras plié en arc de cercle et nouveau crochet du droit ; lui répond en me lançant un large crochet que j'évite en inclinant mon buste juste ce qu'il faut avant de répliquer par deux crochets courts. S'il me contre du droit, j'évite et contre-attaque droite-gauche, et vice versa. C'est génial mais encore plus épuisant que les autres enchaînements. Paf, paf-paf, paf-paf, esquive, paf-paf ! (...)

Dans un semi-coma, je continue de frapper et de souffler en cadence, lâchant un coup à chaque goulée d'air que j'expulse. J'ai l'impression d'être monté sur un manège dont je suis à la fois le moteur et le personnage. Eddie me hurle ses encouragements. Je m'arrache pour marcher de l'avant, frapper, ramener mes poings, viser, frapper, etc. Je puise dans mes dernières forces pour finir cette série. "Allez, ça chauffe, ça chauffe aux fourneaux [You're cookin', you're cookin' in the kitchen] ! Allez, Louie ! Ça chauffe aux fourneaux ! Mind over matter ! Allez, tu peux y arriver, c'est dans ta tête, tu chauffes !". Encore un effort, paf-paf, poum, poum-poum. "Time out". Enfin c'est fini ! Je suis au bord de l'asphyxie, tétanisé d'épuisement, totalement vidé en six minutes. J'ai l'impression que je vais rendre mes poumons et m'évanouir tant je n'en peux plus.

Eddie et Lorenzo aux *pads*



La simplicité de façade des gestes du boxeur est on ne peut plus trompeuse : loin d'être "naturels" et évidents, les coups de base (jab, crochet, direct, uppercut) sont difficiles à exécuter correctement et supposent une "rééducation physique" complète, un véritable remodelage de sa coordination gymnique, et même une conversion psychique. Une chose est de les visualiser et de les comprendre en pensée, une autre de les réaliser et, plus encore, de les enchaîner dans le feu de l'action. "Pour qu'un coup soit réellement efficace, c'est inimaginable le nombre de conditions qui doivent être réunies" (47). La maîtrise théorique n'est que de peu d'utilité tant que le geste n'a pas été inscrit dans le schéma corporel ; et ce n'est qu'une fois le coup assimilé dans et par l'exercice physique répété jusqu'à la nausée qu'il devient à son

tour complètement clair à l'intellect. Il y a en fait une *compréhension du corps* qui dépasse -et précède- la pleine compréhension visuelle et mentale.

vain, de "raccrocher". Il aime à parader au club et lors des réunions dans des survêtements bariolés arborant son nom de guerre ("le tueur", un surnom usurpé qui lui vaut les sarcasmes discrets de ses collègues) et bardés de badges évocateurs ("Golden Gloves", "Ringside"). Récemment, il a obtenu, envers et contre tous les avis, une licence de boxeur professionnel après un passage aussi bref que pitoyable chez les amateurs et son premier combat s'est conclu par un arrêt de l'arbitre au premier round après qu'Eddie, qui lui servait d'homme de coin, se fut hâté de jeter l'éponge pour éviter un massacre.

47-"Avancer, reculer, riposter", entretien avec Aldo Consentino (entraîneur national) publié dans *Libération*, 11-12 fév. 1989, p. 31.

Il faudrait, pour décrire adéquatement le processus presque insensible qui mène à se prendre au jeu et à s'y investir (plus même qu'on ne le souhaiterait parfois), qui conduit de l'horreur ou de l'indifférence initiales, mêlées de honte de son corps et d'embaras, à la curiosité puis à l'intérêt pugilistique, voire au plaisir charnel de boxer et à l'envie d'en découdre sur le ring, pouvoir citer *in extenso* les notes prises après chaque séance d'entraînement au fil des mois. Leur redondance même permettrait de faire saisir très concrètement le lent glissement qui s'effectue d'une semaine sur l'autre dans la maîtrise des mouvements, la compréhension - le plus souvent rétrospective et purement gestuelle - de la technique pugilistique, et la modification qui intervient dans le rapport à son corps et dans sa perception du gymnase. L'assimilation du pugilisme est le fruit d'un *travail d'intéressement* du corps et de l'esprit qui, produit par la répétition à l'infini des mêmes gestes, procède par une série discontinue de déplacements infimes, difficilement repérables individuellement, mais dont le cumul dans la durée produit des progrès sensibles, sans que l'on puisse jamais ni les séparer, ni les dater, ni les mesurer précisément.

Ce qui a le plus de chance d'échapper à l'observateur extérieur, c'est l'extrême sensualité de l'initiation pugilistique. C'est avec tous ses sens que l'on se convertit peu à peu au monde de la boxe et à ses enjeux et il faudrait, pour donner toute sa force à cette description, pouvoir restituer tout ensemble les odeurs (l'embrocation reniflée à pleines narines, la sueur, la puanteur de la table à abdominaux, la senteur du cuir des gants) ; les bruits cadencés des coups, chaque sac ayant son propre son, chaque exercice sa tonalité, chaque boxeur même sa manière de faire "claquer" le *speed bag* ; le battement ou le galop des pieds qui retombent sur le plancher ou qui glissent et grincent sur le tapis du ring ; les ahannements, sifflements, soufflements et gémississements, les cris et les soupirs caractéristiques de chaque athlète ; et surtout l'agencement collectif et la synchronisation des corps dont la seule vue suffit à produire des effets pédagogiques durables, sans oublier la température, dont la variation et l'intensité ne sont pas les moindres des propriétés de la salle. Leur combinaison produit une sorte d'*enivrement sensoriel* qui est partie intégrante de l'éducation de l'apprenti-boxeur.

Si le boxeur-type passe le plus clair de son temps hors du ring, à s'exercer inlassablement devant un miroir ou contre des sacs afin d'affiner sa technique, d'accroître sa puissance et d'aiguiser sa vitesse d'exécution, et hors de la salle à avaler les kilomètres de *roadwork* qui entretiennent son endurance, le point d'orgue de tout entraînement demeure le *sparring* qui reproduit les conditions mêmes du combat, à ceci près que l'on revêt un casque protecteur et des gants rembourrés et que, comme on va le voir, la brutalité de l'affrontement est atténuée. Sans pratique régulière sur le ring, en situation réelle, le reste de la préparation n'aurait en effet pas grand sens car l'ensemble de qualités qu'exige le combat ne peut se mettre en place qu'entre les cordes. Le *sparring*, qui a son propre tempo (à moins d'approcher d'un combat, on ne "sparre" qu'à intervalle espacé) (48), est à la fois une récompense et une épreuve : récompense d'une semaine de dur et obscur labeur - c'est le samedi que la plupart des boxeurs du *Boys Club* s'affrontent sur le ring - mais aussi test de force, de courage et de ruse perpétuellement renouvelé et toujours redoutable, ne serait-ce que parce que l'éventualité d'une blessure

sérieuse ne peut être écartée, en dépit de toutes les précautions prises (deux boxeurs se sont fait casser le nez en "sparrant" depuis mon entrée au club). Bien qu'il n'occupe, en termes quantitatifs, qu'une toute petite partie du temps du pugiliste, le *sparring* mérite qu'on s'y arrête. D'une part parce qu'il démontre le caractère hautement codifié de la violence pugilistique. Mais surtout parce qu'étant situé à mi-chemin entre l'exercice "à blanc" et le combat, il permet de mieux faire voir, comme à travers un verre grossissant, le subtil mélange, en apparence contradictoire, d'instinct et de rationalité, d'émotion et de calcul, d'abandon individuel et de contrôle collectif qui est la pierre de touche du travail de fabrication du pugiliste et qui marque l'ensemble des exercices d'entraînement, jusqu'au plus anodin.

Tout, dans le *sparring*, commence avec le choix du partenaire qui, étant crucial, doit impérativement recevoir l'aval de Didi. L'appariement des opposants doit en effet être ajusté de manière à ce que les deux boxeurs profitent également de l'exercice et à diminuer les risques de blessures. Des considérations d'honneur renforcent ces raisons techniques : dans l'idéal, on ne "sparre" pas avec un adversaire beaucoup plus fort que soi ou trop faible pour pouvoir se défendre. Les fluctuations de l'effectif et les divergences d'horaires et de calendrier de compétition font cependant qu'il n'est pas aisé de trouver un partenaire régulier qui convienne au triple plan de la technique, de la force, et du style. Il faut par conséquent s'efforcer de maintenir de bonnes relations dans le *gym* avec son ou ses partenaires, ménager ses susceptibilités en respectant un certain équilibre dans la lutte (un boxeur qui se fait étriller à plusieurs reprises devant ses pairs refusera de continuer à boxer avec celui qui lui inflige une telle punition), et être prêt à "rendre" une séance de *sparring* à celui qui vous aura dépanné à l'occasion. En somme, le partenaire de *sparring* fait partie du capital social spécifique du pugiliste. C'est pourquoi demander à un boxeur de "sparre" avec lui est toujours délicat : c'est interférer dans le réseau d'obligations réciproques qui le lie à ses partenaires présents et passés ; mieux vaut ne pas le faire si l'on pense que sa réponse va être négative.

En l'absence de partenaires adéquats, on se rabat sur des pis-aller, c'est-à-dire sur des boxeurs de moindre valeur ou des débutants. Néanmoins, il doit toujours y avoir un relatif équilibre, quitte à handicaper délibérément l'un des protagonistes. Dans le cas d'un appariement par trop asymétrique, le pugiliste le plus aguerri s'engage tacitement à retenir ses coups et à travailler son jeu de jambes et ses esquives tandis que le plus faible se concentre sur son punch et son attaque (49). Quand l'un d'eux est un novice, il est essentiel de sélectionner un "initiateur" qui maîtrise parfaitement tant ses coups que ses émotions. Si Didi a attendu près de dix semaines avant de me laisser monter combattre sur le ring, c'est qu'il fallait non seulement que j'améliore ma condition physique et que j'acquière les rudiments du métier, mais surtout qu'il me trouve un partenaire convenable : "Il faut que ce soit quelqu'un qui se contrôle. Je veux pas que n'importe quel gars 'sparre' avec toi et te foute KO. Il faut qu'il sache se contrôler" (29 octobre 1989).

49-Si un boxeur très supérieur, en poids ou en technique, omet de se restreindre et inflige une correction à son partenaire de *sparring*, il est assuré de se faire réprimander avec véhémence par Didi. Le poids mi-lourd Smithie se fera ainsi vertement tancer pour avoir continué à me boxer après m'avoir ouvert le nez et couvert de sang au cours d'une séance particulièrement rude.

48-Là encore, il faut noter des variations marquées suivant les gymnases et les individus : certains boxeurs préfèrent "sparre" régulièrement, même quand ils n'ont pas de rencontre en vue, soit pour être prêts lors d'une occasion de dernière minute, soit qu'ils affectionnent particulièrement le combat. D'autres salles de Chicago, tenues par des entraîneurs moins regardants, accordent plus de latitude à leurs membres. Le *gym* de Fuller Park, par exemple, est notoire pour son laxisme en la matière : d'après Eric, qui s'y entraînait avant de rejoindre le *Boys Club*, les séances de *sparring* où des partenaires de niveau très inégal se battent comme plâtre, sans aucun frein, voire sans surveillance, y sont monnaie courante.

**Notes du 6 mars 1989 :** Comme je bavardais avec Curtis, Didi a cru que je voulais "sparrer" avec lui et me rappelle avec insistance : "Pas question que tu 'sparres' avec Curtis, tu m'entends, Louie ? Même pour s'amuser sur le ring !" (...) "Pourquoi ?" (agacé par mon ignorance feinte - cela fait bien cent fois qu'il me rappelle cette interdiction) "Parce qu'il a pas un gramme de jugeote sur le ring, voilà pourquoi. Il a pas de bon sens, tu le sais bien, Louie. Il te mettrait KO tout de suite".

**Notes du 17 avril 1989 :** On observe Mark qui boxe contre le sac dur. Il a fait de sacrés progrès et ses gestes sont techniquement très bons ; il a l'air d'un vrai pro. Je demande si je pourrai "sparrer" avec lui. Didi répond par la négative : "Il frappe trop sec. Il est trop fort. Regarde son corps, ses jambes : il fait que 57 kilos mais il a pas de jambes, regarde comme elles sont minces. C'est pour ça qu'il est léger avec le buste et les épaules [upper body] costauds qu'il a. Il est plus fort que tous les autres gars dans ce gym. Vraiment fort".

De même qu'on ne "sparre" pas avec n'importe qui, on ne "sparre" pas non plus n'importe comment. La violence des échanges entre les cordes dépend d'une part du rapport de force entre partenaires (elle est

d'autant plus limitée que ce rapport est plus inégal) et de l'autre du but du *sparring*, c'est-à-dire principalement de sa relation avec l'entraînement et la compétition. A l'approche des réunions, les séances se font plus fréquentes et plus longues (jusqu'à huit rounds quotidiens pendant la dernière semaine avant de relâcher les trois derniers jours), l'engagement plus intense, et les novices sont momentanément tenus à l'écart du ring. A la veille d'un match important, le *sparring* peut devenir aussi brutal que la rencontre elle-même (50). Durant une même séance de *sparring*, le niveau de violence va et vient de façon cyclique, selon une dialectique du défi et de

50—Lors de sa préparation pour son combat-phare contre Cooney, le champion du monde poids-lourd Larry Holmes avait offert une prime de dix mille dollars à celui de ses *sparring-partners* qui parviendrait à lui faire mettre un genou à terre, à seule fin de les encourager à cogner sans scrupules (T. Hauser, *The Black Lights*, op. cit., p. 199).

## Vue du ring

### Initiation au sparring (15 octobre 1988)

"Louie, est-ce que tu as ton protège-dents [mouthpiece] ?" me demande Didi. "Oui, pourquoi ?". Il opine du chef, l'oeil espiègle. Je comprends que c'est aujourd'hui mon baptême : je vais faire mon premier tour de piste sur le ring ! Je ressens une certaine appréhension en même temps que la satisfaction d'en venir enfin à ce rite de passage. Je n'avais pas prévu cette éventualité et je m'inquiète de ne pas être très en forme et d'avoir toujours le poignet droit douloureux. Mais impossible de reculer ; et puis j'ai hâte de m'y essayer ; après tout, cela fait des semaines que j'attends ce moment (...) C'est bien Butch qui va nous initier. A l'idée de le retrouver en face de moi entre les cordes, je le trouve subitement encore plus baraqué que d'habitude, colossal même : il fait presque une tête de plus que moi ; son torse et ses bras sont comme des boules d'ébène qui luisent sous la lumière blafarde des plafonniers de la salle. (...) Est-ce bien raisonnable de monter sur le ring en face d'un tel athlète ? Il me demande de lui lacer ses gants de sparring -j'en profite pour lui rappeler que c'est la première fois que je vais boxer pour de bon, histoire qu'il n'y ait pas de malentendu. (...)

Didi m'appelle dans le cockpit pour mettre ma *cup* : cette épaisse culotte-ceinture de cuir qui protège le bassin et le bas-ventre ressemble à un harnais rigide dans lequel il faut passer ses jambes et qui se noue derrière la taille. J'ai du mal à rentrer dedans. (...) Didi me tend un petit casque (*head-guard*) qui ressemble plus à un filet à victuailles à grosses mailles de cuir qu'au véritable haume massif que porte Butch qui lui couvre presque tout le visage pour ne laisser dépasser que ses yeux, son nez, sa bouche et son menton. Tant pis. J'y rentre ma tête, le sangle ; trop serré et... à l'envers ! Je le tourne, le re-sangle. Didi

l'ajuste. (...) Il extirpe de l'armoire du coin une paire de gros gants rouges dans lesquels il me fait enfiler les poings : ce sont deux énormes mouffes très rembourrées deux fois longues comme mes mains (les gants de compétition sont beaucoup plus fins et légers). Il me fait serrer le poing dedans puis les lace en passant soigneusement par dessous le poignet avant de les fermer à l'aide d'un gros ruban adhésif gris argenté qu'il colle très soigneusement sur le lacet. Drôle de sensation : ça commence à devenir sérieux, est-ce que je vais vraiment monter sur le ring ? Didi me dit de m'enduire le visage de *grease*. Je trempe deux doigts dans le pot et commence à étaler nerveusement la vaseline sur mes tempes, mes arcades sourcilières, les pommettes et le nez. (...)

Je vais devant le miroir dans lequel je me découvre, halluciné, en tenue de *vrai* boxeur. J'ai du mal à en croire mes yeux : est-ce bien moi, ainsi accoutré dans cette culotte de cuir noir qui me prend tout le bassin et remonte à mi-ventre et dont sortent mes jambes de criquet dans un pantalon de survêtement violet ? Ces gants rouges gigantesques qui me donnent l'impression d'avoir des membres artificiels ; le casque de cuir qui me serre la tête et écrase mon champ visuel ; mon *mouthpiece* en bouche me donne un faciès de mongolien. Une vraie métamorphose ! Je suis à la fois étonné, impressionné et incrédule. (...)

C'est à moi. Je grimpe rapidement les marches de l'escabeau et passe entre les cordes... comme dans un film. Et tout d'un coup, en me retrouvant seul sur le ring, je réalise brutalement que c'est moi qui vais faire face à Butch et qu'il va m'alimenter la gueule. Je suis très tendu et en même temps j'ai furieusement envie de voir ce que ça donne. Je suis comme submergé d'un sentiment suraigu de mon corps, de sa fragilité, (...) et du risque que je lui fais courir. En même temps, la carapace de cuir dans laquelle je suis sanglé me donne la sensation irréaliste que mon corps m'échappe en partie -comme s'il était transformé en une sorte de tank humain. (...)

"Time !". (...) Je me baisse et marche sur Butch qui fait de même. Nous nous touchons les poings amicalement au milieu du ring. (...) Echange de jabs sympathiques. Feinte, approche, recul, feinte, on se regarde. Je m'avance en hésitant, jab, il esquive ; jab encore et esquive ; je marche plus résolument sur lui ; il glisse au loin, m'évite d'une torsion du buste. Commence une course-poursuite qui va durer une bonne moitié du round. Je le suis pas à pas, jab, jab ; il dévie aisément mes poings, m'envoie un jab que je contre avec mon gant droit, un autre que je bloque... avec mon nez. Premier coup encaissé, pas trop de dégâts. J'essaie de m'approcher et, comme un élève appliqué, de répéter les mouvements exécutés mille fois devant la glace. Je tente un direct du gauche enchaîné à une droite comme sur le sac pour me ramasser immédiatement le gros gant jaune de Butch en pleine poire. Aouch, que ça vient vite ! Ça fait chaud au nez. Je me retire, suivi par Butch qui décidément m'a l'air gigantesque. J'essaie d'imiter grossièrement les mouvements d'un boxeur et d'enchaîner mes coups comme devant le miroir. Mais Butch bouge trop vite. (...) Les neuf dixièmes de mes coups n'atteignent que le vide. (...) Je m'escrime à avancer sur lui en essayant de bien exécuter mes gestes, mais en vain : je suis incapable de boucler mes séries en tenant compte de ses mouvements et de ses anticipations. "Time out !". (...)

Ça a l'air très facile du dehors mais quand on est sur le ring, ça n'est pas la même chose : tout est complètement différent de l'intérieur. La perception du corps de l'adversaire : il me semble que ses gants sont devenus énormes et couvrent tout le ring ; entre sa ceinture et ses grosses pattes jaunes, je ne distingue nulle part où taper quand je l'approche. (...) J'ai à peine retrouvé mon souffle que Didi hurle à nouveau "Time !" depuis le cockpit. Déjà le deuxième round ? Je n'ai pas vu passer la minute de repos. Nous reprenons notre danse au milieu du ring (...).

la riposte limitée par le sens de l'équité qui fonde l'agrément d'origine entre les deux boxeurs (qui n'est ni une norme, ni un contrat mais ce que Goffman appelle un *working consensus*). Si l'un d'eux accélère la cadence et "lâche" ses coups, l'autre répond "instinctivement" en durcissant immédiatement sa réplique ; il s'ensuit un brusque sursaut de violence qui peut monter jusqu'au point où les partenaires se frappent à toute volée avant de se dégager et de reprendre d'un commun accord (souvent marqué d'un signe de la tête ou des poings) leur dialogue pugilistique un cran en dessous (51).

**Notes du 1er décembre 1988 :** Je retourne au cockpit et demande à Didi qui, assis dans son fauteuil, finit une soupe de vermicelle précuté dans un gobelet en plastique : "Didi, samedi si je peux, j'aimerais bien 'sparrer'. Peut-être je pourrais 'sparrer' avec Shanti ?". "Je sais pas, Louie, parce que les gars se préparent pour les combats de la semaine prochaine alors ils ont pas besoin de s'amuser en ce moment, ils ont besoin de taper dur" (et il claqué le plat de sa main avec son poing).

**Notes du 11 novembre 1988 :** Debouts dans le cockpit, nous regardons tous trois Hutchinson-la-tour-de-contrôle (plus de 2,10 mètres et 150 kilos, catégorie super poids lourd) combattre contre Butch. Ce dernier, qui est pourtant un beau gabarit, ressemble à une libellule surexcitée face au corps placide et imprenable du géant. Hutchinson se déplace lentement et tient sa garde haute, ses poings placés loin devant lui. Butch a un mal fou à l'atteindre tellement l'autre a d'allonge. On dirait qu'il va le briser tant il paraît plus puissant. Didi a prévenu Hutchinson de retenir ses coups en raison de la différence de taille et de poids avec son partenaire du moment. "Je lui ai dit de ne pas frapper fort. S'il frappe, c'est moi qui vais sortir de là et le tabasser à coup de batte de base-ball. Il est trop grand. Gare à lui !". Le tout dit sur un ton vif et vigilant. A la fin des trois rounds, Butch ressort assez éprouvé (pourtant l'autre ne l'a semble-t-il qu'effleuré) ; ses lèvres sont très enflées, son visage rougeaud, et il a l'air passablement essoufflé.

Le principe de réciprocité qui régit de manière implicite l'ajustement de la violence sur le ring veut que le plus fort ne prenne pas avantage de sa supériorité mais aussi que le plus faible ne profite pas indûment de la retenue volontaire de son partenaire, comme je l'ai découvert à l'issue d'une vigoureuse séance de *sparring* avec Shanti.

**Notes du 29 juin 1989 :** Je suis éberlué d'apprendre que Shanti s'est plaint auprès de Didi que je tape trop fort et qu'il est obligé de répliquer en m'envoyant de bonnes castagnes dans la gueule : "Il dit qu'il peut plus s'amuser avec toi, tu tapes trop fort. T'as fait assez de progrès maintenant pour qu'il doive faire gaffe à pas te laisser le cogner sinon tu peux le sonner. Si tu fais mouche, tu peux l'envoyer au tapis. Il se plaignait que tu recules pas et tu t'arrêtes pas de frapper quand il est dans les cordes, tu continues à taper dur. Tu l'as cloué d'une droite [*nailed him with a right*], si tu l'avais suivie d'une autre droite, tu l'aurais foutu par terre. Tu vois, quand t'as débuté, il pouvait jouer avec toi sans s'en faire mais maintenant tu deviens coriace [*tough*], faut qu'il fasse gaffe". Je suis tellement surpris que je lui fais répéter que c'est bien de moi dont Shanti parlait. "Ouais, il veut que je te dise de te retenir un peu, de retenir tes coups parce que tu peux lui faire mal [*hurt him*] maintenant. Tu t'améliores, tu sais cogner maintenant. C'est pour ça qu'il est obligé de t'en mettre une bonne de temps en temps. C'est pas qu'il veut te faire mal mais faut bien qu'il te montre qu'il rigole pas [*he mean business*] et il doit te rendre tes coups pour te faire te contrôler un peu mieux".

Le *coach* joue à l'évidence un rôle majeur dans la régulation de cette violence mutuellement consentie. Si les boxeurs de Woo-

lawn mesurent leurs coups avec autant de soin, c'est que Didi ne tolère pas la "cogne" à l'emporte-pièce. Adeptes de ce que les pugilistes eux-mêmes appellent la "boxe scientifique", il n'a que mépris pour les *sluggers*, les cogneurs qui masquent leur ignorance du "noble art" derrière leur seule force brute (52). Mais c'est aussi que chaque phase du *sparring* appelle un niveau approprié de violence qu'il est inutile (et dangereux) de dépasser et en deçà duquel il ne faut pas non plus tomber sous peine d'annuler les bénéfices de l'exercice. Ce niveau optimal ne peut être déterminé avant de monter sur le ring ; il varie selon les partenaires et les circonstances (fatigue, motivation, approche d'un match, etc.). C'est aux boxeurs de le fixer au terme d'une sorte de recherche à tâtons -au sens propre comme au sens figuré- menée en commun avec l'aide de Didi. Toujours attentif à ce qui se passe sur le ring, ce dernier a tôt fait de rabrouer tel pugiliste qui se permet un usage immodéré de son punch ou d'exhorter tel autre à plus d'agressivité. Il n'hésite pas au besoin à ordonner au partenaire d'un boxeur nonchalant de "planter" ce dernier afin de le contraindre à passer à la vitesse au-dessus, comme lorsqu'il crie depuis son cockpit à Little John qui bataille avec Curtis : "John, bon sang, fais-lui garder sa main gauche en l'air quand il jabbe, plante-lui une bonne droite [*stick him with a good right*] puisqu'il veut pas boxer et qu'il garde ses poings sur ses genoux. Ah ! si je pouvais monter sur le ring !" (3 septembre 1989).

Ainsi ce qui, aux yeux du néophyte, a toutes les chances de passer pour une débauche sauvage de brutalité gratuite et sans retenue est en fait un canevas régulier et finement codifié d'échanges qui, pour être violents, n'en sont pas moins constamment contrôlés et dont la confection suppose une collaboration pratique constante des deux opposants dans la construction et le maintien d'un équilibre conflictuel dynamique.

Figure hybride entre l'entraînement, qu'il prolonge et accélère, et le match, dont il est le prélude et l'ébauche, le *sparring* achève d'opérer une rééducation complète du corps et de l'esprit durant laquelle se met progressivement en place ce que Foucault appelle une "structure pluri-sensorielle" (53) tout à fait spécifique, qui ne peut s'articuler ni se repérer ailleurs que dans l'action. L'expérience sur le ring décuple la capacité de perception et de concentration, force à juguler ses émotions et façonne et endurecit le corps en vue des chocs de la compétition. En premier lieu, le *sparring* est une éducation des sens et notamment des facultés visuelles ; l'état d'urgence permanent qui le définit suscite une réorganisation progressive des habitudes et des capacités perceptives.

Il suffit pour s'en rendre compte de suivre la transformation qui s'opère dans la structure et l'étendue du champ visuel au fur et à mesure que l'on progresse dans le *gradus* du *sparring*. Durant les toutes premières séances, ma vue est en partie obstruée par mes propres gants, saturée par les signaux qui affluent de toutes parts sans ordre ni signification. Les conseils que me crie Didi et la sensation d'être caparaçonné dans ma *cup* et mon casque, sans parler de l'angoisse, sourde mais omniprésente, de prendre des coups, contribuent à exacerber cette impression de confusion. J'éprouve alors le plus grand mal à fixer mon regard sur mon adversaire et à voir venir ses coups, d'autant que j'ignore les indices censés m'aider à les anticiper. Au fil des séances, mon champ visuel s'éclaircit, s'étend et se réorganise : je parviens à bloquer les sollicitations extérieures et à mieux discerner les évolutions de mon vis-à-vis, comme si mes facultés visuelles faisaient un bond en avant au fur et à mesure que mon corps se fait au *sparring*. Et surtout, j'acquiesce peu à peu le "coup d'oeil" spécifique qui me permet de deviner les attaques de mon adversaire en lisant leurs prémices dans ses yeux, dans l'orientation de ses épaules ou dans le mouvement de ses mains et de ses pieds.

Mais le *sparring* n'est pas seulement un exercice physique ; c'est aussi le support d'un "travail émotionnel"

51—Il faudrait analyser ici, dans une perspective inspirée de Goffman, les "rites d'interaction" spécifiques au *sparring* qui servent à réaffirmer périodiquement le caractère mesuré et ludique de la violence qu'il met en scène, à solenniser le respect mutuel des combattants, et à tracer les limites de leur "collaboration antagoniste", comme dirait William Graham Sumner.

52—Sur l'opposition entre le "boxeur scientifique" et le "cogneur", voir N. Hare, *A Study of the Black Fighter*, *art. cit.*, p. 4.

53—M. Foucault, *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, PUF, 1963, p. 168.

## Vue du ring

### Séance de cogue avec Shanti (3 juin 1989)

(...) Je me chauffe par quelques mouvements devant la glace. Mon corps s'est fait à mon harnachement de boxeur et je n'ai plus comme avant la sensation d'être caparaçonné dans un équipement gênant. Je grimpe à l'escabeau et passe entre les cordes... Ça devient de la routine de sparrer maintenant et je ne suis pas du tout impressionné. Je sautille sur place sur le ring face à Shanti. Il est vêtu d'un bermuda-collant noir et vert, d'un maillot de lutteur noir, de son casque personnel jaune super-rembourré. Il est luisant de sueur après les quatre rounds qu'il vient de faire avec Rodney. (...) Nous avons quelques secondes pour nous observer et je me surprends quand même à me demander ce que je fais sur ce ring en face de ce petit gars trapu et teigneux qui va peut-être devenir champion poids super-léger de l'Illinois à la fin du mois.

"Time !". Au boulot ! Nos gants se touchent. Je m'avance sur lui tout de suite et le harcèle de jabs rapides qu'il dévie. Il m'arrête pour me dire : "Si tu vas me faire la chasse, garde tes mains hautes ou je vais t'envoyer au plancher [*deck you*]". Merci pour le conseil dont je tiens compte en relevant ma garde. Je reprends ma marche en avant. Je suis bien déterminé à taper plus fort que d'habitude, quitte à ce que Shanti frappe lui aussi plus fort, et c'est bien ce qui se passe. On s'observe. J'essaie de trouver ma distance. Quelques jabs et quelques droites bloqués de part et d'autre. Je le touche d'un jab au corps, avant de lui sauter dessus avec une combinaison gauche-droite-crochet du gauche. Boum ! En pleine poire ! Il se recule et contre-attaque aussitôt. Au lieu de me replier, je l'attends de pied ferme en tentant de parer ses coups. Il m'envoie un direct du gauche en pleine bouche. Je l'accroche et le prends en défaut grâce à ma botte favorite : feinte du jab et large crochet du droit au visage alors qu'il se déplace sur sa gauche pour m'esquiver. Pam ! Mon poing le percute en pleine joue et envoie sa tête faire tilt. Il me fait "OK" de la tête. Il a l'air surpris que je boxe aussi ardemment et accélère la cadence. Il s'avance sur moi, la bouche déformée par son *mouthpiece*, les yeux exorbités de concentration. Je me recule et jabbe pour essayer de me protéger. Il simule un jab et m'envoie une droite sèche en plein flanc : j'accuse le coup et bats en retraite (nous sourions un instant en pensant au sort qu'il a fait à mes côtes la semaine dernière). Je le traque jusque dans un coin. Jab, droite, jab. Je le cueille d'un unique uppercut du droit quand il se baisse pour éviter mon jab, mais il bloque la plupart de mes coups très efficacement : je vois bien l'ouverture mais, le temps que mon poing arrive, il a refermé le passage ou s'est déplacé d'un mouvement du thorax (on dirait presque un ballet où nos mouvements seraient volontairement coordonnés, tant Shanti anticipe bien où vont venir mes poings). Il passe brusquement à la vitesse au-dessus et me laboure la tête de courts directs que je ne vois même pas



Curtis lance un jab du gauche sur Shanti.

venir. Je sens nettement le côté gauche de mon menton qui me picote violemment. J'accuse un peu le coup et décide (en fait je ne décide pas, c'est une formule, je le fais, c'est tout ! Tout va beaucoup trop vite, on réagit instinctivement) d'avancer sur lui mais il me stoppe net de plusieurs jabs au corps. "Time out !", résonne la voix de Didi. (...)

Deuxième round, "time !". On attaque tous les deux d'entrée, sans même se toucher les gants en signe amical. Shanti boxe plus vite ; j'ai du mal à suivre sa cadence mais je réagis mieux et me protège mieux que les fois précédentes. Il commence à frapper pour de bon : trois crochets aux flancs qui passent à travers ma garde comme dans du beurre et me coupent la respiration. Tchouff ! Ça fait quand même mal. (...) Il tente toujours ses esquives vers le bas et je le cueille de deux crochets en plein casque. Yahoo ! Ce qui le fait réagir immédiatement. Il fait le pressing, s'avançant sur moi bien de face pour me montrer qu'il va frapper et qu'il se moque de ma défense, menaçant des deux poings et feignant un crochet de chaque côté alternativement jusqu'à ce que je me découvre et boum ! Un large crochet du gauche me projette la tête en arrière. Je marque le coup et lui fais "OK, c'est bon" d'un signe. On se retrouve face à face tous deux un peu surpris de tant de hargne. Jabs de moi bloqués par ses poings contre jabs de lui bloqués par mon nez. Je vois mieux venir ses coups mais je ne bouge pas assez vite. Il me touche encore au visage d'une droite qui me déplace le casque. Didi gronde : "Bouge ta tête, Louie !". Ça commence à chauffer méchamment. Shanti me mitraille le tronc avant de me secouer d'un uppercut du droit au flanc qui me coupe le souffle (je m'en souviendrai un moment de celui-là). Je l'accroche encore ; il me file des coups de près dans les côtes et même dans le dos, comme si on était dans un vrai combat (je

crois que c'est la première fois qu'il fait ça). "Time out !".

On se serre les poings brièvement pour réaffirmer le caractère contrôlé de l'échange. "C'est bon, Louie, tu te débrouilles bien, tu tapes dur aujourd'hui, continue comme ça". "Ouais, le seul problème, c'est de savoir si je pourrais tenir un autre round à ce rythme". Je suis très éprouvé, par ses coups et par la cadence, bien trop enlevée pour moi. Je reprends tant bien que mal ma respiration en m'appuyant aux cordes.

"Time in ! Work". Le troisième round va toujours aussi vite et je prends pas mal de coups. (...) Le niveau de violence augmente petit à petit mais de façon réciproque et très graduée (e.g. vers la fin, quand je n'ai plus assez de force pour simplement tenir ma garde et répondre à ses coups, même mollement, il fait mine de me boxer mais ne me touche que superficiellement, alors que s'il continuait à boxer aussi fort qu'au début du round il m'enverrait rouler au tapis ! (...)) Je l'accroche encore mais je n'ai plus la force de répliquer. Bon sang, ça devrait être fini ! Que c'est long ! Je n'arrête pas de me dire "time out !" "time out !". Allez Didi ! Mais c'est pas vrai, il nous a oubliés, ça doit faire cinq bonnes minutes qu'on boxe ! "Time out !" Ouf !

Shanti tombe sur moi et me serre dans ses bras en me tapotant la nuque de son gant. Wow ! Que c'est bon de se mettre sur la gueule entre potes ! Il rit et a l'air ravi. "Comment ça va, comment tu te sens ?" (...) Je viens enlever mon harnachement dans le cockpit. Pour la première fois, Didi me complimente : "Tu t'améliores, t'avais pas l'air mal aujourd'hui, Louie. Mais il faut que tu te tires de son champ quand il lance sa droite. Bloque-la ou bouge plus la tête. Tu encaisses encore trop". Il m'interdit de m'asseoir sur la table. Ma respiration se calme progressivement. (...)

intense (54). Parce qu'il est "peu de défaillances dans le contrôle de soi [qui soient] punies aussi promptement et aussi sévèrement qu'une saute d'humeur pendant un combat de boxe" (55), il est vital de dominer à tout instant les impulsions de son affect. Une fois entre les cordes, il faut être capable de gérer ses émotions, savoir, selon le moment, les contenir et les réprimer ou au contraire les aviver et les gonfler ; museler certains sentiments (de colère, d'énerve-ment, de frustration) afin de résister aux coups, aux provocations et aux insultes de son adversaire et en "appeler" d'autres (d'agressivité et de rage par exemple) à volonté sans pour autant en perdre le contrôle (56). Enfin, l'aspect physique du *sparring* ne doit pas être négligé sous prétexte qu'il va de soi : il ne faut pas oublier que "la boxe consiste plus à recevoir des coups qu'à en donner. Boxer, c'est souffrir" (57). Or, il n'y a qu'une manière de s'endurcir au mal, d'habituer son organisme à encaisser des coups, c'est d'en encaisser régulièrement. Cet apprentissage de l'indifférence à la douleur est inséparable de l'acquisition de la forme de sang-froid propre au pugilisme. La socialisation adéquate du boxeur suppose une accoutumance aux coups dont l'envers est la capacité de dompter le premier réflexe d'auto-protection qui défait la coordination des mouvements et donne l'avantage à l'adversaire. C'est cette acquisition progressive de la "résistance à l'émoi", comme dit Mauss (58), dont il est bien difficile de savoir si elle relève du registre de la volonté ou de l'ordre physiologique qui, plus que la force des coups de l'adversaire, épuise le novice lors des premières séances de *sparring*. Car, outre l'attention suraiguë qu'exige le duel sur le ring, il faut combattre à tout instant son premier réflexe, qui est de se replier, interdire à son corps de désobéir en se retournant devant son opposant, en se désunissant, en fuyant ses poings dans un sauve-qui-peut généralisé.

Notes du 23 mars 1989 : Je tombe sur Shanti en train d'enfiler ses gants devant la table à abdominaux. Rigolard, il me lance : "Hé, Louie, comment tu t'sens ? Ça va tes côtes ?" [référence aux côtes qu'il m'a abîmées lors de notre dernière séance de *sparring* et qui m'ont empêché de m'entraîner pendant plusieurs jours]. "Ça va, tu me les as pas cassées, juste contusionnées [*bruised*]" . Il sourit en me serrant les mains affectueusement entre ses poings gantés. "Je savais que je te les avais pas cassées. Mais y faut que tu commences à faire des abdoms sérieux et te mettre en forme pour de bon. Faut faire des abdoms pour protéger ton corps. Tu vois, je t'ai travaillé au corps parce que je voulais pas te toucher au visage trop, parce que t'es pas encore habitué à prendre trop de coups à la tête. C'est pour ça que je t'ai frappé plus au corps. Ce qui s'est passé, c'est que ton corps s'est fatigué parce que t'es pas habitué à prendre des coups au corps non plus. Je sais bien que je t'ai frappé assez sec, mais faut voir que tu y allais pas mal fort toi aussi".

54-Sur la notion de "travail émotionnel", voir A. R. Hochschild, *Emotion Work, Feeling Rules, and Social Structure*, *American Journal of Sociology*, 85 (3), nov. 1979, pp. 551-575.

55-K. Lorenz, *On Aggression*, New York, Harcourt, Brace and World, 1966, p. 281.

56-On pourrait montrer que cette "éducation émotionnelle" ne s'arrête pas au seul pugiliste : elle englobe l'ensemble des agents spécialisés du champ (entraîneurs, arbitres, juges, promoteurs, etc.) et touche même le public. Sur la place des émotions dans la sociologie du sport, voir J. D. Ferguson, *Emotions in Sport Sociology*, *Review of Sport Sociology*, 16 (4), 1981 et N. Elias et E. Dunning, *The Quest for Excitement*, Londres, Basil Blackwell, 1987.

57-J. C. Oates, *On Boxing*, op. cit., pp. 25 et 60.

Apprendre à boxer, c'est insensiblement modifier son schéma corporel, son rapport au corps et l'usage que l'on en a habituellement de façon à interioriser une série de dispositions inséparablement mentales et physiques qui, à la longue, font du corps une machine à donner et à recevoir des coups de poing, mais une *machine intelligente, créatrice et capable de s'auto-réguler* tout en innovant à l'intérieur d'un registre fixe et relativement limité de mouvements en fonction de l'adversaire et du moment. L'imbrication mutuelle des dispositions corporelles et des dispositions mentales atteint un tel degré que même la volonté, le moral, la détermination, la concentration, le contrôle des émotions se muent en autant de réflexes chevillés au corps. Chez le boxeur accompli, le mental devient une partie du corporel et vice-versa ; le corps et la tête fonctionnent en symbiose totale.

C'est ce qu'exprime ce commentaire hautain que Didi oppose aux pugilistes qui arguent qu'ils ne sont pas "prêts mentalement" pour un combat. Après la défaite de Curtis lors de son premier match télévisé nationalement depuis Atlantic City, Didi fulmine : "Il a pas perdu parce qu'il était pas 'prêt mentalement'. Ça veut rien dire, être 'prêt mentalement'. Si t'es un combattant [*fighter*] t'es prêt. Je disais justement à Butch : 'prêt mentalement', c'est de la foutaise [*that's bullshit*] ! T'es un combattant, tu montes sur le ring et tu te bats, y a pas de prêt ou de pas prêt. C'est pas mental. Y a rien de mental à ça. Si t'es pas un boxeur, tu montes pas sur le ring, tu fais pas de la boxe. Si t'es un boxeur, t'es prêt et tu te bats, c'est tout. Le reste c'est des conneries" (notes du 17 avril 1989).

C'est cette imbrication étroite du physique et du mental qui permet aux boxeurs expérimentés de continuer à se défendre, et éventuellement de se ressaisir, après avoir frôlé le KO : dans ces moments de quasi-inconscience, leur corps continue à boxer seul, jusqu'à ce qu'ils reprennent leurs esprits, parfois plusieurs minutes plus tard. "J'ai accroché mon partenaire et il a relevé sa tête et il m'en a filé un coup au-dessus de l'oeil gauche qui m'a méchamment coupé et sonné. Alors il s'est reculé et il m'a envoyé une droite à la mâchoire avec toute la force dont il était capable. Elle m'a atterri en plein et m'a séché raide sur place. Sans tomber ni même tituber, j'ai complètement perdu conscience mais j'ai continué à boxer instinctivement jusqu'à le mettre KO. Un autre partenaire de *sparring* est entré sur le ring. Nous avons boxé trois rounds. Je n'en ai aucun souvenir" (59).

L'excellence pugilistique peut donc se définir par le fait que le corps du boxeur pense et calcule pour lui, immédiatement, sans passer par l'intermédiaire -et le retard coûteux qu'il entraînerait- de la pensée abstraite, de la représentation préalable et du calcul stratégique. Comme l'exprime avec concision l'ancien champion Sugar Ray Robinson : "Tu penses pas. C'est tout de l'instinct. Si tu t'arrêtes pour penser, tu es foutu" (60). C'est le corps qui est le *stratège spontané* ; il sait, comprend, juge et réagit tout ensemble (61). S'il en était autrement, il serait impossible de se défendre et l'on reconnaît immédiatement, lors

58-M. Mauss, *Les techniques du corps*, op. cit., p. 385.

59-Gene Tunney, ancien champion poids lourd, cité par J. T. Sammons, *Beyond the Ring*, op. cit., p. 246.

60-Cité in T. Hauser, *The Black Lights*, op. cit., p. 29. Opinion confirmée par l'entraîneur Mickey Rosario : une fois sur le ring, "tu peux pas penser. Il faut que tu sois un animal" (cité in W. Plummer, *Buttercups and Strong Boys*, op. cit., p. 43). Et l'on peut ajouter : un instinct cultivé, un animal socialisé.

61-"Les corps humains pensent, sentent, décident, et agissent sur la base de leurs décisions. (...) La conscience est un état du corps, un état des nerfs" (W. V. O. Quine, *Philosophical Quiddities : An Intermittently Philosophical Dictionary*, Cambridge, Harvard University Press, 1987, p. 132-133).

des rencontres amateurs, les novices à leurs gestes mécaniques et apprêtés, à leurs combinaisons "télé-guidées" et ralenties dont la rigidité et l'académisme trahissent l'intervention de la réflexion consciente dans la coordination des gestes et des déplacements. Joyce Carol Oates a bien vu le caractère non réflexif des actes stratégiques du boxeur, quand elle écrit : "Libre choix", "bon sens", "rationalité", nos modes de conscience typiques sont hors de propos, voire même néfastes, dans l'univers de la boxe" (62). Une fois sur le ring, c'est le corps qui comprend et apprend, qui trie et emmagasine l'information, trouve la bonne réponse dans le répertoire d'actions et de réactions possibles, qui devient à terme le véritable "sujet" (si tant est qu'il y en ait un) de la pratique pugilistique.

L'apprentissage réussi de la boxe suppose donc la combinaison de *dispositions quasi antinomiques* : des pulsions et des impulsions chevillées au corps que l'on peut qualifier de "sauvages", mariées à la capacité de les canaliser à chaque instant, de les réguler, de les transformer, et de les exploiter selon un plan objectivement rationnel bien qu'inaccessible au calcul explicite de la conscience individuelle. C'est cette contradiction inhérente à l'habitus pugilistique qui explique que la croyance dans le caractère inné des qualités du boxeur puisse s'accrocher sans friction d'une morale inflexible du travail et de l'effort. Le mythe du don du boxeur est un mythe fondé dans la réalité : ce que les boxeurs prennent pour une qualité de nature est en effet cette nature particulière qui résulte du long processus d'inculcation de l'habitus pugilistique, processus qui commence souvent dès la petite enfance, soit au sein même du *gym*, où l'on voit régulièrement des enfants qui ont été amenés par des membres du club s'essayer à boxer, soit encore dans cette antichambre du gymnase qu'est la rue dans le ghetto.

On pourrait citer des pages entières de notes de terrain à l'appui de la notion de "don" du boxeur. On se contentera de cet extrait (daté du 1er octobre 1988) où Didi insiste longuement sur les qualités innées de boxeur que l'entraînement ne fait que faire éclore : "Si tu l'as en toi, y a rien qui pourra l'empêcher de sortir. Ça va sortir d'une manière ou d'une autre. Maintenant, si tu l'as pas en toi, c'est pas la peine. Y a des tas de gars qui peuvent s'entraîner toute leur vie, ils s'entraînent et ils boxent ici, ils font leur *sparring*, mais jamais de la vie ils y arriveront. Je leur dis. Je les garde pas ici. Y a des tas de gars à Chicago à qui j'ai dit qu'il est temps qu'ils s'en aillent, c'est pas la peine de venir au *gym* parce que tu y arriveras jamais".

L'expression de "boxeur naturel" (*natural boxer*), qui revient fréquemment dans le langage indigène, désigne cette nature cultivée dont la genèse sociale est devenue invisible à ceux qui la perçoivent à travers les catégories mentales qui en sont le produit.

## Une pédagogie implicite et collective

A une pratique essentiellement corporelle et peu codifiée, dont la logique ne peut être saisie qu'en action, correspond un mode d'inculcation implicite, pratique et collectif. La transmission du pugilisme

s'effectue de manière gestuelle, visuelle et mimétique, au prix d'une manipulation réglée du corps qui somatise le savoir collectivement détenu et exhibé par les membres du club à chaque palier de la hiérarchie tacite qui le traverse. Le "noble art" présente à ce titre le paradoxe d'un sport ultra-individuel dont l'apprentissage est foncièrement collectif. On comprend aisément, pour toutes les raisons relevées précédemment, qu'il n'est pas possible d'apprendre à boxer "sur le papier". Nulle surprise, donc, si l'entraîneur du *Boys Club* affiche une hostilité ouverte à l'égard des manuels, croquis, écrits et méthodes livresques d'enseignement.

**Notes du 30 mai 1989 :** (...) Tout en me séchant le corps avec ma serviette, je laisse tomber : "Tiens, Didi, vous savez pas ce que j'ai trouvé à la librairie du campus l'autre jour, un livre qui s'appelle l'Entraînement complet du boxeur", qui montre tous les mouvements et les exercices de base de la boxe. Est-ce que ça vaut la peine de le lire pour apprendre les rudiments ?". Didi fait une moue dégoûtée : "On n'apprend pas à boxer dans les livres. On apprend à boxer en salle". "Mais ça peut aider à voir les différents coups et à mieux les comprendre ?". "Non, ça aide pas [it ain't helpful]. C'est pas en lisant des livres qu'on apprend à boxer. Je les connais ces livres, dedans y a des photos et des dessins qui montrent comment disposer tes pieds et tes bras, l'angle que ton bras doit faire et tout ça, mais c'est tout à l'arrêt. Y a aucun sens du mouvement. La boxe, c'est du mouvement, c'est le mouvement qui compte". Je persiste : "On peut pas apprendre à boxer dans les livres alors ?". "Non, on peut pas". "Et pourquoi pas ?". D'un ton irrité par mon insistance, comme si cela allait tellement de soi que ça l'agaçait d'avoir à se répéter : "On peut pas, un point c'est tout [You just can't ! Period]. On peut pas. Dans un livre, c'est tout statique. Ils te montrent pas ce qui se passe sur le ring. C'est pas de la boxe. On peut pas, c'est tout". "Mais pour un débutant comme moi, ça peut pas faire de mal de comprendre mentalement avant de venir en salle". "Bien sûr que ça fait du mal [it hurt], surtout si t'es un débutant. Ces livres, ils vont tout t'embrouiller [mess you up completely]. Tu seras jamais un boxeur si t'apprends avec un livre". Opinion confirmée par Eddie, jeune entraîneur en second et "disciple" de Didi. Quand je lui demande comment on devient *coach* de boxe, il m'explique qu'il y a un petit examen technique à passer auprès de la fédération mais que l'essentiel, c'est de "traîner la savate dans des bons *gyms* comme celui-ci et petit à petit tu attrapes le coup. C'est pas quelque chose que tu peux apprendre dans les bouquins" (11 novembre 1988).

Ce que l'entraîneur dénonce dans l'écrit, c'est l'effet de totalisation et de détemporalisation qu'il produit ; la virulence de sa réaction révèle pratiquement l'antinomie qui existe entre le temps abstrait de la théorie (c'est-à-dire de la contemplation) et le temps de l'action qui est constitutif de celle-ci. Si les conseils de manuels et les croquis des méthodes écrites ont quelque chose d'irréel aux yeux de Didi, c'est que le plus beau des uppercuts est dénué de valeur s'il est décoché au mauvais moment ; le crochet techniquement le plus parfait "à blanc" est nul et non avvenu s'il ne s'intègre pas dans le style du boxeur et le tempo de l'échange.

A la différence d'autres sports de combat plus codifiés tels le judo ou l'aïkido (63), où le maître démontre et démonte à loisir les prises avec un souci du détail et de l'analyse qui peut aller jusqu'à l'étude théorique et où la progression se marque par des signes et des titres officiels (comme les ceintures et les dans), l'initiation à la boxe est une *initiation sans normes* explicites, sans étapes clairement définies, qui s'effectue collectivement, par imitation, par émulation et par encouragement diffus et réciproques, et où le rôle de l'entraîneur est de coordonner et de stimuler l'activité routinière, qui s'avère être "une

## Portrait de Didi

### "Jeux de mains, jeux de vilains !"

Didi (D.D., Dede ou Dee Dee : il s'agit d'un sobriquet qu'il doit à son frère qui se moquait de son bégaiement d'enfant) est né en 1920 en Géorgie, où ses grands-parents étaient métayers sur les terres d'une famille de la bonne société blanche d'Atlanta. Dès 1922 ses parents fuient le Sud pour gagner Chicago. Son père y trouve un poste de balayeur à la municipalité, emploi régulièrement rémunéré et bien considéré dans la communauté noire de l'époque, mais c'est la fabrication et la vente illégale d'alcool aux Blacks durant la prohibition qui assurent à la famille son quotidien. Il gagne alors un peu d'argent ("Il poussait pas beaucoup le balai, tu vois, il poussait plutôt sa charrette à moonshine [alcool] plutôt qu'il poussait son balai") avant d'être abattu par les membres d'un réseau rival de trafiquants d'alcool. Didi a sept ans.

Pendant la Grande crise et jusqu'à la guerre, il habite une petite maison attenante à un jardin potager et à un poulailler, au cœur du ghetto, avec sa mère et ses six frères et sœurs. "Personne n'avait de boulot dans ces années-là, personne. Ni les Blancs, ni les Noirs. Tout le monde cherchait désespérément du travail, cherchait de l'argent. Il fallait survivre par la débrouille dans ces temps-là. Y a que la guerre qui nous a tirés de ce pétrin. Ils l'ont faite exprès pour sortir de la crise, ça, je le sais pour sûr. D'un coup toutes les usines cherchaient de la main-d'œuvre. Y avait du boulot partout ! Les gens gagnaient plein de fric. La ferraille se vendait à des prix dingues : ceux qui avaient une décharge de ferraille dans leur jardin sont devenus millionnaires du jour au lendemain, quand on ramassait tout le métal disponible pour faire des avions et des bombes. Les décharges sont devenues des mines d'or".

Bagarreux notoire depuis l'âge de six ans, Didi s'initie à la boxe à l'école dès l'âge de 16 ans, à une époque où "tout le monde ne rêvait que d'une chose, c'est d'être Joe Louis" (le premier grand champion noir de l'ère moderne). Après une carrière brève et sans grande gloire, il passe de l'autre côté des cordes où il a vite fait de se tailler une réputation régionale, puis nationale : entre 1978 et 1985, trois de ses poulains enlèvent un titre mondial. Il a toujours exercé ses talents sur le *South Side* de Chicago, à l'exception de six années passées au Japon et aux Philippines à entraîner quelques-uns des meilleurs pugilistes asiatiques et d'un bref séjour à Los Angeles à l'instigation d'un grand promoteur de combats de la côte ouest. Considéré par ses pairs comme l'un des meilleurs *coaches* de l'histoire de la boxe américaine, il est élu au *Boxing Hall of Fame* (le "Musée de la boxe") à Louisville dans le Kentucky en 1987. Mais il n'a pas les moyens de payer le voyage pour assister à la cérémonie d'intronisation qui devait marquer l'apothéose de sa propre carrière.

Aujourd'hui Didi vitote sur la base des 364 \$ mensuels que lui alloue le *Social Security Income* (un programme so-

cial destiné aux personnes du troisième âge sans ressources). Il ne touche pas de retraite, n'ayant travaillé comme salarié que deux ans et demi au total : "J'ai eu toutes sortes de boulots, dans des restaurants, cuisinier, serveur, homme à tout faire à la journée, et j'ai vécu dans la rue. Tu fais ce qu'il faut pour survivre dans la rue, Louie, tu vois ce que je veux dire". Il ne se plaint pas pour autant : "Je connais des gars qui ont boulonné des 20 ans et des 30 ans et qui touchent, quoi, même pas 500 \$ de retraite ? J'en ai autant et j'ai pas travaillé". Chaque semaine Didi réserve un ou deux dollars pour acheter quelques tickets de loto dans un débit de boisson du coin. Il améliore son quotidien en levant de temps à autre un "impôt privé" sur les rares boxeurs du club qui ont les moyens de lui donner "un petit quelque chose, cinq ou dix dollars". A l'occasion, la responsable de la garderie attenante à la salle de boxe lui donne les victuailles de reste après les goûters de fête des enfants.

L'ascèse collective dont il est le maître d'œuvre au gymnase est à l'image de sa vie personnelle spartiate : levé à l'aube, couché tôt, alimentation à base de légumes bouillis, de poisson, et de viande maigre (poulet et dinde), pas de *pop* (boissons gazeuses) ni de sucreries, une visite chez le médecin tous les 6 mois (sur aide médicale gratuite, à cause de son cœur et de son arthrose aux poignets qui l'empêche de conduire). Didi partage un appartement exigu avec une nièce adoptive, fille-mère, qui suit des cours dans une petite école privée d'esthéticienne pour obtenir un diplôme de coiffeuse-manucure. C'est le summum pour elle et elle en parle comme d'une réussite exceptionnelle, qu'elle attribue en grande partie au soutien moral inébranlable de Didi – quand elle parlait d'arrêter l'école, il la menaçait : "Si jamais tu finis pas tes études, je vais te filer la dégelée [*whuppin*] de ta vie, tu t'en souviendras le restant de tes jours". Lui n'a pas d'autres activités que la boxe et il passe la majeure partie de ses journées au club, même quand presque

Didi, de son fauteuil, surveille attentivement le *gym*.



personne n'y vient. Il y partage son temps entre la supervision de l'entraînement et d'interminables conversations téléphoniques ou discussions avec les visiteurs habituels de la salle. En soirée, il surveille son petit neveu Will en regardant les combats diffusés par les chaînes de télévision sportives auxquelles il est abonné sur son vieux poste en noir et blanc.

Didi s'occupe du club depuis 1977 – il refuse de considérer qu'il y "travaille". D'abord parce qu'il n'est pas rémunéré ("ils me paient rien du tout, c'est tout bénévole. Chaque année ils me donnent une plaque pour me remercier de le faire tourner, c'est tout. Mais une plaque, ça se mange pas"), ensuite parce qu'il ne s'imagine pas pouvoir être ailleurs ou faire autre chose : "Tu vois, Louie, je travaille pas ici. C'est pas un boulot. Je traîne [*hang around*] au gymnase, c'est tout. J'ai entraîné dans d'autres salles avant, à Fuller Park et sur le West Side. Si j'étais pas là, je serais probablement à Fuller Park. T'as ça dans le sang : faut que tu te trouves une salle où tu peux traîner, passer le temps. Faut que tu sois dans une salle, que tu voies les gars boxer, faut que tu sois mêlé à la boxe parce que tu l'as dans le sang. Je pouvais pas m'en passer". Le reste de son temps est pris par le suivi des combats de boxeurs auxquels il loue ses services, moyennant une petite rémunération que ces derniers insistent pour lui donner. Tant par manque de moyens financiers que par principe, Didi ne va jamais à un combat local s'il ne peut y assister gratuitement : il refuse de payer pour voir un match. Au demeurant, sa notoriété sur la place est telle qu'il est exceptionnel qu'il ne dispose pas de billets d'invitation.

Didi entretient des rapports complexes et fluctuants avec plusieurs de ses poulains, pour lesquels il est à la fois entraîneur, mentor, cerbère et confident. C'est le cas notamment de Curtis, qu'il traite avec un mélange d'inintérêt feint et d'affection paternelle qui vire parfois à l'autoritarisme. Devant ce dernier, il affecte une attitude d'indifférence à son comportement et à son hygiène de vie hors du gymnase alors qu'en vérité il s'en inquiète sans cesse. Ainsi, le matin de la rencontre qui verra Curtis remporter le titre de champion de l'Etat d'Illinois, Didi se plaint – mi-sérieux, mi-ironique et indubitablement fier – que ce dernier le traite comme un enfant, l'empêchant de fumer et de boire, alors qu'il devrait avoir le droit de s'offrir ces petits plaisirs à son âge : "S'il me voit fumer, il vient et me crie 'laissez cette cigarette, Didi, éteignez-la' et il se met à me crier dessus comme après un gosse. Hé ! J'ai 69 ans, si on ne peut plus se payer un peu de bon temps à 69 ans, alors je sais pas quand. S'il me voit avec un verre de vin ou d'alcool, il se met en colère après moi et m'engueule et il me dit de le reposer. Pareil pour la cigarette. Quoi ! Je suis pas son père et lui mon fils ! Je prends soin de lui, d'accord, mais il est pas mon fils, non, pour me dire qu'est-ce que je dois faire et pas faire". Nous rions et le taquinons en soulignant qu'après tout, il a de la chance que Curtis fasse autant attention à lui et qu'il n'en vivra que plus vieux (notes du 25 novembre 1988).

source de socialisation bien plus puissante que la pédagogie de l'instruction" (64).

De fait, la "méthode" d'enseignement de Didi n'est pas une véritable pédagogie réfléchie et organisée selon un plan d'ensemble. Je ne l'ai jamais entendu décliner le pourquoi des gestes de base, ni décrire de manière synoptique leur agencement ou décomposer les différents stades de la progression attendue. Les conseils qu'il distille avec parcimonie et par intermittence sont autant de descriptions sommaires du mouvement à exécuter qui font complètement pléonasme avec la réalité et qui consistent, dans la plupart des cas, en remarques partielles et négatives ("ne laisse pas tomber ta main gauche quand tu ramènes le jab", "ne balance pas ton poing en arrière"). Les gestes du boxeur étant pour lui d'une transparence évidente, Didi maintient fermement qu'ils ne requièrent nulle explication : "c'est plus facile que de compter jusqu'à trois", "y a rien à expliquer, qu'est-ce que tu veux que je t'explique", "on verra plus tard, contente-toi de boxer". Quand on ne comprend pas d'emblée ses indications, il se borne à les réitérer, au besoin en joignant le geste au verbe, sans dissimuler son agacement ou bien il se fâche et demande à un de ses acolytes de prendre sa relève. Si un boxeur ne parvient pas à exécuter correctement un mouvement à force d'exercices "à blanc", le *spar-ring* offre un procédé pédagogique de dernier recours. A bout de conseils et de patience, Didi se résout à contre-cœur à faire appel au réflexe d'auto-défense pour mater un geste rebelle.

"Qu'est-ce que je t'ai dit, Louie ? Où est-ce que tu dois mettre ta main droite, hein, où ? Oui, là en haut, contre ta joue droite, pour te protéger du crochet gauche et pas là en bas. Tu vas te faire éclater la tête, Louie [*You gonna get your head busted*]. Tu la gardes pas là où il faut. Je vais dire à Shanti de te montrer où il te faut la garder, cette main droite. La prochaine fois [que tu *sparres* avec lui], je vais lui dire de te l'apprendre avec son crochet du gauche si tu veux pas écouter". Je lui rétorque que "c'est la meilleure manière d'apprendre, non ?". "Non, c'est pas la meilleure manière [*best way*]. C'est la manière dure [*hard way*]. Je préfère que tu apprennes de toi-même quand je te le dis, pas en te faisant abîmer le portrait [*get your face beat up*]" (notes du 17 mai 1989).

Quand il corrige un boxeur, Didi le fait de la façon la plus publique qui soit : le plus souvent, sa réprimande est criée d'une voix forte depuis l'arrière-salle et entendue par tous. Etant donné l'acoustique déplorable du local, on ne peut jamais savoir avec une totale certitude à qui elle s'adresse. Dans le doute, tout le monde tend à en tenir compte et à redoubler d'attention et d'application. De même, quand Didi est posté dans son fauteuil derrière la vitre du cockpit, d'où il embrasse du regard toute l'aire d'exercice, il est difficile de dire qui il observe ; il vaut mieux, là encore, supposer qu'il vous regarde et boxer de son mieux afin de ne pas risquer de s'attirer ses foudres. Enfin, le fait que l'on puisse rester pendant des jours, voire des semaines, sans recevoir la moindre appréciation, positive ou négative, de sa part génère une anxiété de savoir si l'on progresse ou non, si ce que l'on fait est bon ou pas. Cette incertitude donne le sentiment d'avancer à l'aveuglette et force l'apprenti-boxeur à être sérieux et à s'appliquer à chaque séance, sur chaque exercice. Aussi chacune de ses interventions et la façon même dont il les déploie agissent comme un mécanisme de *correction collective permanente*. On peut même spéculer que plus les interventions visibles de Didi sont rares, plus leurs effets sont durables et ramifiés.

Ce qui pourrait passer pour un manque d'intérêt du *coach* ou pour une carence dans son suivi est en fait l'essence même de sa méthode d'enseignement. Gui-

dé par son sens pugilistique, fruit de l'expérience cumulée de décennies de pratique, Didi s'efforce de mettre au point, de manière empirique, par ajustements successifs, la combinaison de réprimandes rabâchées, d'attention silencieuse, d'indifférence ostensible et d'exhortations qui pourra contribuer à faire entrer le schème pratique dans le schéma corporel de l'apprenti-pugiliste. Tout se passe comme si ses instructions n'avaient d'autre fonction que de faciliter et de renforcer l'effet propre de la manipulation du corps en la rendant plus vigoureuse, plus appliquée et plus intense et en instillant chez le boxeur la croyance qu'il existe bien un lien causal entre les efforts exigés de lui et les résultats escomptés, en dépit du caractère répétitif et décousu des conseils qu'il reçoit.

Mais la pédagogie pugilistique ne vise pas seulement à transmettre une technique ; elle a également pour fonction de constituer de manière pratique les attentes objectivement rationnelles qui faciliteront la progression de l'apprenti-boxeur dans la hiérarchie du *gym*. Pour trouver et conserver sa place dans l'univers pugilistique, il faut en effet connaître et tenir compte à tout moment de ses limites physiques et morales, ne pas laisser ses aspirations "décoller" de manière irréaliste, ne pas chercher à s'élever plus vite et plus haut que de raison, sous peine de dilapider ses énergies, de risquer de se faire démolir par des opposants trop supérieurs et de s'exposer à perdre la face. C'est pourquoi les instructions de l'entraîneur prennent fréquemment la forme d'incitations à la modestie, d'invitations à répéter sans râcler les mêmes gestes sans chercher à outrepasser ses capacités, à respecter l'allure en apparence stationnaire qu'il imprime à leur apprentissage. Par ses remarques, ses critiques, ses encouragements, mais aussi ses silences prolongés ou sa présence attentive, Didi élève ceux qui, par manque de confiance ou par timidité, s'abaissent en dessous de leur valeur ("Tu sais boxer aussi bien que les autres maintenant, Louie : si je te fais te battre avec Paul, tu vas lui mettre une sacré tripotée") et rabaisse ceux qui, grisés par leur progrès en salle ou par leur succès sur le ring, fanfaronnent, se croient "arrivés" et essaient de boxer au-dessus de leurs moyens. La pédagogie pugilistique est donc inséparablement une pédagogie de l'honneur et de l'humilité qui a pour but d'inculquer à chacun le *sens des limites* (qui est aussi un sens du groupe et de sa place dans le groupe), comme en attestent ces deux anecdotes.

**Notes du 22 octobre 1988 :** Lors de la soirée "de gala" annuelle organisée pour renflouer les caisses du club, Little John (24 ans, coursier et étudiant à temps partiel dans un petit IUT) combat pour la première fois. Il est nerveux et brouillon, frappe très fort et un peu à l'emporte-pièce. (...) Je vois Didi qui fulmine dans son cockpit. Tout d'un coup, il déboule dans la salle, l'oeil noir, et vocifère dans la direction du ring : "Qu'est-ce que t'essaies de faire, John, hein ? Arrête tes conneries [*cut out this bullshit*] et contente-toi de boxer. *T'essaies d'avoir l'air d'un boxeur et t'as l'air de rien !*". Il tourne les talons d'un air dégoûté et retourne dans l'arrière-salle bander les mains de Rico.

**Notes du 22 mars 1989 :** C'est aujourd'hui que Curtis est parti en Caroline du Sud pour se "mettre au vert" dans la ferme de son manager afin d'y préparer son premier grand combat à Atlantic City le mois prochain (une chance pour lui de faire à courte échéance son entrée dans le classement national). Je demande à Didi s'il est parti en avion ou en bus. "Pétard, Louie, il a pris le bus ! Qui il est pour y aller en avion, d'abord, hein ?". Killer Keith s'en étonne : "C'est pas trop crevant pour lui de faire autant de

bus, Didi, parce que ça fait, quoi, quinze, dix-huit heures de bus ?". "Faut dix-neuf heures pour aller jusqu'en Caroline du Sud en *Greyhound* [compagnie d'autocars bon marché]. Moi, ça me dérange pas. *Pour qui il se prend, Curtis ? Il est personne, il est rien.* Je lui ai dit. Tout le temps dans le bus, ça lui donnera le temps de réfléchir et de se mettre un peu de plomb dans la tête".

Cela vaut tout particulièrement pour les novices qui sont toujours tentés, par volonté de bien faire mêlée d'ignorance ou par admiration pour leurs collègues plus avancés, de brûler les étapes en se frottant à des exercices qui demandent plus de technique qu'ils n'en ont. Voici la réaction de Didi lorsque j'ai succombé à cette tentation en essayant de boxer le *jab bag* à la manière de Tony, un pugiliste professionnel qui compte six ans d'expérience.

**Notes du 10 janvier 1989 :** (...) Pendant que je suis en train de me rhabiller, Didi sort et me dit : "T'étais une vraie honte [*disgrace*] sur ce sac, Louie, vraiment horrible, affreux à voir". J'ai mal entendu et j'ai le malheur de lui demander de répéter sa remarque. Il ne se gêne aucunement : "T'étais une vraie honte, à sauter autour de ce sac en balançant tes bras [*swinging*]. Qu'est-ce que tu crois que tu fais sur ce sac, c'est pour travailler ton jab et là, tout ce que tu me fais, c'est de balancer ton corps dans tous les sens, sans garder tes poings en l'air, affreux ! Qu'est-ce que c'est ? Je pouvais même pas regarder tellement c'était affreux". Je suis bien vexé : je sentais bien que je ne savais pas boxer comme il faut sur le *jab bag*, mais quand même ! "La prochaine fois, je viendrai plus tôt et vous pourrez me montrer comment on utilise ce sac". "Y a rien [*Ain't nothin' to it*], Louie, j'ai rien à te montrer, qu'est-ce que tu veux que je te montre ? Il suffit de travailler son jab, tu te mets près du sac et tu travailles ton jab, ton *timing*, c'est tout". Sur ce, il sort avec nous du cockpit et se met en garde devant le sac qu'il tapote tout en expliquant : "Contente-toi de rester près du sac, jab, jab, tu te laisses filer, un, deux, jab, un, deux, jab, comme sur le *speed bag*. S'il te revient dans la figure, tu le bloques avec ta main droite". Il taquine le sac de courtes gauches, en cadence avec son balancement, tout doucement, les jambes légèrement fléchies, le buste penché en avant - il est très gracieux. Je m'applique à lancer quelques petits jabs en cadence comme lui ; c'est évidemment plus facile que ce que j'essayais de faire. "Voilà, c'est ça, c'est tout ce que t'as à faire. *Personne t'en demande plus.* Si le sac revient jusqu'à toi en se balançant, tu le bloques comme ça" (avec la paume de la main droite ouverte près du visage). "OK, la prochaine fois j'essaierai de faire mieux, Didi". Il a déjà disparu dans la cuisine.

Si Didi peut se permettre une telle économie de mots et de gestes, c'est que l'essentiel du savoir pugilistique se transmet en dehors de son intervention explicite, par le biais d'une "communication silencieuse, pratique, de corps à corps" (65), qui n'est pas un dialogue entre le seul maître et son élève, mais une conversation à plusieurs voix ouverte à l'ensemble des participants réguliers à l'entraînement. L'enseignement de la boxe au *Boys Club* est un enseignement collectif sous trois rapports : il s'effectue de manière coordonnée, au sein du groupe que crée la synchronisation des exercices ; il fait de chaque participant le modèle visuel potentiel, positif ou négatif, de tous les autres ; enfin, les pugilistes les plus aguerris sont autant de seconds qui relaient, renforcent et au besoin suppléent à l'(in)action apparente de l'entraîneur, de sorte que chaque boxeur collabore, qu'il le sache ou non, à la formation de tous les autres.

Au cœur du dispositif de l'apprentissage pugilistique se trouve le rythme commun qui enserme toutes les activités de la salle et les imprègne de sa temporalité spécifique. Tel un chronomètre vivant,

Didi scande à longueur de journée le tempo propre du *gym* en criant alternativement "*time in !*", pour signaler le début d'un round d'exercice, et "*time out !*" pour en marquer la fin. Au son du "*time in !*", tous les boxeurs se mettent à l'ouvrage comme un seul homme. Chaque tranche de trois minutes ainsi découpée est suivie d'une plage de repos de trente secondes (une minute si une séance de *sparring* est en cours simultanément) pendant laquelle un calme précaire s'installe, avant qu'un nouveau "*time in !*" ne remette en marche le manège. Aucun temps mort ni temps libre. Quels que soient l'heure à laquelle ils démarrent leur entraînement et l'exercice qu'ils font, les pugilistes travaillent toujours de concert car le respect de ce tempo est un impératif qui ne souffre aucune exception et qui s'impose à tous de lui-même - il est impensable de s'exercer à contre-temps et un boxeur qui manque par étourderie le début du round ou qui le confond avec le signal du répit se fait promptement rappeler à l'ordre par Didi ou par un de ses pairs ("Didi a dit '*time in*', au boulot, mec").

Le temps du *gym* est un temps plein, contraint, qui marque le corps et le façonne à son rythme. L'exercice cadencé de la sorte habitue progressivement l'organisme à alterner effort intense et récupération rapide selon le tempo spécifique du jeu (66) jusqu'à l'habiter de cette nécessité. Sur la durée, il règle l'"horloge biologique" du boxeur au point que son corps peut, de lui-même, scander la succession des rounds.



Didi, son chronomètre à la main, dans le cockpit avec Bernard, boxeur amateur, et Mitch, entraîneur dans une autre salle.

Sachant que la temporalisation de la pratique pugilistique forme le socle même de son enseignement, on comprend que le contrôle du tempo collectif de l'entraînement revête une importance particulière : seuls Didi, Charles Martin et l'élève-entraîneur Eddie sont, sauf circonstances particulières, habilités à donner le "*time*" et nul n'est habilité à faire usage du chronomètre de Didi sans sa permission expresse. Le chronomètre est l'instrument et le symbole de l'autorité que Didi exerce sur le collectif ainsi découpé ; le lui retirer reviendrait à remettre cette autorité en question, à ôter à Didi le seul emblème de sa fonction dans le *gym* (autre que le polo bleu marine "*Staff, Chicago Boys and Girls Club*" qu'il porte en permanence).

65-P. Bourdieu, Programme pour une sociologie du sport, *art. cit.*, p. 214.

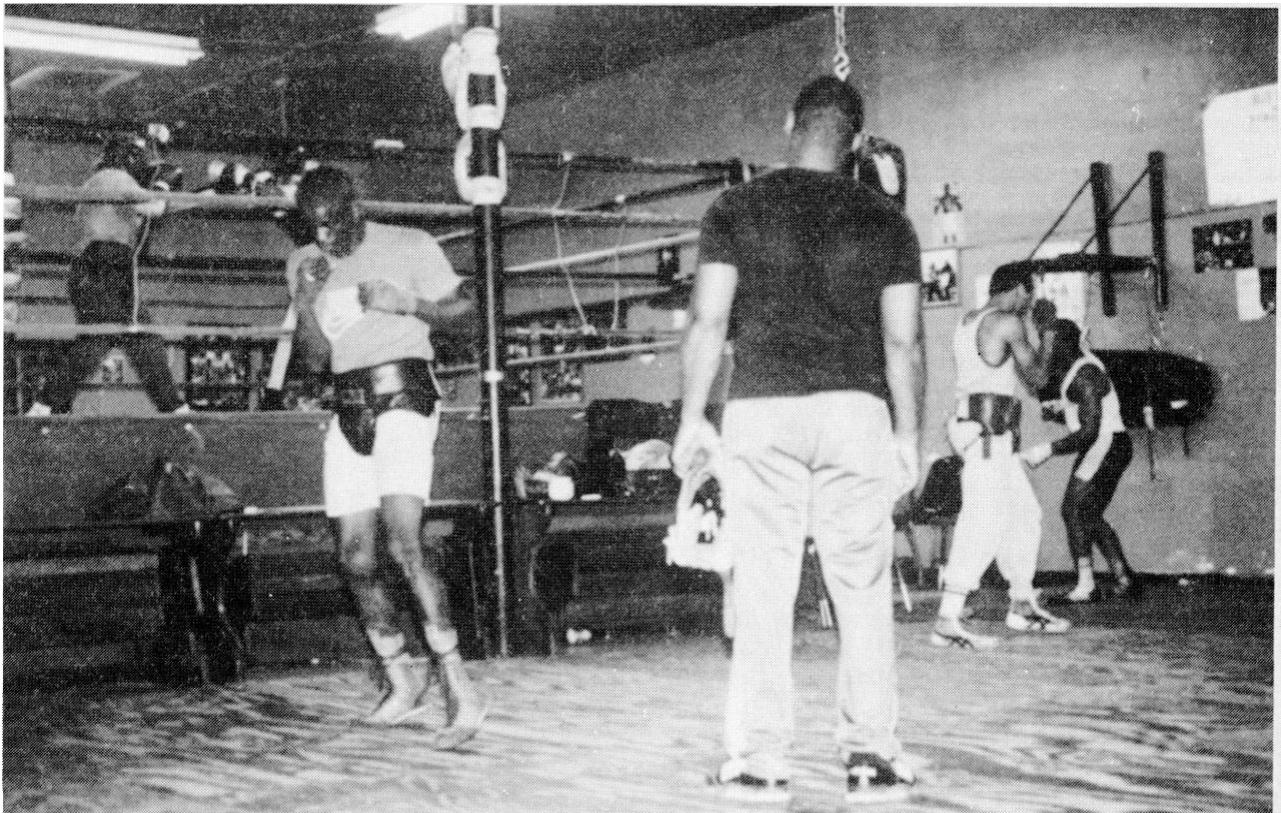
66-Un match de boxe comprend trois, six, huit ou dix rounds selon le niveau (douze pour un combat mondial) ; chaque round dure trois minutes, avec une minute d'arrêt entre deux rounds consécutifs.

## Un apprentissage mimétique et visuel

*Notes du 30 mai 1989* : J'enfile mes gants rouges d'entraînement et monte sur le ring. Je suis d'abord tout seul et c'est un peu intimidant de boxer devant tous les anciens et le *matchmaker* Cowen qui m'observent du pied du ring. Je m'applique à bien lancer mon jab, à le doubler, à enchaîner mes crochets du gauche en conservant mes appuis et en tournant bien le buste. Au deuxième round, Smithie (débardeur et short bleu, mains bandées en rouge, bandeau blanc au front) monte sur le ring et je peux l'observer de près et mimer ses mouvements. On dirait une machine à boxer : le buste légèrement fléchi en avant, les mains disposées en éventail devant son visage, ses gestes sont courts, précis, retenus, presque mécaniques tant ils sont bien coordonnés. Il est ruisselant de transpiration et affiche une figure sérieuse au point d'être renfrognée ; chaque geste lui tire une grimace homérique. Je le suis comme un modèle vivant : quand il double son jab, je double le mien ; quand il fléchit les jambes pour délivrer une série d'uppercuts courts en passant sous la garde de son adversaire imagi-

naire, je fais de même. C'est super, ça me force à m'appliquer. Et voilà que Cliff passe aussi à travers les cordes et nous rejoint. J'adore son jab court et bas et j'essaie de l'imiter. Je le suis de près et boxe comme lui (en tout cas j'essaie). "Time out !". On souffle.

Rodney monte à son tour sur le ring. Du coup, je décide de continuer et de m'accrocher. D'une voix rauque, Didi lance un "Time work !" énergique. Je me régale sur le ring : je suis super-stimulé d'être au milieu de Smithie, Cliff et Rodney. Pendant trois minutes, nos quatre corps dessinent un bruyant ballet spontané : chuintant, soufflant, suant, grinçant, ahannant, giflant l'air de nos poings, nous nous escrimons sans répit. Cela décuple mon énergie et je reste deux rounds de plus que prévu. Je sens que mes coups partent mieux et je me concentre à bien atteindre ma cible fictive sur chaque coup. Rodney fait mine de "sparrer" à distance avec Smithie ; ils se démènent à mimer des attaques, des esquives, des contre-attaques vives. Je me surpasse, enchaînant des avancées de jabs suivis de droites et d'uppercuts avant de me reculer toujours en lançant des séries de crochets et de directs, et en bloquant les coups de mon "adversaire mental". Pff ! Je n'en peux plus. Je sors du ring liquéfié mais j'ai été comme transporté par la présence de mes comparses.



C'est sans doute pour cela que le gymnase de Woodlawn, à la différence de beaucoup d'autres, ne s'est pas doté d'une minuterie qui scande automatiquement les rounds (67). Sans compter qu'après une vie entière passée dans les salles de boxe, le chronomètre est devenu chez Didi une sorte d'organe supplémentaire, comme une extension de son corps. Même ses conversations téléphoniques sont interrompues par le refrain rythmé des "time in" et "time out", et il lui arrive, à la fin d'une longue journée, de continuer à égrener mécaniquement les rounds alors que le dernier boxeur présent a bouclé son entraînement.

La simple synchronisation des mouvements dans le temps et la proximité physique des pugilistes dans l'espace font que l'on voit à tout moment des corps en action (y compris le sien lorsqu'on boxe devant le miroir). Ce renforcement visuel et auditif permanent génère un état d'"effervescence collective" qui a pour effet de faciliter l'assimilation des gestes en contribuant à faire tomber les inhibitions, à "relâcher" le corps et à fouetter ses énergies. Le fait que l'on est vu à tout moment par tous les autres force aussi à s'appliquer par peur du ridicule.

La coordination temporelle des exercices fait que tout boxeur a en permanence sous les yeux un éventail complet de modèles dont s'inspirer. Le sa-

67—Les salles décrites par Hauser (*The Black Lights*, op. cit.) et Plummer (*Buttercups and Strong Boys*, op. cit.) sont équipées d'horlogeries automatiques qui signalent le début et la fin des rounds par deux sonneries distinctes.

voir pugilistique se transmet ainsi par mimétisme ou contre-mimétisme, en regardant comment font les autres, en observant leurs gestes, en épiant leur réponse aux instructions de Didi, en copiant leur routine, en les imitant plus ou moins consciemment, c'est-à-dire en dehors de l'intervention explicite du *coach*. Au fil des séances, on apprend, sur le mode tacite, à repérer les modèles potentiels en se situant à son rang dans la hiérarchie très fine, à la fois floue et précise, invisible au non-initié, qui structure l'espace du *gym*.

Ce n'est qu'à partir du moment où l'habitus de l'apprenti-boxeur sait "reconnaître" les stimuli et les appels du *gym* que l'apprentissage se fait à plein. Chaque geste, chaque posture du corps du pugiliste possède une infinité de propriétés spécifiques, infimes et invisibles à celui qui n'a pas les catégories de perception et d'appréciation appropriées et que les conseils de Didi ont peine à véhiculer. Il y a un "oeil du boxeur", qui ne peut s'acquérir sans un minimum de pratique effective du sport, et qui, à son tour, la rend significative et compréhensive.

Enfin, l'enseignement de la boxe est une entreprise collective dans le sens où l'entraîneur est assisté dans ses fonctions par tous les membres du club. D'abord par les boxeurs professionnels les plus expérimentés qui collaborent de manière informelle mais active à la formation des novices, ainsi que par les autres entraîneurs ou anciens qui viennent de temps à autre passer une après-midi à la salle (leur intervention est acceptée aussi longtemps qu'ils s'adressent à des novices et à des boxeurs amateurs. Dans le cas des professionnels, seul le *coach* auquel le boxeur est lié par contrat est (avec Didi) normalement habilité à superviser son entraînement). A partir du moment où il a démontré son sérieux par son assiduité, son abnégation et son courage sur le ring, tout "nouveau" est pris en charge par le groupe ; ses progrès relèvent alors d'une responsabilité collective diffuse. Au fil de mon initiation, je reçois les conseils des principaux habitués du club qui prennent à tour de rôle l'initiative de me corriger, de m'encourager, de rectifier, tel la position de ma jambe arrière, tel autre l'angle de mon uppercut, tandis qu'un dernier m'indique comment bloquer les coups de mon adversaire en jouant des coudes et m'initie aux mystères de l'esquive. Shanti, Smithie, Big Earl, Anthony et Eddie m'apprennent chacun une facette du métier, soit de leur propre chef, soit en tandem avec Didi, en relayant ou en complétant ses indications. Après un an d'entraînement régulier, Didi me demandera à mon tour de montrer les rudiments du jeu de jambes sur le ring et l'utilisation du *speed bag* à une nouvelle recrue venue, comme moi, de l'Université de Chicago.

Chaque membre du club passe à ceux qui se tiennent en-dessous de lui dans la hiérarchie objective et subjective du *gym* le savoir qu'il a reçu de ceux qui sont au-dessus. Les boxeurs de force équivalente partagent également leur expérience et s'apprennent mutuellement des techniques et des "trucs". Même les mauvais boxeurs ont la vertu de servir aux autres de modèles négatifs : à la façon de crimes contre la "conscience collective pugilistique", ils fonctionnent comme autant de rappels vivants de la norme pratique à atteindre et à respecter. Une telle organisation n'est pas propre à cette salle puisque celle que tient Mickey Rosario à East Harlem opère selon un même schéma collectif et gradué que Plummer caractérise par cette analogie : "Le *gym* fonc-

tionne comme une famille dans laquelle les enfants les plus grands ou les plus expérimentés surveillent leurs frères et soeurs plus petits, moins aguerris ou moins capables. Le savoir technique se transmet comme on se fait passer des vêtements dans une famille nombreuse en descendant l'échelle des âges. Chaque jeune n'est que le gardien du savoir-faire de l'aîné qui le lui a confié et il est tenu en retour de le transmettre à son cadet" (68).

Cette forme particulière de *learning by doing* collectif présuppose certaines conditions. Conditions de nombre d'abord : selon mon expérience, il faut qu'il n'y ait ni trop de monde ni trop peu ; au-delà d'une vingtaine de pugilistes, on tend à disparaître dans la masse et il devient difficile d'attirer l'attention de Didi ou les conseils de ses pairs. A l'inverse, si l'on est moins de quatre ou cinq, l'effet d'"effervescence" collective s'annule et l'on dispose de trop peu de modèles "en acte" ou de modèles trop lointains pour être aiguillonné ; il arrive même, si cela se produit en fin de journée, que Didi se désintéresse de l'entraînement au point d'oublier de donner le "time !". La seconde condition est que le volume de capital pugilistique collectivement détenu par les membres du club (y compris sous forme objectivée puisqu'il ne faut pas omettre de compter au nombre des outils pédagogiques du gymnase tous les équipements, tenues, meubles, posters et affiches, titres, coupes, photos, etc.) dépasse un seuil minimal, mais aussi que la distribution des compétences soit suffisamment continue pour que nul ne se trouve à une distance trop grande de ses voisins immédiats dans la hiérarchie spécifique (ce qui vaut également dans le cas du *sparring* où un boxeur qui ne dispose pas de partenaires adéquats dans la salle peut être contraint d'en faire venir de l'extérieur, souvent moyennant rémunération). Troisième condition nécessaire, un noyau stable de boxeurs professionnels (que de nombreux *gyms* semblent avoir le plus grand mal à fixer) qui donne à l'enseignement mutuel sa continuité dans le temps en endiguant le flux et le reflux des novices.

L'action de l'entraîneur ne doit pas être considérée en elle-même : ce n'est, en effet, qu'à travers et grâce au réseau complet des relations constitutives de l'espace d'échanges (physiques, sonores et visuels) qu'est la salle du *Boys Club* que Didi exerce son efficacité propre. A l'intérieur de cet espace, il opère à la manière d'un *chef d'orchestre implicite*, se promenant parmi ses élèves et corrigeant leurs gestes par petites touches, soit à haute voix par des réflexions d'ordre général qui, parce qu'elles ne visent personne en particulier, reçoivent l'attention immédiate de tous, soit par des remarques pointées ("tiens ta garde plus haute", "ramène ta jambe droite sous toi", "envoie une droite à la tête au lieu de rester le bras ballant") que chaque boxeur a soin de reprendre à son compte même quand elles s'adressent à d'autres, soit, enfin, par sa présence attentive qui suffit le plus souvent à provoquer une auto-corrrection spontanée des mouvements du pugiliste sous son regard. Cette pédagogie négative et silencieuse qui fait très peu de place aux paroles comme aux actions vise d'abord à s'assurer que chacun respecte le tempo commun et demeure à la place qui lui revient dans le dispositif collectif. A tout moment s'opère une *correction mutuelle par le groupe* qui propage et multiplie les effets de la moindre des actions du *coach*.

Le refus de la rationalisation de l'entraînement et de l'explicitation de l'apprentissage s'ancre dans des *dispositions éthiques* - dans une morale du travail individuel, du respect mutuel, du courage physique et de l'humilité, nourrie par la "croyance dans

la sainteté des traditions en vigueur" (Weber)- dont l'intériorisation est la face cachée de l'apprentissage de la technique gestuelle. Il n'est pas dû simplement à la pénurie, très réelle, de moyens matériels du club. A preuve les équipements inusités, tels la machine à ramer, les haltères ou la planche à abdominaux inclinable qui dorment dans un coin poussiéreux du cockpit. L'usage que le *gym* fait de la technique vidéo est symptomatique de ce rejet délibéré des moyens technologiques avancés et du rapport "savant" à la boxe qu'ils véhiculent : lorsque Didi emprunte le magnétoscope de la garderie attenante pour visionner les combats de membres du club enregistrés sur bande vidéo, c'est seulement par désir de divertissement, pour égayer la routine de l'entraînement, *jamais avec une intention pédagogique*. Certes on peut regarder plusieurs fois le même combat et nul ne se prive d'en commenter les moments chauds ; mais il ne viendrait à personne l'idée de rembobiner la cassette et de visionner le même passage plusieurs fois d'affilée ou au ralenti dans le but de l'analyser.

Autre symptôme de ce refus de la rationalisation (au chapitre duquel on peut également mentionner le fait que les exercices ou les régimes alimentaires que suivent les boxeurs ne font l'objet d'aucun calcul et d'aucune planification méthodique) : le désintérêt total des membres du *Boys Club* vis-à-vis de leur futur opposant après la signature d'un contrat de combat. Cette indifférence, tant du côté des boxeurs professionnels ("Ça n'a pas d'importance qui c'est, je m'en fiche, je dois combattre mon combat à moi") que des entraîneurs (qui, une fois le contrat passé, ne soucient guère de se renseigner sur l'adversaire de leur poulain afin de connaître son style, sa stratégie préférée, ses atouts et ses faiblesses) (69), semble à première vue contredire l'ethos de la préparation optimale et minutieuse qui, sans cesse réaffirmé, imprègne l'atmosphère de la salle. Sans doute ce refus des techniques modernes d'observation et d'entraînement est-il lié à l'indivision relative des fonctions de support et d'inculcation dans l'espace pugilistique : là où d'autres sports ont donné naissance à de véritables bureaucraties composées d'une multitude de fonctions ultra-spécialisées, la boxe continue d'opérer avec la triade artisanale de l'entraîneur, du soigneur et du manager. Je crois que, plus profondément, c'est un principe éthique, un autre rapport au corps et au sport qui s'affirme par là -et peut-être même un autre âge de la boxe qui survit (70).

Il est clair qu'il serait parfaitement futile de tenter de distinguer ce qui, dans le savoir acquis par l'apprenti-boxeur, relève des interventions délibérées de Didi de ce qui ressortit à l'influence de ses pairs ou à ses efforts et son "talent" personnel (71). Car le ressort de cette *machine pédagogique auto-réglée* que

69—Comme cela se fait dans des sports plus rationalisés comme le basket-ball ou le football américain, où les entraîneurs sont secondés par une myriade d'assistants spécialisés qui visionnent les films de matches des équipes adverses, tiennent des statistiques détaillées sur chacun de leurs joueurs, vont les "espionner" lors de leur préparation, etc. Sur le processus historique de rationalisation du sport, notamment aux Etats-Unis, cf. A. Guttman, *From Ritual to Record : The Nature of Modern Sports*, New York, Columbia University Press, 1978, spéct. chap. 2.

70—Si l'adversaire d'un de ses boxeurs promet de poser des problèmes particuliers (du fait qu'il est gaucher, par exemple), Eddie, le jeune entraîneur en second de Woodlawn, utilise parfois la vidéo pour visionner ses combats à l'avance et peut même (mais c'est exceptionnel) se déplacer pour l'observer sur le ring. Ce qui tendrait à confirmer l'hypothèse de la montée d'un nouveau mode de préparation plus "moderne" au sein du *Boys Club*. Ce que l'on sait de la préparation des champions à travers les autobiographies et la presse spécialisée ne permet pas de trancher, dans un sens ou dans l'autre, la question de la rationalisation de l'entraînement pugilistique.

constitue le *gym* ne réside ni dans l'imitation mécanique de tel geste, ni dans la somme des exercices inlassablement répétés par tous, et encore moins dans le "savoir-pouvoir" de tel agent (ici le *coach*) situé au point névralgique de l'édifice, mais bien dans le système indivis des rapports matériels et symboliques qui s'établissent entre les différents participants, et notamment dans l'agencement de leurs corps dans l'espace physique de la salle et dans son temps spécifique. En un mot, c'est la "petite société" du *gym* tout entière "comme faisceau de forces physiques et morales" (72) qui fabrique le boxeur.

## Gérer son capital-corps

Il est peu de pratiques où l'expression "payer de sa personne" prenne un sens plus fort qu'à la boxe. Plus que pour tout autre sport, le déroulement heureux d'une carrière, surtout professionnelle, suppose une gestion rigoureuse du corps, un entretien méticuleux de chacune de ses parties (tout spécialement des mains mais aussi du visage) (73), une attention de tous les instants, sur le ring et hors du ring, à son bon fonctionnement et à sa protection. Autrement dit, un rapport extraordinairement efficace, à la limite du management rationnel, du capital spécifique que constituent ses ressources physiques. Cela parce que le corps du pugiliste est à la fois son *outil* de travail (arme d'attaque et bouclier de défense) et la *cible* de son adversaire. Ce rapport n'est cependant ni le produit d'une attitude délibérément maximisatrice guidée par des décisions individuelles prises en connaissance de cause, ni l'effet mécanique de contraintes externes agissant sans médiation sur le corps (à la manière du "dressage" selon Foucault) (74), mais l'expression d'un *sens pratique pugilistique*, d'un sens de l'épargne corporelle acquis insensiblement au contact durable des autres athlètes et des *coaches*, au fil des entraînements, des longs footings et des combats, et qui reste en tant que tel inaccessible à la maîtrise consciente et délibérée, en dépit des efforts conjugués des boxeurs, des entraîneurs et des managers les plus enclins à la rationalisation de leur métier. La connaissance que les pugilistes se font du fonctionnement de leur corps, l'aperception pratique qu'ils ont des limites à ne pas dépasser, des atouts et des points faibles de leur physiologie (une assise basse ou une grande vitesse de bras, un cou trop fin ou des mains "friables") (75), le

71—Si tant est que l'on puisse donner un sens à la notion de "talent" après la critique radicale qu'en a faite Daniel F. Chambliss (*The Mundanity of Excellence*, art. cit., pp. 78-81).

72—E. Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1960, p. 637.

73—Qui sont les deux parties du corps du pugiliste exposées aux dommages les plus sévères (fracture des mains, du nez et de la mâchoire, décollement de la rétine, lésions cérébrales menant à la *dementia pugilistica*), cf. G. R. Mc Latchie, *Injuries in Combat Sports*, in T. Reilly (éd.), *Sports Fitness and Sports Injuries*, Londres et Boston, Faber and Faber, 1981, pp. 168-174.

74—M. Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

75—Certains boxeurs officialisent ces points forts dans leur surnom de guerre : ainsi les champions Roberto "Mains de pierre" Duran et Donald "Cobra" Curry (référence à son coup d'oeil et à sa vitesse de réaction).

comportement et la tactique qu'ils adoptent sur le ring, leur programme de mise en condition, les règles de vie qu'ils suivent, relèvent en effet, non pas de l'observation systématique et du calcul réfléchi de la ligne optimale à suivre, mais d'une sorte de "science concrète" de leur propre corps, de ses potentialités et de ses insuffisances, tirée de "l'effroyable expérience d'être frappé et de frapper à répétition" (76).

Il existe de nombreuses techniques pour préserver et faire fructifier son *capital-corps*. Depuis la manière de bander ses poings (et le type de bandellettes utilisé) jusqu'à la façon de respirer pendant l'effort en passant par toutes les bottes d'esquive, l'usage de pommades, d'onguents et d'élixirs concoctés tout exprès, les exercices et les régimes alimentaires spéciaux, les boxeurs de Woodlawn recourent à une gamme étendue de dispositifs visant à ménager et à reproduire leurs réserves d'énergie et à protéger leurs organes stratégiques. Certains imitent l'ancien champion Jack Dempsey, célèbre pour laisser tremper ses mains dans la saumure afin d'endurcir la peau de ses phalanges ; d'autres s'enduisent le buste et les bras d'albolène, une huile qui "réchauffe le corps et détend les muscles" avant l'entraînement ou se vaporisent l'arête du poing d'une solution à base de vitamine E après l'effort (77) ; un autre glisse une éponge sèche sous ses *hand-wraps* de façon à atténuer l'impact des chocs répétés contre le sac dur tandis qu'un dernier, dont les os sont fragiles en regard de son punch, est régulièrement suivi par un thérapeute de la main. Les professionnels qui ont les moyens de s'attacher les services d'un *trainer* (entraîneur-soigneur), tels Ed "Smithie" Smith ou l'ancien champion du monde Alphonso Ratliff, terminent chaque séance d'entraînement par un long massage (*rub-down*) sous ses mains expertes. Et je pourrais reprendre telle quelle la description de Weinberg et Arond, faite dans les gymnases de Chicago au début des années 50, tant elle s'applique à ce que j'ai pu observer au *Boys Club*.

"Le boxeur en vient à considérer son corps, et particulièrement ses mains, comme son capital professionnel [*stock-in-trade*]. Les pugilistes ont diverses formules pour empêcher leurs mains de gonfler, d'être trop douloureuses, ou de subir des fractures. Ce qui ne veut pas dire que c'est là un intérêt hypocondriaque, puisqu'ils valorisent la virilité et apprennent à s'endurcir et à mépriser l'encaisse. Mais les boxeurs n'ont de cesse d'expérimenter des remèdes et des exercices visant à améliorer leur corps. L'un pratiquait le yoga, l'autre devint un adepte du culturisme, un troisième jeûnait périodiquement ; d'autres recherchaient des lotions, des vitamines et autres moyens d'accroître leur endurance, leur vivacité et leur punch" (78).

C'est l'un des principaux paradoxes de la boxe : il faut *user de son corps sans l'user* mais la gestion adaptée à cet objectif ne répond pas à un plan méthodique et réfléchi. Le pugiliste navigue donc "à vue" entre deux écueils également dangereux, d'autant plus qu'ils sont implicites, fluctuants dans le temps et en grande partie subjectifs : d'un côté un excès de préparation qui dilapide vainement les ressources et raccourcit

inutilement la carrière ; de l'autre un défaut de discipline et d'entraînement qui accroît les risques de blessure grave et compromet les chances de succès sur le ring en laissant inexploitées une partie de ses capacités de combattant.

Le couple formé par Butch et Curtis offre une réalisation idéaltypique de cette opposition. D'un côté, la frugalité pugilistique faite homme : Butch s'entraîne et boxe avec sobriété et économie ; il sait s'interdire pendant de très longues périodes tout écart alimentaire, sexuel, émotionnel ou professionnel. Tout dans sa mise en condition tatillonne exprime un sens aigu de l'équilibre et du long terme. Mais son ascétisme qui, dans sa rigueur, frôle l'abstinence à l'égard de tout ce qui ne contribue pas à sa préparation, vire par moments à l'anxiété et le pousse alors à s'entraîner à l'excès. De l'autre côté, Curtis incarne le déficit de rationalité qui se manifeste par un entraînement parfois irrégulier et une hygiène physique et morale fluctuante. Hors de la salle d'abord, où il ne sait pas toujours se priver des menus plaisirs de l'existence (boissons gazeuses, sucreries, nourritures grasses) et où sa tempérance connaît des hauts et des bas. En salle ensuite, puisqu'il lui arrive de ne pas s'entraîner pendant de longues périodes (particulièrement après un combat), contrairement à Butch qui "pointe" au club avec une régularité de métronome. Par contraste avec ce dernier, Curtis fait de son corps un usage tumultueux, débridé, presque "fou" -i.e., "désocialisé" selon les canons d'une boxe rationnelle-, comme lorsqu'il s'avance sur son adversaire, voire son *sparring-partner*, en laissant tomber sa garde de façon à lui offrir son visage découvert en manière de provocation, le mettant au défi de risquer une attaque. Par là il use son corps pour rien s'exposant gratuitement à une blessure et à la colère difficilement contenue de Didi.

Ces différences de dispositions entre les deux boxeurs sont redoublées par leurs caractères et leurs constitutions respectifs : Butch est débonnaire, placide et d'humeur toujours égale ; celle de Curtis est changeante, imprévisible, ses émotions brusques et débridées, son niveau d'énergie en dents de scie. Il tombe fréquemment malade (Didi aime à dire que "Curtis, il a un rhume un jour sur deux"), au point que son manager insiste pour l'envoyer passer l'hiver dans sa ferme de Caroline du Sud afin qu'il ne sacrifie pas de précieuses semaines de préparation à une grippe tenace, tandis que le programme d'entraînement de Butch est rarement perturbé par des ennuis de santé.

L'une des hantises des praticiens du *manly art* est de se maintenir, sinon à leur poids optimal, du moins aux alentours de leur poids réglementaire (79). La magnifique balance à fléau qui trône dans l'arrière-salle (c'est l'unique appareil sûr et coûteux du gymnase) est là pour rappeler à chacun cette exigence. Le folklore pugilistique regorge de récits de boxeurs forcés à des exploits athlétiques rocambolesques -et souvent risqués au plan médical- de dernière minute afin de perdre les kilos en trop avant la pesée fatidique (80). Les membres du *Boys Club* ont recours à des diètes drastiques ou à des footings interminables pour se débarrasser des livres en trop avant un com-

79—Il est toujours possible de combattre dans la catégorie supérieure si l'on vient à forcer. Mais cela constitue un handicap considérable, pour des raisons purement physiques de différences de poids (et de taille) entre divisions auxquelles sont associées des différences tactiques. Rares sont les pugilistes qui peuvent monter d'une catégorie en "emportant leur punch avec eux", selon l'expression consacrée.

80—Au niveau local et régional, amateur comme professionnel, les écarts de poids sont rarement décisifs et il est exceptionnel qu'un manager décide de retirer son poulain d'un combat au dernier moment sous prétexte que son adversaire est légèrement au-dessus du poids réglementaire, comme le lui permet le contrat signé à l'avance. Toutefois, plus on monte dans la hiérarchie du "noble art", plus la gestion du poids devient fine, notamment dans les catégories intermédiaires (des poids léger à moyen). Une différence de moins d'un kilo peut suffire à faire pencher l'issue d'un affrontement serré (comme par exemple la première rencontre entre Thomas "Hitman" Hearn et Sugar Ray Leonard en 1981).

76—J. T. Sammons, *Beyond the Ring*, op. cit., p. 236.

77—William Plummer (*Buttercups and Strong Boys*, op. cit., p. 62) rapporte des pratiques similaires dans une salle d'East Harlem à New York.

78—S. K. Weinberg et H. Arond, *The Occupational Culture of the Boxer*, art. cit., p. 462.

## Portrait de Butch

"Je peux pas laisser tomber maintenant".

Wayne Hankins, 1 m 87 pour 78 kilos de muscles, 24 ans et boxeur professionnel depuis 1985, plus connu au club sous le surnom de "Butch", est l'un de ses rares membres qui peuvent se targuer d'avoir un métier stable et envié : il est sapeur-pompier de la ville de Chicago – d'où son autre nom de bataille, *The Fighting Fireman*. Lors des réunions, il se produit sur le ring, drapé d'un magnifique peignoir rouge flamboyant frappé du sceau et du sigle du syndicat des pompiers de la ville, et une fidèle légion de collègues de travail vient bruyamment l'acclamer depuis les gradins à chacune de ses apparitions. Marié et père de deux jeunes enfants (une fille de cinq ans et un fils de deux ans), il doit cumuler son emploi de pompier et celui, beaucoup moins prestigieux et encore moins rémunérateur, de *bagger* (aide-caissier) dans un magasin de la chaîne de supermarchés alimentaires Jewel afin de subvenir aux besoins de sa petite famille.

Butch est réputé et admiré pour la discipline implacable qu'il s'impose à l'entraînement comme hors du gym, pour sa volonté farouche de réussir, mais aussi pour son flegme, son sang-froid et son contrôle total de soi. Entre quatre cordes, il est l'archétype du boxeur économe : chaque esquive est planifiée, chaque déplacement ajusté de façon à minimiser sa dépense d'énergie et maximiser celle de son adversaire. Est-ce la régularité et la rationalisation objective de l'existence que lui impose son poste de pompier (qui ne souffre pas les retards et ou les à-peu-près en matière d'horaires et de préparation) qui soutiennent ce style pugilistique ou, à l'inverse, une prédisposition générale à l'économie et à l'efficacité frugale l'a-t-elle poussé à la fois sur le ring et vers ce métier ? Il est difficile de trancher. En



Butch au speed bag

tout cas, il existe une parenté frappante entre la régularité des pratiques quotidiennes qu'appelle son insertion professionnelle et la manière qu'a Butch de boxer et d'engager son corps sur le ring.

En 1984, Butch a, lui aussi, remporté les *Golden Gloves* de Chicago et nourrissait l'espoir d'enlever le titre national amateur en catégorie poids moyen, ce qui lui aurait valu de participer aux Jeux olympiques au sein de l'équipe américaine. Mais, gravement affaibli par une blessure contractée à l'entraînement (bouche ouverte et langue déchirée par un uppercut lancé après le gong qui lui vaut quinze points de suture), il sera battu d'un cheveu en finale après avoir héroïquement franchi quatre tours éliminatoires. Didi rappelle avec un trémolo d'admiration dans la voix comment Butch avait refusé d'abandonner alors qu'il ne pouvait presque rien manger et maigrissait à vue d'oeil à l'approche du tournoi national : "Je lui ai dit, 'tu peux pas combattre comme ça, ça sert à rien, il faut que tu declares forfait'. Il m'a répondu : 'Pas question Didi, j'en ai trop bavé, j'ai trop souffert pour arriver jusque-là,

je peux pas laisser tomber maintenant'. Et il y est allé".

Après cette amère déconvenue, Butch s'est arrêté trois ans de boxer. Il a préféré la sécurité de l'emploi de pompier qu'on lui offrait alors aux perspectives moins assurées d'une carrière de boxeur professionnel. C'est à ce moment-là qu'il s'est marié et a fondé son foyer. Mais le démon du ring a finalement repris le dessus et Butch retrouvait le chemin de la salle d'entraînement avec une volonté de gagner déçue. Sa rage de boxer ne l'empêche pas de rester lucide : il s'interroge sur son avenir sportif et lui-même ne sait pas jusqu'à quel point il est prêt à miser sur le ring. La réussite décidera pour lui. Pour l'instant, toute sa famille le soutient dans cette "seconde carrière" pugilistique qui démarre sur les chapeaux de roue (cinq victoires d'affilée dont quatre par KO contre un match nul) : sa femme et son père, un petit employé administratif, assistent à tous ses combats et lui prodiguent des encouragements de chaque instant, aussi bien à la maison que lors des matches, où ils comptent parmi ses supporters les plus démonstratifs.

bat ; d'autres s'entraînent recouverts de plusieurs couches de vêtements ou de sacs en plastique ou encore le buste comprimé dans une gaine de latex censée les aider à maigrir. L'été dernier, Cliff a ainsi perdu plus de quatre kilos en courant tout un après-midi de veille de match, revêtu de pulls, d'un épais bonnet de laine et de deux pantalons sous un soleil de plomb. Un beau soir de juin, je trouve les vestiaires fermés et saturés de vapeur d'eau au point qu'on croirait un bain turc ; Tony est en train de boxer dans l'air en courant près de la douche brûlante qui coule à flot, habillé d'un gros survêtement, la tête et le buste recouverts d'un gilet en plastique transparent : "Il faut que je perde neuf livres, c'est pour ça que je suis là. La pesée est ce soir. J'y arriverai, plus que deux".

Une des principales fonctions du couple formé par l'entraîneur et le manager est de moduler et d'ajuster la trajectoire de leur poulain dans le temps de façon à optimiser le rapport entre les dividendes procurés par les combats -en expérience pugilistique, en argent, en notoriété et en contacts avec les agents influents dans le champ comme les promoteurs- et le

capital corporel investi. Cette gestion temporelle s'effectue dans trois ordres relativement indépendants qu'il faut s'efforcer de faire coïncider : la temporalité de la carrière individuelle du boxeur, la trajectoire des adversaires potentiels et le "temps économique" des promoteurs. L'idéal est d'amener son boxeur à son optimum (fût-il local) au moment où s'offre l'occasion de rencontrer, pour un cachet conséquent, un boxeur de renom qui est lui-même à l'orée d'une phase de déclin, mais qui jouit encore d'un capital symbolique accumulé (palmarès, notoriété ou titre) notablement supérieur à ses capacités pugilistiques (81). Certains boxeurs, laissés à eux-

81-Le combat mondial (superwelter WBC) disputé en février 1989 entre René Jacquot et Donald Curry est un bon exemple de gestion réussie par le boxeur français. Plus on grimpe dans la hiérarchie du champ pugilistique, plus le contrôle du temps échappe aux combattants et revient aux agents économiques spécialisés, et notamment aux promoteurs et aux responsables des programmes sportifs des télévisions. Comme le remarque très justement Thomas Hauser (*The Black Lights*, op. cit., p. 166 et passim), "le temps est l'ennemi" des boxeurs.

mêmes ou mal conseillés, s'épuisent chez les amateurs à la poursuite d'une éphémère gloire régionale ou nationale aux retombées économiques aléatoires et ils ont trop entamé leur capital-corps pour espérer faire une carrière fructueuse une fois passés chez les professionnels.

D'après Didi, ce serait le cas de Kenneth "The Candy Man" Gould, récent médaillé olympique américain à Séoul, dont il pense qu'il s'est trop dépensé chez les amateurs, où il a disputé plus de 300 rencontres : "Il a déjà fait trop de combats. Il ne lui reste plus assez de pêche [*not enough peps left in him*]. Je sais pas, il faut voir. Je lui avais dit de passer professionnel il y a des années

de ça". Pourquoi ne l'a-t-il pas fait : nanti d'un manager inexpérimenté ou mal situé dans les réseaux d'influence, Gould tenait à tout prix à disputer les Olympiades de Séoul (où le Français Laurent Boudouani l'a vaincu en demi-finale). L'avenir de Kelcie Banks, 22 ans, autre jeune espoir de Chicago (ancien du *Boys Club* et champion du monde amateur) également battu lors des préliminaires des dernières Olympiades, apparaît encore plus compromis : plus de 600 combats amateurs, parfois jusqu'à trois rencontres par semaine dans de petits tournois sans valeur : "Ça fait beaucoup de coups et d'usure [*wear and tear*] pour un jeune corps... trop d'usure", dit Didi pensivement (7 février 1989). Quelques mois plus tard, sa prophétie semble en voie de réalisation : "Kelcie, il fait rien, il va rien faire : il est lessivé [*washed out*], fini. Tu penses, personne veut signer quelqu'un qui est déjà lessivé. Il est allé à ce camp d'entraînement dans le Texas [où les

## Portrait de Curtis

**"En une nuit, moi je peux gagner un million de dollars".**

A 130 livres pour 1 m 70, Curtis Strong fait partie de la catégorie des poids super-plume. Il a 27 ans et pratique depuis six ans - il est venu à la boxe tard après s'être fait un nom comme une redoutable "frappe" dans son quartier. Fort d'un palmarès amateur de 16 victoires (dont 3 par KO) et deux défaites, il est passé professionnel en 1986 après avoir remporté le titre des *Chicago Golden Gloves*, le plus prestigieux tournoi amateur de la ville. Depuis, il a confirmé à tous les espoirs mis en lui par le club en remportant huit combats consécutifs avant d'enlever de haute lutte le titre de champion de l'Illinois.

Son manager, Ed Carey, un riche Blanc éleveur de chiens qui possède plusieurs fermes et écuries dans l'Illinois et en Caroline du Sud et siège au conseil d'administration du club, nourrit de grandes ambitions pour lui : "Curtis ne sait pas à quel point il est bon. Si vous visionnez les films des très grands boxeurs comme Bratton, Sugar Ray Robinson, etc. [suit une litanie de noms de champions noirs des années 30 à 50], vous voyez qu'il a certains des coups et des gestes des grands. Il a ça en lui [*He's got it in him*]. Il est jeune et inexpérimenté, il a beaucoup à apprendre mais je sens qu'il peut devenir un grand boxeur". Cependant Curtis manque passablement de discipline personnelle et ne s'impose pas toujours l'hygiène de vie qu'exige sa carrière. Afin de lui permettre de s'entraîner dans de bonnes conditions et de mieux pouvoir le surveiller, le *Boys Club* a dégagé pour lui un emploi à quart de temps de concierge-balayeur (*janitor*). Après son entraînement journalier, Curtis attend la fermeture pour nettoyer la salle, passer la serpillière dans les vestiaires, vider les poubelles, remettre en ordre les tables de la garderie.

Boxeur félin et impulsif, doué d'une très grande vitesse de bras et de réaction et d'un sens "inné" de la contre-attaque, son comportement sur le ring exceptionnellement agressif, à la limite du règlement et de la perte de contrôle de soi, lui vaut la réputation méritée d'être une "teigne", d'être *mean*. C'est pourtant de la foi chrétienne qu'il tire son inspiration entre les cordes : il porte toujours sur lui un crucifix en pendentif qu'il glisse dans sa chaussure lors des combats et qu'il n'o-

met jamais de baiser cérémonieusement avant et après chaque rencontre. Il ne monte jamais sur le ring sans s'être recueilli au milieu de ses cinq frères et de son cousin pasteur. Lorsque je lui demande s'il "a fait la fête" après sa victoire sur le champion de l'Etat à l'*International Amphitheater*, il me répond sobrement : "Je fais pas la fête, moi : je remercie Dieu. J'ai dédié mon combat à Dieu. Je fais rien que ce qu'il me dit de faire. Je fais qu'exécuter ses plans pour moi et je le remercie".

Curtis est issu d'une famille sous-prolétarienne à la limite de la clochardisation (neuf enfants, père absent, mère travaillant par intermittence comme barmaid) dont la réputation n'est plus à faire dans la rue. Didi raconte que "tous ses frères sont des bagarreurs de rue [*street-fighters*]. Ils savent se battre. Mais aucun ne va en salle, il est le seul. Il a un frère plus vieux qui est plus petit que lui mais encore plus méchant que lui, vraiment méchant. (Avec des regrets dans la voix) C'est dommage qu'il vienne pas à la salle. C'est un dur, un vrai dur, un boxeur naturel. Mais il a pas grand chose dans le crâne [*he ain't got too much upstairs*], il se fatigue pas trop à réfléchir. Un peu comme Curtis, quoi".

Longtemps coureur de filles émérite et père d'un petit garçon de deux ans et d'une fillette d'un an, Curtis a dû se résoudre à épouser leur mère quand celle-ci a menacé de se séparer après quatre années de vie commune. Quand un camarade lui rappelle que "Didi dit qu'il n'y a qu'une seule chose pire que la *junk food*, c'est les femmes", Curtis acquiesce : "Ouais, c'est pour ça que je me suis marié. Tous les combats que j'ai perdus, c'est quand je fricotais avec des filles. Après ma femme m'a dit que si on se marie pas.

elle me quitte. Ça m'a fait réfléchir, parce que je l'aime et tout ça, alors je me suis dit, je veux pas la perdre et puis tout cette drague, ça gâche ma boxe aussi [*all this messin' around messes up my boxin'*]. alors je l'ai épousée" (22 octobre 1988).

En raison de l'irrégularité de ses revenus, les fins de mois sont souvent difficiles à boucler et les coupons d'alimentation (*food stamps*) que la famille reçoit du gouvernement sont un appoint nécessaire. Sa femme apprend la dactylographie dans un cours du soir, dans l'espoir quelque peu irréaliste de devenir un jour secrétaire de greffe au tribunal de police de la ville. En attendant, elle travaille depuis trois ans comme serveuse dans un petit débit de plats à emporter tenu par une famille de Thaïlandais dans un secteur délabré du quartier noir de South Shore. "Ce qui est bien, c'est qu'on a chacun notre carrière, c'est pas comme si y en a un qui doit porter l'autre sur son dos, tu vois. Elle a sa carrière, elle y travaille dur, puis moi j'ai ma carrière ici, je peux me concentrer sur ma carrière, gagner pour ma carrière (...). Moi tout ce que j'ai à faire, c'est de combattre dur et Dieu m'aidera à décrocher le grand combat qui me fera gagner gros, gagner ce titre mondial et un gros paquet de blé. Je vais devenir un *big man* et tout le reste" (il rit et fait mine de me boxer le ventre. Je ris avec lui mais la scène est plutôt pathétique, lui avec son balai-brosse et sa pelle à ordures dans la main, faisant des rêves aussi improbables et se réjouissant de "carrières" à ce jour inexistantes, tandis que moi, jeune *graduate* des universités d'élite, je viens me dévergondner dans ce club de boxe par horreur et lassitude de la routine académique et de ses privilèges - 11 octobre 1988).

Curtis, victorieux, pose avec ses frères qui brandissent sa ceinture de champion de l'Etat d'Illinois.



nouvelles recrues professionnelles sont sélectionnées par les grands promoteurs nationaux], ça a pas marché. Personne l'a signé. S'il avait gagné les Jeux olympiques, il aurait touché un bonus de trente ou quarante mille dollars de suite. Mais il s'est fait battre et il a rien dégotté. Il est trop usé [*beat up*] (...), personne ne va jamais miser de fric sur un gars qui est déjà lessivé" (3 juin 1989).

D'un boxeur en fin de carrière, on dit qu'il a fait son temps, passé son heure : son capital-corps est trop dévalué pour qu'il puisse espérer battre des combattants plus jeunes et moins abîmés. Au mieux, il peut ambitionner d'être retenu par les promoteurs comme faire-valoir de vedettes en herbe, la sur-exploitation de son capital-corps permettant à ces dernières d'étoffer leur palmarès au prix d'une moindre dépense de leur.

**Notes du 17 décembre 1988 :** Pendant que Didi me gante, je lui pose des questions sur Hightower (avec mon *mouth-piece* dans la bouche, on croirait que je parle noir américain -ce qui n'a nullement l'air de gêner Didi pour me comprendre). C'est un ancien professionnel qui a décidé de reprendre les gants à 38 ans passés ; il tient absolument à "sparrer" avec Butch. Didi ne l'aime pas trop parce qu'il boxe assez brutalement sans trop se contrôler, peut-être pour restaurer sa cote à la bourse des valeurs pugilistiques : "Il croit qu'il peut combattre à nouveau mais il est fini. Il est fini, mais le gars continue de rêver, il a toujours ce rêve [de gloire]. Il croit qu'il peut tenir le choc et refaire des matches, mais il est usé. C'est trop tard. Avant c'était un bon boxeur, mais maintenant il est trop usé [*beat up*]".

Cet impératif d'économiser l'énergie corporelle s'affirme également dans le court terme d'une séance. A preuve l'insistance avec laquelle Didi nous interdit de faire du sac avant de monter sur le ring pour y "sparrer" : "Doucement, vas-y mollo, Louie, garde tes forces pour le *sparring* (...) Je t'ai dit de laisser ce sac tranquille !" (17 décembre 1988). C'est cette même nécessité de laisser le corps se reposer qui justifie selon lui les "mises au vert" périodiques, notamment au lendemain d'un combat éprouvant ; Didi accorde en général une longue semaine de quartier libre à ses athlètes après un match (deux s'il était particulièrement dur). Après que j'ai interrompu mon entraînement pendant deux semaines lors des fêtes de Noël, il me console : "T'as besoin de sortir de la salle de temps à autre, ça fait du bien. Quand tu reprends, t'as plus de jus. Mais il faut pas s'arrêter trop longtemps non plus. Sinon tu perds la forme [*get outa shape*], tu perds de la vitesse" (5 janvier 1989). La régulation de la violence sur le ring fait partie intégrante du dispositif général de préservation du corps du pugiliste. Dans l'extrait de journal qui suit, Didi rappelle cette règle de gestion à Eddie à la suite d'un incident de *sparring*.

**Notes du 28 août 1989 :** Rodney s'est fait sonner les cloches par Shanti au deuxième round. Shanti : "J'ai tout de suite vu que je lui avais fait mal [*hurt him*], je me tenais prêt à le soutenir, Didi, au cas où il tombe. Je savais bien qu'on aurait dû s'arrêter". Mais ils ont continué à boxer alors que Rodney tenait à peine sur ses jambes. Didi, l'air sévère et sur un ton de reproche ferme à Eddie : "Quand ton gars est touché comme ça pendant le *sparring*, tu le sors du ring. Tu le laisses pas prendre une raclée ou essayer de s'en sortir par lui-même. Tu le sors du ring. C'est ton boulot de le sortir à ce moment-là, compris ?". Eddie, penaud, à voix basse : "OK, Didi. Je savais pas. La prochaine fois je le saurai, je le sors tout de suite".

*L'apprentissage du temps est une dimension centrale de l'apprentissage réussi du métier de boxeur.* "Ça prend du temps", "prends ton temps", "persévère, ça viendra avec le temps", "ne te précipite pas", sont des expressions qui reviennent sans cesse sur le plancher de la salle, quel que soit le niveau du pugiliste, et qui contribuent à faire que chacun apprend à étaler son investissement, moral et physique, dans la durée spécifique du champ. C'est aussi cet investissement corporel dans le temps, ce lent processus d'incorporation de la technique pugilistique et de somatisation de ses principes de base, qui marque la principale frontière entre les boxeurs réguliers et les praticiens occasionnels et qui interdit le passage immédiat d'une catégorie à l'autre. A un visiteur qui essayait maladroitement de boxer le *speed bag*,

l'entraîneur en second Eddie rappelle cette distance d'un sarcasme délibérément exagéré : "Houla ! Vaut mieux que tu t'arrêtes là : ça prend des années de boulot de savoir taper sur ce sac" (18 août 1989). Il faut un minimum de trois mois à un ancien boxeur bien conservé physiquement pour se remettre en condition de combattre ; on doit compter deux à trois ans de pratique régulière avant de maîtriser raisonnablement la panoplie de base du pugiliste. La boxe est "une école de patience, de discipline et de persévérance" qui est aux antipodes de la "gratification immédiate" (82).

**Notes du 19 novembre 1988 :** Eddie vient m'encourager pendant que je saute à la corde : "Je te regardais travailler sur ce sac, tu t'es amélioré, ta coordination s'est améliorée". "Merci, mais j'ai besoin de faire plus de *sparring* maintenant". "Ne brusque pas les choses, ça prendra son temps, continue de travailler et tu y viendras. C'est affaire de temps".

**Notes du 17 décembre 1988 :** Je vais voir Butch qui reprend son souffle sur la table à abdominaux. Entre deux séries, il me dit que j'ai fait des progrès mais "il faut que tu te protèges mieux. Tu apprendras. Ça vient pas en un jour. Ça prend du temps". (...)

**Notes du 4 mars 1989 :** Butch encore : "Quand tu commences à sentir ton jab, quand tu sens que tu peux tenir ton adversaire à distance avec ton jab, tout le reste vient tout seul. Faut y travailler, ça vient doucement. Ça fait combien de temps que tu t'entraînes ? (environ six mois) C'est rien, ça. Faut le temps, faut continuer".

Persister patiemment, savoir attendre son heure sans se relâcher, mesurer son effort dans le temps : autant de qualités décisives dans l'apprentissage de la boxe. Si le boxeur ne les possède pas, son *coach* peut compenser en les lui imposant de l'extérieur (83), par exemple en le privant de *sparring* pendant une période prédéterminée s'il est trop impatient ou en rapprochant ses matches de façon à brusquer l'allure de sa routine. Outre les conseils des pairs et les directives de l'entraîneur, c'est le corps qui, de lui-même, régule en dernier ressort la vitesse et la pente de la progression. Un excès d'entraînement soudain ou répété provoque des blessures qui, même quand elles sont légères, s'avèrent vite suffisamment gênantes pour forcer à ralentir la cadence : de petites plaies tenaces à l'arête du poing ou trop de vaisseaux éclatés entre les doigts limitent le travail au sac dur ; un genou sensible empêche de sauter à la corde ; une côte douloureuse après une séance brutale de *sparring* interdit de faire des abdominaux.

L'épuisement physique qui résulte d'un excès d'exercice diminue la vivacité et le tonus sur le ring, accroissant les chances de blessure et d'interruption prolongée, donc de manque d'entraînement. Un arrêt forcé peut à son tour pousser à reprendre très vite, d'où un nouvel excès. Et ainsi de suite. Pour boxer dans la durée, il faut apprendre, par un dosage progressif, à mesurer son effort de manière à entrer dans un cercle vertueux où l'entraînement en salle et l'affrontement sur le ring se nourrissent et se renfor-

82-W. Plummer, *Buttercups and Strong Boys*, op. cit., pp. 123-124.

83-Rien n'énerve plus Didi qu'un boxeur qui veut "sparrer" avec un pugiliste aguerri alors qu'il n'est techniquement ou moralement pas prêt. C'est le cas de Billy, un mastodonte blanc de 17 ans entré au club quelques mois après mon arrivée, qui ne rêve que d'imiter Mike Tyson et qui veut se battre avec tout le monde alors qu'il ne possède pas encore les rudiments du sport.

## La gestion du capital-corps

*Les extraits de notes qui suivent illustrent les diverses manières dont le problème de la gestion du corps et de son énergie se présente pour les boxeurs, tant en salle et sur le ring que dans la vie quotidienne.*

### Après le match nul de Butch à Park West (8 mai 1989)

Accroc au palmarès professionnel de Butch : après six victoires dont cinq par KO avant le 3e round pour un seul combat à la limite, il a été tenu en échec hier à la réunion de Park West. Était-ce que son adversaire était très fort ? Didi ironise : "Tu parles, Butch a eu du bol de s'en tirer avec un match nul. Il avait plus rien dans les jambes dès le second round. Plus de jus. L'autre mec ne savait pas boxer mais Butch a pas pu l'envoyer au tapis. Il a essayé mais il avait pas la pêche. Trop de *sparring*. Je lui ai dit de pas tant 'sparrer' et il trouve le moyen de 'sparrer' huit rounds le samedi avant ! Résultat il a plus de jus pour le combat et il faut qu'il course le mec tout le temps pour rien. (...) C'est pas l'usure [*it ain't no wear and tear*] des combats : c'est trop d'entraînement. Butch, c'est un anxieux, un nerveux, et il s'entraîne trop dur, il s'entraîne trop. Il a toujours peur de pas être prêt. Je me suis assez engueulé avec lui, engueulé pour de bon même à cause de ça. (Véhément) je lui avais dit de pas 'sparrer'. Je lui ai dit de pas faire de sac après une séance de *sparring*. Tout ce qu'il a besoin de faire, c'est de se décontracter, de travailler son jab, c'est tout. Il veut pas écouter mes conseils. D'accord [*Fine*] ! Il veut pas écouter, d'accord : il apprendra à la dure qui a raison. Et là il a eu du bol, il s'en tire avec un match nul, mais il aurait très bien pu perdre, vu qu'il était vanné dès le deuxième round. Après tout, c'est pas mes oignons [*that's none of my business*]. Les gars qui veulent pas écouter, d'accord, tant pis pour eux ! Il a voulu 'sparrer', très bien. Moi je savais qu'il serait crevé, flambé [*worn out, burned out*]. Y a des gars, ils se croient les plus malins, ils croient qu'ils savent déjà tout" (il jette un regard dépité au plafond).

### Après le combat de Curtis à Harvey (7 décembre 1988)

Didi sort à son tour des vestiaires, suivi de près par Curtis rhabillé en civil ; ils s'asseoient au fond de la salle pour tirer les leçons du combat. Didi, le visage fermé, se penche vers Curtis pour le sermonner énergiquement. Il est furieux qu'il se soit laissé autant toucher par son adversaire sans mieux se protéger ou esquiver. Il a pris beaucoup trop de coups et en sort trop éprouvé (son entaille à l'œil gauche va nécessiter des points de suture). De l'avis général il aurait dû "finir"

son opposant au second round quand il l'a envoyé au tapis ou combattre plus intelligemment en restant à distance et en refusant le corps-à-corps au lieu de céder à ses provocations. O'Bannon me confie plus tard : "Il va pas aller bien loin, Curtis, s'il se laisse amocher par des mecs comme ça, s'il sait pas s'économiser mieux que ça".

*Ce dernier extrait donne à voir comment les boxeurs eux-mêmes sont prompts à assigner la chute soudaine d'un de leurs pairs à un manquement à la discipline et à l'hygiène corporelles que tout pugiliste doit s'imposer hors du ring. Toute infraction à la règle qui définit le régime spartiate du boxeur idéal est promptement interprétée comme la cause directe de ses défaillances sur le ring.*

### Le déclin physique et pugilistique d'Alphonso (19 novembre 1988)

(...) Curtis mime les coups, en swingant dans l'air et en lâchant des "wham, wham !" sonores. Butch le suit, très attentif. Je mets quelques minutes à comprendre qu'ils parlent du combat de jeudi dernier où Alphonso Ratliff a perdu son titre national et s'est, d'après eux, fait rouler de belle manière (envoyé au tapis par deux fois à la quatrième reprise avant d'être mis KO à la cinquième). Curtis : "Le gars le touchait à chaque coup, chaque coup il le touchait au corps et au visage, pas dans les gants. Alphonso, il se contentait de tenir ses bras comme ça et il faisait rien du tout. Il l'a jamais frappé". Curtis et Butch ne cachent pas leur réprobation devant le fait qu'Alphonso se vantait tant avant la rencontre ("Il disait, 'Je vais le sécher ce mec, il va pas faire cinq rounds contre moi' et des trucs dans ce genre avant le combat, tu dis pas ça, mec ! Et après il se fait sécher comme un rien"). Le match était retransmis sur une chaîne câblée de Chicago et c'est d'autant plus dommageable pour sa réputation. Curtis et Butch sont d'accord pour penser qu'Alphonso arrive au bout de sa route. "Il est sur le déclin [*downhill*]. Il ferait mieux de raccrocher. Il est fini, mec, il est fini. Il aura jamais plus de combat pour le titre, mec". (...) Je demande pourquoi Alphonso a été si nettement battu : son adversaire était-il si supérieur ou lui-même n'était-il pas bien préparé ? Butch : "Tu vois, le mec a 33 ans maintenant. Quand t'as cet âge, il faut rester en forme [*you gotta stay in shape*]. Joue pas avec l'alcool, la drogue, et les femmes. (Assis sur son tabouret, il mime une copulation d'un mouvement de hanches sans équivoque). Ça t'use ça [*Takes a toll on you*]. Si tu te tiens pas à l'écart de ça, à 33 ans, mec, t'es fini. Regarde, moi, je joue pas avec aucun de ces trucs et je me garde en forme. Mais Alphonso, il joue avec les trois, surtout les femmes (autre mouvement de hanches suggestif). Il est trop vieux pour ce genre de truc maintenant. Il a passé son temps. Il devrait abandonner, raccrocher pour de bon".

cent mutuellement, où leurs temporalités propres entrent en synergie.

La sagesse spécifique du *coach* est de savoir stimuler et doser les efforts de ses poulains, à la fois par rapport à leur corps et par rapport aux multiples temporalités enchâssées de l'institution, et d'assurer le fonctionnement harmonieux de la machinerie collective complexe qui transmet le savoir et suscite les investissements (au double sens de l'économie et de la psychanalyse) des boxeurs. En orchestrant les multiples actions qui, en s'imbriquant, définissent le *gym* comme "figuration d'êtres humains interdépendants" (Elias), Didi contribue à produire et à durcir la croyance pugilistique. Contrairement à ce que suggèrent Weinberg et Arond (84), cette fonction morale ne joue pas seulement dans les moments de crise où le désenchantement menace soudainement, mais de façon constante dans la routine quotidienne de la salle. Les situations critiques, comme les lendemains

de défaites, souvent génératrices d'une remise en cause pratique de l'intérêt pugilistique, où l'entraîneur joue ouvertement le rôle de confident, de soutien et de prosélyte, dissimulent le travail anodin d'entretien et de production continue de la croyance qui s'effectue, de manière invisible et inconsciente, par la médiation de l'organisation même du club.

Au terme de ce cheminement initiatique -temporairement interrompu par le travail nécessaire à l'objectivation-, la boxe se révèle être une sorte de "science sauvage", une pratique éminemment collective et savante, lors même qu'elle ne semble mettre en jeu que les individus qui risquent leur corps sur le ring dans un affrontement singulier d'apparence fruste et débridée ; de même, le pugiliste apparaît alors comme le produit d'une organisation collective qui, si elle n'est pensée et voulue en tant que telle par personne, n'en est pas moins objectivement coordonnée par l'ajustement réciproque des attentes et des demandes des occupants des différentes positions de l'espace du *gym*.